LA PENSÉE

SOMMAIRE

Du numéro 17 (mars-avril 1948)

NOTE DE LA RÉDACTION

C'est dans notre numéro 18, qui paraîtra en juin, que nous publierons les articles annoncés sur la Révolution de 1848. Nous avons préféré retarder encore de deux mois la publication de ce numéro spécial pour réunir un ensemble aussi riche et varié que possible, sans faire double emploi avec les diverses publications et manifestations sur le même sujet qui se multiplient en ce moment. Nous donnons seulement dans le présent numéro, comme prélude à ces études spéciales, un article général de Georges Cogniot sur les enseignements de la Révolution de 48.

***

La seconde grande conférence des groupes parisiens d'*Amis de la Pensée* a eu lieu au grand amphithéâtre de la Sorbonne le mercredi 28 janvier, avec un immense succès. Georges Cogniot, membre du Comité directeur, y a parlé du *Capital* de Karl Marx, sous la présidence de Frédéric Joliot-Curie. On sait que le 80e anniversaire du *Capital* coïncidait, à quelques mois près, avec cette imposante manifestation.

La troisième conférence a eu lieu le lundi 8 mars ; Henri Lefebvre a traité de *l'Avenir du capitalisme*. L'article qu'on lira plus loin donnera une idée de son argumentation. Le 15 avril doit avoir lieu la discussion attendue sur l'Evolution et le Darwinisme, avec le concours des professeurs J.-B. Haldane, Marcel Prenant et Georges Teissier.

Le succès de ces réunions, qui a dépassé toutes nos espérances, nous prouve qu'en ces temps troublés, où tant d'hommes de bonne volonté sont déçus, désorientés ou découragés par des événements confus, inattendus, contradictoires, notre voix doit se faire entendre haut et ferme. Nous avons une méthode d'analyse qui, reposant justement sur la dialectique, nous permet de nous orienter plus sûrement que personne dans les complications et les contradictions du réel. Plus la situation est embrouillée, plus les vieilles doctrines se révèlent impuissantes à l'expliquer et à la dominer, plus au contraire le rationalisme moderne, c'est-à-dire le matérialisme dialectique, doit apparaître aux gens de bonne foi, malgré toutes les préventions et les haines partisanes, comme un instrument incomparable de connaissance et d'action.

Cela dicte un devoir impérieux aux abonnés et lecteurs comme aux rédacteurs de la *Pensée* : le devoir de travailler à la diffusion de la revue et d'organiser autour d'elle des groupes et des réunions où seront débattus en pleine liberté, avec lucidité et bonne foi, tous les grands problèmes de l'heure.

***

Des deuils cruels continuent à nous accabler. Après le biologiste Georges Bohn, voici que disparaît le doyen de nos collaborateurs, Paul Dupuy. Tous deux furent des intellectuels conscients de leur rôle social et soucieux de servir le peuple français. Nous consacrerons des articles à leur mémoire dans un de nos prochains numéros.

1848 ET SES ENSEIGNEMENTS

par Georges COGNIOT

Le 8 février, les travailleurs français ont célébré par de grandioses démonstrations de rue un double anniversaire : celui des journées de lutte du 9 et du 12 février 1934 qui dressèrent le barrage contre la poussée fasciste. et celui de la Révolution de 1848, qui renversa la monarchie de Louis-Philippe et établit la IIe République. Le gouvernement, lui, a fait honorer les barricadiers, sur la place de l'Hôtel de Ville, par M. le banquier Pierre de Gaulle et en Sorbonne la pensée confuse, mais généreuse, de 48 par l'éloquence sans chaleur et sans conscience de M. Léon Blum. Des manifestations démocratiques ont répondu à cette insolence, au cours desquelles un précieux enseignement a été dégagé des événements de 1848.

Prolétariat et classes moyennes.

Ce que l'expérience de 1848 montre avant toute chose, c'est la nécessité pour la classe ouvrière, d'entraîner sous sa direction les autres travailleurs, et en particulier les paysans petits et moyens, contre la bourgeoisie capitaliste, et cela sous peine de défaite. En Février, victoire parce que la classe ouvrière de Paris est unie aux artisans et aux boutiquiers et les oriente. Mais le « printemps des peuples » aboutit au désastre de Juin parce que la classe ouvrière s'est laissé dans l'intervalle, couper de ses réserves naturelles et se trouve seule dans son camp au jour décisif.

Ce machiavélique isolement avait commencé dès le début, avec la création de la Commission du Luxembourg pour l'étude des problèmes ouvriers.

Marx écrit :

> ... Les représentants de la classe ouvrière étaient bannis du siège du Gouvernement provisoire, la partie bourgeoise de celui-ci conservait dans ses seules mains le pouvoir d'Etat réel et les rênes de l'administration, et à côté des ministères des Finances, du Commerce, des Travaux Publics, à côté de la Banque et de la Bourse s'élevait une *synagogue socialiste* dont les grands prêtres, Louis Blanc et Albert, avaient pour tâche de découvrir la terre promise, de proclamer le nouvel évangile et d'occuper le prolétariat parisien [1].

La Commission du Luxembourg n'a aucun pouvoir. Mais son existence est exploitée pour effaroucher les classes moyennes.

Précisément, les classes moyennes ont de graves raisons de mécontentement. Elles dérivent en partie de la crise financière héritée de la Monarchie de Juillet.

En outre, le sabotage volontaire de la République par l'oligarchie financière s'organise, les banques refusent d'ouvrir des crédits aux entrepreneurs et aux boutiquiers. Le marasme tarit les sources de l'impôt. Pour remédier à cette crise,

---

1. K. Marx : *Les Luttes de classe en France*, Paris, Editions Sociales, 1946, p. 32.

le gouvernement imagine perfidement de majorer de 45 % les contributions qui frappent les petites gens et surtout les paysans.

Il est facile dès lors pour les ennemis de la démocratie de dresser les paysans contre les ouvriers, en rejetant la responsabilité des impôts sur les dépenses faites pour les Ateliers nationaux.

A l'origine, le gouvernement provisoire avait espéré tenir en mains les chômeurs embrigadés dans les Ateliers et les opposer politiquement aux ouvriers occupés dans l'industrie privée. Quand ce calcul se fut avéré vain, on ne pensa plus qu'à dissoudre les Ateliers et à faire de cette dissolution l'occasion d'une épreuve de force calculée pour mettre à la raison la classe ouvrière.

C'est ainsi que la colère très justifiée des paysans et des boutiquiers contre l'impôt des 45 centimes fut, avec une habileté consommée, détournée de son objet par les ennemis de la classe ouvrière qui étaient aussi les ennemis des classes moyennes. Elles rendirent responsables de leurs malheurs les Ateliers nationaux, le socialisme qu'ils *semblaient* représenter, et les ouvriers socialistes.

Tout le malaise et toute l'aigreur des petits-bourgeois, dit Marx, se tournèrent contre ces Ateliers nationaux, cette cible commune. C'est avec une véritable fureur qu'ils supputaient les sommes englouties par ces fainéants de prolétaires, cependant que leur propre sort devenait de jour en jour plus intolérable. Une pension de l'Etat pour une apparence de travail, voilà le socialisme! grommelaient-ils en eux-mêmes. Les ateliers nationaux, les déclamations du Luxembourg, les défilés des ouvriers à travers Paris, voilà où ils cherchaient la cause de leur misère. Et nul n'était plus fanatisé contre les prétendues machinations des communistes que le petit-bourgeois, désespérément acculé au bord de la banqueroute [1].

La petite-bourgeoisie urbaine, par peur des « rouges » — les paysans, par peur des « partageux », avaient déjà voté en masse le 23 avril pour les candidats « républicains purs », ou même monarchistes, à l'Assemblée Constituante. Ils se mettent du mauvais côté de la barricade aux Journées de Juin.

Le 24 juin, après quatre jours de lutte, la classe ouvrière de Paris succombait au terme d'un combat inégal où elle s'était heurtée au bloc des diverses fractions de la bourgeoisie, y compris la petite-bourgeoisie intellectuelle : Edgar Quinet, colonel de la Garde Nationale, commandait la Légion qui reprit le Panthéon aux insurgés ; dix-huit mois plus tard, quand la loi Falloux sera votée, il perdra son propre Panthéon intellectuel en expiation des coups portés par lui-même au prolétariat, seul garant du progrès, en fraternité d'armes avec les gardes nationaux des villages sous la conduite de leurs curés.

Cependant, c'est cette même défaite de Juin qui va ouvrir les yeux des classes moyennes, *car elle est aussi leur propre défaite.*

Rassemblant toutes ses forces, écrit Marx, la Boutique avait marché contre la barricade pour rétablir la circulation qui mène de la rue à la Boutique. Mais derrière la barricade, il y avait les clients et les débiteurs, devant elle les créanciers de la Boutique. Et quand les barricades furent renversées et les ouvriers écrasés, quand les gardiens, dans l'ivresse de la victoire, se précipitèrent à nouveau vers leurs boutiques, ils en trouvèrent l'entrée barricadée par un sauveur de la propriété, un agent officiel du crédit qui leur présentait ses lettres comminatoires : traite échue, terme échu, billet échu, Boutique déchue, boutiquier déchu !...

Les petits bourgeois reconnurent avec effroi qu'ils s'étaient livrés sans résistance aux mains de leurs créanciers en battant les ouvriers. Leur banqueroute, qui se trai

---

1. K. Marx, *ibid.*, pp. 40-41.

nait chroniquement depuis Février et en apparence ignorée, fut déclarée publique après juin [1].

Accumulation des faillites, rétablissement de la prison pour dettes, rejet de la proposition de loi sur les *concordats à l'amiable* entre débiteurs et créanciers : ceux qui ne furent pas complètement ruinés devinrent les serfs du gros capital vainqueur.

Et à cette catastrophe matérielle s'ajouta la catastrophe politique.

Petits-bourgeois et paysans, bien entendu, ne reconnurent pas immédiatement que la défaite de Juin, loin de les avoir sauvés, les avait enfoncés davantage dans la misère. La masse paysanne, craignant encore les partageux, élut président de la République Bonaparte.

Mais voyant bientôt que *Bonaparte est comme les autres*, qu'il rétablit l'*impôt sur les boissons*, un des plus impopulaires parmi les impôts indirects, le paysan se tourne à nouveau vers les « Rouges ». Il constate que

> la République constitutionnelle, c'est la dictature de ses exploiteurs ; la *République social-démocrate*, la République rouge, c'est la dictature de ses alliés [2].

Le renversement de l'opinion paysanne fut attesté par les progrès des Montagnards aux élections législatives du 13 mai 1849 où ils eurent 180 députés, par le décret du pouvoir instituant l'état de siège dans les cinq départements voisins de Lyon, par la circulaire du ministre Hautpoul qui organisa l'espionnage policier au village et enfin par les deux lois de 1850 contre les instituteurs, accusés d'exciter les paysans. Les petits-bourgeois des villes, ruinés et trompés, se tournaient aussi vers le prolétariat, commençant

> à préférer les prédictions de la République rouge avec ses atrocités problématiques aux atrocités de la monarchie blanche avec leur caractère de désespoir réel [3].

Aussi les élections partielles de mars 1850 firent-elles l'effet d'un triomphe de la République « rouge », qui jeta le *Parti de l'Ordre* dans la panique.

**

La leçon de ces années si riches en événements ne devait pas être perdue par le prolétariat français. Depuis l'expérience de la Révolution de 1848, le mot d'ordre d'union entre la classe ouvrière et la paysannerie petite et moyenne a été un des mots d'ordre essentiels dans la lutte du prolétariat pour son émancipation. La Commune, malgré ses fautes, en a tenu compte. Jules Guesde y a insisté en son temps.

Si aujourd'hui la classe ouvrière de France défend les artisans et les boutiquiers menacés de la faillite par la politique financière et économique des trusts apparentés à Wall Street ; si elle défend les masses paysannes dont les économies forcées (réalisées en l'absence de tout matériel d'équipement à acheter) sont absorbées par les impôts Mayer et ruinées par la dévaluation, ce n'est pas, comme le

1. K. Marx, *ibid.*, pp. 49-50.
2. K. Marx, *ibid.*, p. 89.
3. K. Marx, *ibid.*, pp. 79-80.

prétendent ses ennemis, par simple commodité et pour un avantage politique subalterne et momentané. C'est en application d'une règle fondamentale de la stratégie du prolétariat. Les démagogues qui crient haro sur le paysan sous prétexte de « vrai marxisme », ont été démasqués depuis longtemps, en particulier par Staline, disant qu'il n'y a pas un grain de marxisme dans cette attitude de diviseurs. Staline insiste sur

> la nécessité de soutenir, de soutenir absolument les masses travailleuses de la paysannerie dans leur lutte contre l'asservissement et l'exploitation...

La paysannerie doit devenir « l'alliée et la réserve de la classe ouvrière ».

Et les intellectuels ? Eux aussi sont sans avenir si la finance cosmopolite asservit la France : dans un pays où des milliers d'usines ferment, plus besoin d'ingénieurs. On connaît la tragédie où se débat tout le personnel de l'industrie cinématographique, travailleurs, techniciens et artistes. Demain, l'Aéronautique, le Bâtiment etc... seront dans une situation semblable. Le mot d'ordre de la reconquête de l'indépendance nationale doit grouper autour de la classe ouvrière la couche intermédiaire de la société, maintenant comme en 1849-1850 : les intérêts de l'une et de l'autre coïncident. Ce qui a changé depuis un siècle, c'est seulement l'importance de l'enjeu, puisque le triomphe de la réaction sous sa forme présente réduirait le pays tout entier à la servitude et à la mendicité.

L'importance des facteurs économiques dans la crise de 1848.

Comme on sait, les Révolutions de 1848 sont sorties de deux données économiques internationales :

1. — Une crise générale du commerce et de l'industrie, partie d'Angleterre et dont les répercussions se firent sentir sur tout le continent européen ;

2. — Une crise agricole provoquée par la maladie de la pomme de terre, par de mauvaises récoltes en 1845 et 1846.

Le flux révolutionnaire coïncide avec la période ascendante de la crise. Le reflux de la révolution coïncide avec la fin de la crise.

A la veille de Février, plusieurs classes sont poussées à la Révolution par les difficultés dues à la crise.

La classe au pouvoir sous Louis-Philippe n'était pas la bourgeoisie tout entière, mais seulement l'aristocratie financière : banquiers, rois de la Bourse, en même temps propriétaires des mines et des forêts. Les ravages causés par la crise rendirent l'omnipotence de cette caste financière encore plus odieuse :

1. — A la grande bourgeoisie industrielle et commerçante qui ne pouvait plus réaliser d'affaires sur le marché extérieur ;

2. — A la petite-bourgeoisie, acculée à la faillite En effet, les fabricants et les gros commerçants se rabattent sur le marché intérieur : ils créent de grands établissements, et les boutiquiers ne peuvent soutenir leur concurrence.

Cette petite-bourgeoisie, exclue du pouvoir politique par le cens électoral, était exaspérée. De là l'attitude anti-monarchique de la garde nationale en Février, l'action des étudiants sous la conduite du prolétariat, etc.

Mais le prolétariat ne prend pas la direction du mouvement révolutionnaire *contre* la bourgeoisie en entraînant les classes moyennes : il essaie de faire prévaloir ses intérêts *aux côtés* de la bourgeoisie, dont les intérêts sont opposés aux

siens (Commission du Luxembourg), ce qui ne peut aboutir qu'à la domination de la bourgeoisie, à la République bourgeoise.

Pourquoi les choses se passent-elles ainsi ?

Le fait s'explique, lui aussi, par les conditions économiques du moment [1].

Le développement du prolétariat industriel a pour condition le développement de la bourgeoisie industrielle de manière que la domination de celle-ci prenne une ampleur nationale. Alors seulement, le mouvement prolétarien peut prendre également une ampleur nationale. Alors, le prolétariat crée les moyens de production modernes qui deviennent autant de moyens de son affranchissement révolutionnaire.

Mais précisément, la bourgeoisie industrielle française n'en est pas en 1848 à ce stade de développement. C'est l'aristocratie financière, non la bourgeoisie industrielle, qui règne sur la France.

La lutte du salarié industriel contre le bourgeois industriel est encore un fait partiel, localisé à Paris, — où le prolétariat a momentanément une influence réelle sur la marche de la Révolution, — et dans quelques centres de province. Elle ne peut encore fournir le contenu national de la révolution et s'imposer comme forme de lutte hégémonique aux couches qui combattent contre les modes d'exploitation inférieurs du capital : paysans dressés contre l'usure des hypothèques, petit-bourgeois aux prises avec le gros commerçant, le fabricant et le banquier, etc... Ce qui apparaît, c'est le soulèvement général contre l'aristocratie financière en général.

Ainsi s'explique que le prolétariat essaie de faire triompher son intérêt *à côté de* celui de la bourgeoisie. Il ne pourra entamer le régime bourgeois avant que la paysannerie et la petite-bourgeoisie soulevées contre ce régime ne soient contraintes par la marche de la révolution à se rallier aux prolétaires comme à leur avant-garde, c'est-à-dire pas avant la défaite de Juin.

Après les journées de Juin, la banqueroute des petits bourgeois de la ville, différée jusque là pour qu'il puissent servir d'instruments contre la classe ouvrière, va s'abattre sur eux et ils vont s'apercevoir que la propriété qu'ils ont défendue n'était pas la leur, que le crédit qu'ils ont rétabli était le crédit des banquiers.

Les paysans, nous l'avons vu, évoluent eux aussi graduellement, et ce qui entraîne leur revirement, c'est le système fiscal.

Par l'impôt sur les boissons s'explique le vote de mars 1850.

Mais avec la fin de la crise coïncide la fin de l'élan révolutionnaire. En 1850, la prospérité est revenue : industrie en pleine activité, augmentation des exportations (abaissement des tarifs douaniers en Espagne et au Mexique), multiplication des sociétés par actions, accroissement de l'encaisse-or de la Banque de France.

En conséquence de la situation nouvelle, l'union du prolétariat, des boutiquiers et des paysans, qui en période de crise aurait pu aboutir à une révolution, n'aboutit à rien au printemps 1850, au moment où le Parti de l'Ordre supprime le suffrage universel [2].

---

1. K. Marx, *ibid.*, pp. 33 et suiv.

2. Naturellement, les droitiers de la social-démocratie ont revisé cette partie de l'analyse de Marx comme ils ont renié tout son enseignement. Dans la *Revue Socialiste* de janvier-février 1948, consacrée au centenaire de 1848, M. Ernest Labrousse, professeur en Sorbonne, tripatouille l'histoire avec des intentions apologétiques. Il s'agit visiblement pour lui d'innocenter la social-démocratie allemande, d'escamoter ses responsabilités dans l'arrivée de Hitler

*
* *

Ce phénomène de montée et de déclin du mouvement ouvrier en rapport avec les phases ascendante et descendante des crises s'observe à toutes les époques et dans tous les pays capitalistes.

Il explique la passivité relative du prolétariat américain dans les périodes de prospérité du capitalisme américain. Mais cette prospérité est éphémère, et l'Amérique, après les jours faciles de la guerre, est déjà sous la menace d'une nouvelle crise. L'inflation des prix, l'effondrement des valeurs à la Bourse de New-York et à celle de Chicago semblent annoncer que cette crise est proche. Truman avoue que l'Amérique va à la catastrophe.

C'est pour essayer de conjurer, ou du moins de retarder cette crise, que les trusts ont eu recours au Plan Marshall, dont le poids accable déjà la France. Sous couvert d' « aide » à l' « Europe », l'impérialisme américain entend trouver au dehors, pour les produits américains, les débouchés qui leur manquent à l'intérieur du pays et, comme conséquence, éliminer les industries et les branches agricoles concurrentes dans les pays vassalisés. Ainsi, la calamité du chômage qui menace l'Amérique serait déversée sur les travailleurs de différents pays d'Europe comme on peut déjà le constater en France. La domestication des gouvernements, la lutte contre les éléments démocratiques des divers pays et avant tout contre la classe ouvrière et son Parti communiste, l'intervention armée contre la Grèce, le soutien de Franco, la reconstitution d'une Allemagne réactionnaire et non dénazifiée, la préparation de la guerre contre l'Union Soviétique sont les conséquences obligées du système.

Mais les trusts américains ne peuvent en réalité conjurer la crise par de tels moyens, car chacun de leurs « remèdes » suscite de nouvelles difficultés. L'appauvrissement croissant des pays colonisés, la résistance nationale des peuples, la force grandissante du mouvement démocratique dans le monde et même en Amérique (élection du candidat de Wallace à New-York) vouent à l'échec la nouvelle Sainte-Alliance de la rédaction et du privilège.

Rôle historique du sentiment national.

La politique extérieure de Louis-Philippe avait froissé le sentiment national : *la paix à tout prix*, tel était le mot d'ordre. Les humiliations devant l'Angleterre (affaire Pritchard, etc...) avaient été suivies des complicités dégradantes avec l'Autriche de Metternich (affaire de Cracovie, affaire du Sonderbund, etc...).

De l'avènement de la République, le peuple français était en droit d'attendre une politique d'indépendance nationale et d'aide aux peuples libres : la France ne soutiendrait-elle pas les mouvements révolutionnaires et nationaux qui avaient éclaté dans toute l'Europe ?

---

au pouvoir. Qu'à cela ne tienne ! Il pose que « la grande crise de 1929 » A EMPORTÉ « *en quatre ans* la démocratie allemande », sans résistance possible, avec la souveraineté d'une force de la nature. Et pour construire une analogie historique, notre maître d'erreur enseigne à propos de la période de 1848 : « Cette grande catastrophe économique *de quatre ans* [souligné par moi. — G. C.] emporte alors [en 1851] le régime parlementaire. » Cela s'appelle tout simplement mentir : « Les années 1849 et 1850 avaient été des années d'une très grande prospérité matérielle et d'une surproduction qui ne se manifesta comme telle qu'en 1851 », écrit Marx, dans *Le 18 Brumaire de Louis Bonaparte* (Paris, Editions Sociales, 1946, p. 78). Où est la crise de *quatre ans* ?

Lamartine, ministre des Affaires étrangères, fit des déclarations grandiloquentes, mais avec une sourdine pacifiste, disant d'un côté que

les traités de 1815 n'existent plus en droit aux yeux de la République,

que

toutefois les circonscriptions territoriales de ces traités sont un fait qu'elle admet comme base et comme point de départ dans ses rapports avec les autres nations.

Si on contestait à main armée aux Suisses ou aux Etats libres d'Italie le pouvoir de consolider leur patrie,

la République française se croirait en droit d'armer elle-même pour protéger ces mouvements légitimes de croissance et de nationalité des peuples.

Elle se proclame l'alliée intellectuelle et cordiale de tous les droits, de tous les progrès... des nations qui veulent vivre du même principe que le sien. Elle ne fera point de propagande sourde ou incendiaire chez ses voisins... Mais elle exercera, par la lueur de ses idées, par le spectacle d'ordre et de paix qu'elle espère donner au monde, le seul et honnête prosélytisme, le prosélytisme de l'estime et de la sympathie.

Ces phrases étaient prodiguées le 4 mars, alors que le peuple était encore en armes et qu'il ne fallait pas le froisser par une politique extérieure trop réactionnaire. Mais les promesses (assez réservées) de soutien aux mouvements nationaux et démocratiques d'Europe ne furent pas plus tenues que les autres.

Lamartine ne fera rien pour aider les peuples soulevés dans toute l'Europe. Il cherchera, au contraire, à s'attirer les bonnes grâces de la Sainte-Alliance.

Le 15 mai, lorsque le peuple envahit la salle des séances de l'Assemblée Constituante en criant : « La cause de la Pologne est nôtre », Lamartine qualifie cette manifestation d' « étourderie populaire ».

Les républicains bourgeois qui gouvernaient la France étaient obligés, pour déployer à l'intérieur la guerre civile, de maintenir la paix coûte que coûte à l'extérieur : du soldat, il ne fallait à Cavaignac que le gendarme [1]. Et, d'autre part laisser écraser les mouvements révolutionnaires en Italie, en Autriche, en Hongrie, en Allemagne, c'était affaiblir le parti démocratique en France. Le journal *Le National*, sous Louis-Philippe, avait su capter une partie de l'armée et de la paysannerie ainsi que des patriotes de toute classe par son opposition à la politique servile de Louis-Philippe. Mais la politique de Cavaignac, républicain du *National*, fut pire encore que celle de la Monarchie.

Cavaignac et l'Assemblée Nationale, en leur qualité de médiateurs, livrèrent l'Italie du Nord à l'Autriche. La République française ne bougea pas le petit doigt pour sauver les mouvements révolutionnaires de l'Europe centrale.

Le peuple français, les ouvriers, les paysans, les soldats étaient écœurés de cette politique. C'est une des raisons pour lesqelles on se tourna vers Louis Bonaparte qui semblait incarner l'honneur national.

Bientôt, avec l'expédition contre la république romaine, le gouvernement passe de la passivité complice à l'action positive en faveur des tyrans. En intervenant contre la République romaine, c'est la révolution française que visent Bonaparte et l'Assemblée législative.

Du faux pacifisme pratiqué par Lamartine au bombardement de la Rome républicaine, l'enchaînement est ininterrompu et correspond, sur le plan inté-

1. K. Marx, *ibid.*, p. 55.

rieur, à l'enchaînement qui mène de la lutte anti-ouvrière au Deux-Décembre.

*
* *

Nous assistons aujourd'hui à des faits comparables. La politique de réaction à l'intérieur s'accompagne de la soumission dégradante à l'impérialisme américain, de l'aide apportée à Franco par la réouverture de la frontière, de l'abandon des réparations avce fusion des zones et création d'une Allemagne réactionnaire de l'ouest, enfin d'une politique inamicale et provocatrice à l'égard des démocraties nouvelles et de l'Union Soviétique.

La démocratie française a plus que jamais conscience de l'importance des questions de politique étrangère et de leur étroit rapport à la politique intérieure. C'est au peuple seul de prendre en mains les grands intérêts nationaux, et le peuple français s'en rend compte.

La tactique provocatrice de la réaction

Une des causes qui ont contribué en 1848 à la défaite du prolétariat d'abord, des classes moyennes par voie de conséquence, c'est que le peuple a laissé ses ennemis mener le jeu. Il est tombé dans les traquenards que lui tendait la réaction. Il s'est laissé prendre à ses provocations, au lieu de la forcer à manœuvrer sur un terrain choisi par lui.

Prenons l'exemple du 16 avril [1].

Tandis que les ouvriers étaient réunis au Champ de Mars pour préparer les élections à l'état-major de la Garde Nationale, le bruit fut répandu dans Paris que Louis Blanc, Blanqui, Cabet et Raspail, à la tête du peuple en armes, se préparaient à renverser le gouvernement provisoire. Aussitôt on bat la générale, la garde nationale accourt à l'Hôtel de Ville, on excite la population contre les socialistes, alors que la manifestation ouvrière était toute pacifique. Cette comédie fournit le prétexte au rappel de l'armée à Paris, et elle n'était faite que pour cela.

Même l'histoire telle qu'on l'enseigne aux écoliers reconnaît aujourd'hui que la suppression des ateliers nationaux fut une provocation gigantesque dont le résultat était prévu par la bourgeoisie, mais à laquelle il était impossible au prolétariat de ne pas répondre. La défaite immédiate des ouvriers était certaine, parce que leurs ennemis avaient un plan, une organisation et comptaient toutes les autres classes avec eux, tandis qu'ils n'avaient, eux, ni chefs, ni plan commun, ni organisation, ni armes, ni alliés.

Mais ce n'est qu'au prix de cet effroyable combat que les victoires futures des ouvriers étaient possibles, que leurs illusions pouvaient être détruites, que les classes moyennes et les paysans pouvaient se joindre à eux. Marx écrit :

> Ce fut la bourgeoisie qui *contraignit* le prolétariat de Paris à l'insurrection de Juin. De là déjà son arrêt de condamnation. Ses besoins immédiats avoués ne le poussaient pas à vouloir obtenir par la violence le renversement de la bourgeoisie et il n'était pas encore de taille à accomplir cette tâche. Force fut au *Moniteur* de lui apprendre officiellement que le temps n'était plus où la République jugeait à propos de rendre les honneurs à ses illusions, et seule la défaite le convainquit de cette vérité que la plus infime amélioration de sa situation reste une *utopie au sein* de la République bourgeoise, utopie qui se change en crime dès qu'elle veut se réaliser. A ses

1. K. Marx, *ibid.*, pp. 40-41.

revendications, outrées par la forme, puériles par le contenu et par là même encore bourgeoises dont il voulait arracher la concession à la révolution de Février, se substitua l'audacieux mot d'ordre de lutte révolutionnaire : *Renversement de la bourgeoisie! Dictature de la classe ouvrière!*

... Force était à la domination bourgeoise libérée de toute entrave de se muer aussitôt en *terrorisme bourgeois*. Une fois le prolétariat momentanément écarté de la scène et la dictature de la bourgeoisie officiellement reconnue, force était aux couches moyennes de la société bourgeoise, à la petite bourgeoisie et à la classe paysanne, à mesure que leur situation devenait plus insupportable et leur opposition à la bourgeoisie plus rude, de se rallier de plus en plus au prolétariat. De même qu'auparavant elles ne pouvaient moins faire que de voir dans l'essor du prolétariat la cause de leur misère, maintenant elles la trouvaient fatalement dans sa défaite [1].

Provocation encore, au moment de l'affaire de Rome. La majorité de l'Assemblée n'attendait qu'une occasion de se débarrasser de l'opposition montagnarde, et c'est elle qui poussa Ledru-Rollin dans la rue. La question de l'expédition romaine n'offrait pas un intérêt assez puissant pour faire une journée révolutionnaire. La manifestation de Ledru-Rollin ne pouvait aboutir qu'à un échec, à une caricature grotesque des combats de Juin 1848, et aux mesures répressives qui furent effectivement prises : arrestations, épuration des clubs, bâillonnement de la presse, état de siège, modification au règlement de l'Assemblée pour réduire l'opposition au silence.

Une fois de plus, à la veille des élections de mars 1850, le gouvernement, effrayé par les progrès du parti « rouge », voudrait provoquer une émeute qui permettrait de proclamer l'état de siège et de faire des élections sur commande.

Il abat donc les arbres de la liberté. Mais personne ne bouge.

Il enlève les couronnes déposées par le peuple de Paris à la colonne de Juillet. Mais le seul résultat est d'exaspérer l'armée.

Il menace de la suppression du suffrage universel, de l'invasion des cosaques. D'Hautpoul invite la gauche à descendre dans la rue, etc... Mais le prolétariat a compris qu'*on ne doit pas se laisser provoquer à l'émeute quand on prépare une révolution*. Il reste maître de ses nerfs, et les candidats socialistes triomphent.

***

Dans ce domaine aussi, les démocrates français ont fait leur profit de l'expérience de 1848.

La bourgeoisie, déjà sans scrupules il y a un siècle, est devenue en tout pays beaucoup plus canaille et plus cynique. Elle n'hésite pas à publier des faux, à incendier le Reichstag, à placer des bombes dans les locaux des syndicats patronaux, à incendier les récoltes et les usines, à faire dérailler les trains pour attribuer ces attentats à la classe ouvrière, aux grévistes, aux « rouges ».

Elle annonce régulièrement à Paris, par la voix d'hebdomadaires à sensation, la date et l'heure exactes du grand soir.

Elle travestit les grèves revendicatives en « grèves politiques », inspirées de l'étranger et destinées à permettre un coup de force. Elle fait cerner par la police les locaux des journaux ouvriers et saisir ces journaux. Elle fait voter des lois scélérates contre le droit de grève, détruisant sans vergogne la constitution.

Comme il y a un siècle, elle viole sans hésiter le règlement de l'Assemblée pour écarter les communistes des postes responsables.

---

1. K. MARX, *ibid.*, pp. 44-45.

Mais ce que la bourgeoisie réactionnaire française n'arrive pas à faire, c'est manœuvrer la classe ouvrière et son Parti Communiste, et les faire tomber dans ses panneaux. La classe ouvrière garde l'initiative des opérations, elle veille.

Elle ne laisse pas désagréger ses syndicats.

C'est la direction syndicale qui, lors des grèves de novembre-décembre, a décidé la reprise du travail, sans attendre que l'effritement des grèves donne une victoire aux ennemis de la classe ouvrière.

Inconsistance historique de la « troisième force »

En 1848 comme en 1948, il y avait un parti qui prétendait tenir la balance égale entre « l'anarchie » d'une part, et la droite monarchiste et bonapartiste d'autre part. C'était le parti des « républicains tricolores » ou « républicains purs », qui n'étaient pas plus purs que ne le sont, dans la France d'aujourd'hui, les syndicalistes du même nom.

En fait, Juin 48 n'admit pas de « troisième force ». Tous les partis de l'Assemblée Constituante furent unanimes à donner à Cavaignac des pouvoirs dictatoriaux pour mater l'insurrection, depuis les républicains petits-bourgeois de la « Montagne » juqu'aux monarchistes. La grande question était de faire régner « l'ordre », même au risque de perdre la République en la privant de l'appui de ses meilleurs défenseurs ; il fallait enlever à la classe ouvrière le pouvoir et l'influence qu'elle avait conquis en février, « en finir » avec ses revendications « socialistes » qu'on avait promis de satisfaire tant qu'on avait eu besoin d'elle.

Il ne s'agit plus, dit Trélat, que de *ramener le travail à ses anciennes conditions*

Marx écrit :

La République de Février fut conquise par les ouvriers avec l'aide passive de la bourgeoisie. Les prolétaires se considéraient à bon droit comme les vainqueurs de Février et ils avaient les prétentions arrogantes du vainqueur. Il fallait qu'ils fussent vaincus dans la rue, il fallait leur montrer qu'ils succombaient dès qu'ils luttaient non *avec* la bourgeoisie, mais *contre* elle. De même que la République de Février, avec ses concessions socialistes, nécessita une bataille du prolétariat uni à la bourgeoisie contre la royauté, de même une seconde bataille était nécessaire pour détacher la République de ses concessions socialistes, pour mettre en relief la *République bourgeoise*, détenant officiellement le pouvoir [1].

Dès lors, sous des *dehors républicains*, on revint en fait à la dictature de la bourgeoisie, et on prépara l'avènement d'un prétendant.

La Constitution sous des phrases républicaines déguisa les institutions de l'ancienne monarchie.

On arracha aux rouages de l'ancienne monarchie les étiquettes royalistes et on y colla des étiquettes républicaines [2].

Tandis qu'en théorie, elle [l'Assemblée Constituante] délimitait au compas les formes dans lesquelles s'exprimait républicainement la domination de la bourgeoisie, elle ne se maintenait en réalité que par l'abolition de toutes les formules, par la force *sans phrase*, par *l'état de siège* [3].

---

1. K. MARX, *ibid.*, pp 41-42.
2. *Ibid.*, p. 52.
3. *Ibid.*, p. 52.

*
* *

La « troisième force », aujourd'hui encore, ne peut tromper que par ce moyen : phrases républicaines d'un côté, actes réactionnaires de l'autre. C'est sur ses actes qu'il faut la juger.

Unis comme un seul homme contre les ouvriers, les différents partis de l'ordre, livrés à eux-mêmes, étaient un vrai panier de crabes. Qu'on songe à l'alliance contemporaine de l'instituteur socialiste et du curé M.R.P.

Une fois compromis avec le parti monarchiste, les républicains « purs » devront tout lui céder, jusqu'à la République même. Les « démocrates » républicains, après avoir applaudi aux Journées de Juin, seront sacrifiés au parti monarchiste et à Bonaparte. Et finalement, le Parti de l'Ordre sera lui-même sacrifié à la clique d'aventuriers qui entoure Bonaparte, à la lie de la société bourgeoise. On lit dans le *Le 18 Brumaire de Louis Bonaparte* :

> La société est sauvée aussi souvent que le cercle de ses maîtres se rétrécit et qu'un intérêt plus exclusif est défendu contre un intérêt plus large. Toute revendication de la plus simple réforme financière bourgeoise, du libéralisme le plus vulgaire, du républicanisme le plus formel, de la démocratie la plus plate, est à la fois punie comme « attentat contre la société » et flétrie comme « socialiste » [1].
> Et finalement... le héros Crapulinsky fait son entrée aux Tuileries comme « sauveur de la société ».

Que la « troisième force » ne soit qu'une fiction, nous l'apprenons par une dure expérience.

« Troisième force » et réaction néo-fasciste ont agi de connivence pour exclure les communistes du gouvernement, puis du Bureau de l'Assemblée, puis des présidences de commissions. Socialistes et R.P.F. se sont mis d'accord pour le partage des municipalités. Dans la répression des grèves, rien, non plus, qui distingue la troisième force de la pire réaction. Les ministres socialistes ont été les plus acharnés ; Jules Moch a le sang des ouvriers de Valence sur les mains.

Pour écraser d'impôts les intellectuels, les classes moyennes urbaines et les paysans, même complicité de la « troisième force » et de la réaction déclarée.

Comme en 1848, les soi-disant républicains de juste milieu considèrent aujourd'hui que la légalité est à sens unique : elle doit s'appliquer quand elle nuit au prolétariat, elle doit s'escamoter quand elle le servirait. Les garanties politiques, la Constitution, les volontés du suffrage universel, tout s'interprète en conséquence.

Peu importe que, comme en 1848, le camp de la réaction ne soit qu'une meute à la curée! Ceux qui la composent ne sont d'accord sur rien, leur politique est l'incohérence même ; ils se disputent sordidement les ministères, les postes d'ambassadeurs et de gouverneurs généraux. Pour que M. Naegelen obtienne le proconsulat d'Alger, il faut d'abord que M. Gay aille à Ottawa. Les appétits les divisent, la brigue les met aux prises. Mais leur unité se reforme face au prolétariat, à la démocratie, au progrès !

---

1. K. Marx, *ouvr. cité*, Editions sociales, 1946, p. 15.

Analogies et différences

Telles sont les analogies que l'on peut constater à un siècle de distance. Elles n'autorisent certes pas à conclure que la situation de 1848 se représente en 1948. Le rapport des forces a totalement changé. Les circonstances sont beaucoup plus favorables aujourd'hui à la cause de la démocratie.

Tout d'abord, le prolétariat français a grandi.

Il a grandi en nombre. En 1848, le développement de la grande industrie en est encore à ses débuts ; le prolétariat industriel est dépassé en effectifs par la masse des artisans, des compagnons de métiers et surtout par la masse paysanne. En face de deux millions et demi d'artisans ou de compagnons travaillant dans les petits ateliers, on ne dénombre qu'un peu plus d'un million de prolétaires au sens moderne. Les paysans forment la majorité de la nation : 75 % contre 36 % de nos jours. Le nombre des salariés en France a augmenté de 1.300.000 en 1851 à 11 millions en 1939.

Le prolétariat a grandi comme force concentrée et organisée. Jusqu'au milieu du XIX[e] siècle, l'emploi des machines étant peu répandu, le type d'organisation industrielle est *l'atelier*, où le patron travaille lui-même avec un petit nombre d'ouvriers. Il existe quelques centres spécialisés comme Lyon pour les soieries, mais l'état général de l'industrie est l'état de *dispersion*. Le noyau solide des effectifs de manifestants est formé à Paris par les tailleurs et les charpentiers. Pas de grande possibilité d'organisation sur le lieu de travail. Aussi la force du prolétariat en 1948 est-elle, à cet égard aussi, incomparablement plus importante qu'en 1848.

Le prolétariat a grandi comme force consciente. Les combats livrés en 1848 même et depuis un siècle, la Commune de 1871, les luttes syndicales, les trahisons de la social-démocratie, la Révolution d'Octobre, la lutte contre le fascisme ont fortement trempé le prolétariat de notre pays et ont enrichi son expérience. Le parti de la classe ouvrière était faible et divisé en 1848 : pas d'organisation véritable, pas de discipline, pas de doctrine cohérente. Le socialisme des ouvriers de 48 en est encore au stade *utopique* et idéaliste. Le socialisme de Louis Blanc n'est pas le même que celui de Cabet, ni le même que celui de Blanqui ou de Barbès, ou de Proudhon, ou de Pierre Leroux. Cabet est le théoricien le plus écouté des ouvriers, mais justement il s'oppose à toute « secousse » sociale. Le *Manifeste Communiste* est tout juste contemporain de la Révolution de Février.

En 1948, la classe ouvrière est organisée et unie dans la C.G.T. Elle dispose, avant tout, d'un parti capable d'indiquer la voie juste parce qu'il est en possession d'une doctrine *scientifique*, fondée sur les faits réels, et orientée vers l'action, non vers des rêves. Le socialisme moderne est la fusion du mouvement ouvrier spontané et des découvertes les plus hautes de la science. Les illusions ont fait place aux certitudes.

Dans son ensemble, le camp démocratique est, lui aussi, beaucoup plus puissant.

En 1848, le mouvement révolutionnaire et démocratique français n'était soutenu que par des révoltes localisées dans certains pays d'Europe : ces révoltes, après quelques succès, ont été écrasées. Inversement, la réaction, personnifiée par Louis-Bonaparte, pouvait s'appuyer sur la forteresse capitaliste de ce temps : l'Angleterre. Lord Palmerston fut le premier à louer, d'un point de vue insulaire

égoïste, le coup d'Etat du Deux-Décembre et son auteur, — qu'il croyait plus apte que personne à ruiner le prestige et l'influence de la France.

De notre temps, c'est le camp démocratique qui a une forteresse inébranlable : l'Union Soviétique, le pays du socialisme vainqueur. Rien de tel ne pouvait exister il y a un siècle. En tant que système social supérieur, l'Union Soviétique reflète dans sa politique extérieure les espoirs de toute l'humanité progressive, et les changements intervenus dans l'univers à la suite de la guerre, la modification du rapport des forces entre le monde capitaliste et le monde socialiste ont encore élargi considérablement l'autorité et les possibilités de l'U.R.S.S. Les pays de démocratie nouvelle, comme la Yougoslavie, la Pologne, la Tchécoslovaquie, la Bulgarie, la Roumanie, etc..., jouent un rôle croissant. Dans tous les autres pays, les forces démocratiques se sont considérablement développées depuis la guerre, depuis l'expérience que les peuples ont faite de la domination fasciste. Les Partis Communistes ont grandi en effectifs et en influence. Le spectre d'une crise terrible hante le monde des trusts, et d'abord l'Amérique.

Ainsi tout ce qui était encore faible, confus et indéterminé en 1848 a pris aujourd'hui vigueur et décision. Le socialisme scientifique, vainqueur dans les faits sur un sixième du globe, a vaincu en même temps, dans la conscience des hommes avancés de tous les pays, les formes tapageuses, bigarrées et inconsistantes de l'utopisme, et il enseigne en particulier la nécessité de l'union entre tous ceux qui travaillent.

A n'en pas douter, les leçons de 1848 ont été précieuses aux partisans de la démocratie populaire.

22 février 1948.

L'ÉPANOUISSEMENT DE LA CULTURE SOCIALISTE EN U. R. S. S.

par SERGUEI KAFTANOV
Ministre de l'Enseignement supérieur de l'U. R. S. S.

La Pensée *a publié déjà à plusieurs reprises des articles et des documents sur le développement culturel en U. R. S. S., en particulier le bel article du président de l'Académie des sciences de l'U. R. S. S., S. Vavilov, sur* La science soviétique [1] *et, dans notre avant-dernier numéro, l'hommage de Fernand Grenier à l'occasion du trentième anniversaire de l'Union soviétique*[2] *et* Trente ans de livre soviétique *de Nicolas Samarski*[3]. *Le rapport de Serguei Kaftanov, ministre de l'Enseignement supérieur de l'U. R. S. S., étudie le problème sous tous ses aspects et apporte les documents les plus complets et les plus décisifs. Nous en avons supprimé les chapitres relatifs aux recherches scientifiques et au développement des éditions, qui faisaient double emploi avec les articles de S. Vavilov et N. Samarski ; mais nous n'avons pas cru devoir différer la publication du reste de ce rapport. A une heure où se développe une abominable campagne de calomnies contre la grande Union soviétique, les amis de la culture socialiste et même tout simplement les amis de la vérité se doivent de faire un particulier effort pour rétablir par des faits incontestables la vérité outragée et fournir à l'opinion française une documentation sûre que certains ont un intérêt trop évident à lui cacher.*

I

A l'échelle de l'histoire, trente années sont un très court laps de temps. Il a cependant été suffisant au peuple soviétique pour transfigurer le pays.

Grâce à la victoire de la Révolution d'octobre, en 1917, les peuples de l'ancien Empire de Russie ont créé un régime politique et social vraiment démocratique, le plus avancé du monde. Pour la première fois dans l'histoire de l'humanité, un peuple a renversé les classes d'oppresseurs. L'État soviétique a aboli l'exploitation de l'homme par l'homme et créé pour le peuple des possibilités illimitées de développement économique et culturel.

Aussi a-t-on vu un pays à l'économie retardataire se transformer en une grande puissance dotée d'une industrie de premier ordre et d'une agriculture kolkhozienne avancée. Sur le plan spirituel, la culture socialiste qui s'est épanouie en U. R. S. S. est celle de millions d'hommes. Elle ouvre une ère nouvelle au progrès de la civilisation humaine.

---

1. *La Pensée*, n° 13, juillet-août 1947, p. 3 à 16.
2. N° 15, novembre-décembre 1947, p. 3 à 9.
3. N° 15, p. 113 à 115.

Les ennemis du socialisme prétendent parfois que la nouvelle culture socialiste ferait fi du patrimoine accumulé dans le passé, ce qui est absolument faux. Selon la doctrine marxiste-léniniste, base idéologique de la culture socialiste soviétique, les réalisations les plus précieuses de la civilisation humaine doivent servir — à condition, bien entendu, qu'on fasse preuve d'esprit critique — à l'édification de la nouvelle société.

Le marxisme, écrivait Vladimir Lénine, s'est acquis une importance historique mondiale en tant qu'idéologie du prolétariat révolutionnaire, du fait que, loin de rejeter les conquêtes les plus précieuses de l'époque bourgeoise, il s'est, au contraire, assimilé en les transformant tous les fruits d'un développement plus de deux fois millénaire de la pensée et de la culture humaines.

Le développement de la culture socialiste soviétique présume la liquidation graduelle de l'opposition entre le travail intellectuel et le travail manuel, de l'opposition entre la ville et le village.

Pour se faire une idée exacte des immenses succès obtenus par le peuple soviétique dans le domaine culturel, pour voir les perspectives grandioses d'épanouissement de la culture qui s'offrent à lui, il faut s'arrêter en détail sur les progrès de l'instruction publique, des sciences, de la littérature et des arts en U. R. S. S., sur le développement culturel des Républiques fédérées.

II

Une grande révolution culturelle a été faite en U. R. S. S. depuis l'établissement du pouvoir des Soviets.

Le critérium du niveau culturel d'un peuple, c'est l'état de l'instruction publique, celle que donne l'école primaire et secondaire. La situation du réseau scolaire permet de juger de l'attention que l'État accorde à l'instruction publique.

Quelle était la situation dans la Russie d'avant la révolution ? L'instruction n'était guère accessible aux enfants des ouvriers et des paysans, elle était le privilège des riches.

D'après les statistiques officielles datant de 1914, 8 millions d'élèves fréquentaient l'école, soit un cinquième des enfants et adolescents. Plus de 30 millions d'enfants n'allaient pas à l'école, par conséquent ne savaient ni lire ni écrire.

Le gouvernement tsariste était ennemi déclaré de l'instruction publique. Le régime tsariste élevait surtout des obstacles à l'instruction publique dans les régions périphériques habitées par d'autres nations que les Russes. Aussi le pourcentage de la population sachant lire et écrire était-il très bas au Caucase, en Asie centrale et aux autres confins de la Russie des tsars. Il y avait là-bas très peu d'écoles. Quarante peuples n'avaient même pas d'écriture, ni d'alphabet. On les appelait *bespismennyé*, c'est-à-dire n'ayant pas d'écriture.

Au lendemain même de l'établissement du pouvoir des Soviets, un appel à la population exposa les principes essentiels de l'instruction publique dans le nouvel État : instruction générale obligatoire des enfants des deux sexes, gratuité de l'enseignement, conditions matérielles assurées aux écoles et aux instituteurs, etc.

Le gouvernement soviétique a dépensé d'énormes sommes pour l'instruction publique. Le réseau des écoles et le nombre des élèves ont suivi un mouvement d'ascension rapide dans les années des quinquennats staliniens. Dans cette période, le nombre des écoles avait atteint 200 000. Le contingent des élèves avait presque quintuplé par rapport à l'époque prérévolutionnaire. A la veille de la guerre nationale, c'est-à-dire en 1940, les écoles primaires et secondaires de l'U. R. S. S. comp-

taient 32,9 millions d'élèves [1]. Grâce à cet immense effort, il n'y avait plus d'illettrés parmi la population de l'U. R. S. S. On trouve presque dans chaque famille ouvrière et dans la plupart des familles paysannes des personnes qui ont terminé ou qui terminent leurs études secondaires ou supérieures.

Nous voulons, a dit Joseph Staline en 1939, faire en sorte que tous les ouvriers et tous les paysans soient des gens instruits et cultivés, et nous y arriverons avec le temps.

Pendant la guerre, le réseau des écoles avait marqué un recul, car nombre d'entre elles avaient été détruites ou incendiées par les Allemands. Mais, grâce à l'effort opiniâtre de l'État soviétique, ces écoles ont été rapidement reconstruites et, à l'heure actuelle, leur nombre se rapproche du niveau d'avant-guerre.

Notons, en passant, qu'il y a des millions de gens illettrés et semi-lettrés dans les pays capitalistes et même aux États-Unis.

Aux États-Unis, a déclaré le ministre de la Justice Clarck, on compte à l'heure actuelle plusieurs millions d'enfants qui ne vont pas à l'école et plus de 2 millions d'enfants fréquentent des écoles qui ne donnent pas du tout satisfaction ; 3 millions d'adultes n'ont jamais été à l'école, et 10 millions d'entre eux ont reçu si peu d'instruction qu'ils sont restés, de fait, des illettrés.

Bien que les États-Unis se soient immensément enrichis au cours des deux guerres mondiales, les crédits assignés à l'instruction publique sont réduits au minimum. Prenant récemment la parole à une réunion de professeurs et d'instituteurs à Washington, Benton, sous-secrétaire au département d'État des États-Unis, déclarait que les États-Unis ne dépensent que 1,5 p. 100 de leur revenu national pour l'instruction publique et l'enseignement, et l'Angleterre seulement 3 p. 100. Rappelons, à titre de comparaison, que le budget d'État de l'U. R. S. S. de 1947 affecte plus de 13 p. 100 du revenu aux besoins de l'instruction publique.

Tout en réduisant les dépenses pour l'instruction publique, tout en privant des millions d'enfants de la possibilité de fréquenter l'école, les idéologues de la bourgeoisie n'en déclarent pas moins hypocritement qu'il existe dans les pays de « démocratie occidentale » des « possibilités égales d'instruction pour tous ». En réalité, cette prétendue « égalité » est illusoire pour une partie considérable de la population des pays dits de « démocratie occidentale ».

Selon les chiffres publiés par la Commission de l'Université de Harvard, qui a étudié en détail l'état de l'instruction publique aux États-Unis, 30 p. 100 seulement d'enfants d'ouvriers font des études secondaires et 5 p. 100 seulement des études supérieures. Il faut y ajouter que la majorité des enfants des familles pauvres ne terminent pas l'école secondaire, faute de moyens.

En U. R. S. S., où l'élévation du niveau politique et culturel du peuple est une nécessité vitale pour le régime soviétique, le droit à l'instruction est consacré par la Constitution. L'instruction générale primaire obligatoire, l'instruction gratuite secondaire de sept ans, un système de bourses d'État accordées aux meilleurs élèves de l'école supérieure, l'enseignement dans la langue maternelle des élèves, l'organisation de l'enseignement professionnel technique et agronomique gratuit des travailleurs dans les usines, les sovkhoz, les stations de machines agricoles et de

1. A. Zverev, *Le Budget d'État de l'U. R. S. S. pour 1947.*

tracteurs, dans les kolkhoz, — telle est l'expression concrète du droit à l'instruction proclamé par la Constitution de l'U. R. S. S.

L'instruction publique n'aurait pu se développer aussi rapidement en U. R. S. S., si l'école n'avait reçu des cadres d'éducateurs qualifiés. Le gouvernement soviétique poursuit ses efforts dans ce domaine. Qu'il nous soit permis de dire qu'à la veille de la guerre 1 200 000 éducateurs enseignaient dans les écoles de l'U. R. S. S. contre 230 000 avant la Révolution.

Plus de 1 000 établissements d'enseignement secondaire et supérieur, où sont inscrits plus de 300 000 étudiants, forment à l'heure actuelle le personnel enseignant.

L'estime, les honneurs et les attentions dont sont entourés les instituteurs en U. R. S. S. forment contraste avec la situation des maîtres d'école dans les pays bourgeois.

La situation précaire des instituteurs aux États-Unis est un exemple frappant de l'hypocrisie de la « démocratie américaine ». Dans l'Amérique « démocratique », l'instituteur n'est pas libre dans ses actes et pensées. Les idées scolaires avancées sont couramment taxées d' « extrémistes » ou de « rouges ».

De brèves informations ont récemment percé dans la presse, qui évoquent la violente campagne soulevée aux États-Unis à l'occasion de ce qu'on a appelé l' « affaire Alexandra Lewis ». Dans une conférence sur l'organisation de l'école soviétique, cette institutrice avait osé faire des comparaisons qui n'étaient pas en faveur des États-Unis. On souleva immédiatement un grand tapage : le ministère de la Justice s'en mêla, ainsi que la fameuse « Commission d'enquête sur les activités antiaméricaines », et la malheureuse institutrice fut immédiatement accusée de vouloir implanter le communisme aux États-Unis.

L'école traverse une crise aiguë aux États-Unis, en raison du manque d'instituteurs. Cette pénurie, qui s'est surtout manifestée pendant la guerre, persiste à l'heure actuelle. Selon Landis, le président du syndicat des instituteurs américains, 500 000 instituteurs ont quitté l'enseignement et changé de profession depuis le début de la guerre. Aux dires de Landis, ce départ massif s'explique par le fait que les traitements des instituteurs sont extrêmement bas.

Les maîtres d'école traînent une existence misérable aux États-Unis. Quant aux écoles, leur état est précaire, surtout dans les localités rurales. Ainsi, il y a plus de 100 000 écoles où une même institutrice enseigne, dans un même local, à des élèves de huit âges différents.

Nos écoles, écrivait le *New-York Times*, n'ont pas été bombardées comme en Europe. Et cependant, deux ans après la fin des hostilités, les écoles sont dans un état lamentable, comme si elles avaient servi de cible aux bombardiers lourds.

Dans les pays capitalistes, l'école éduque l'enfant dans un esprit de soumission au capitalisme, dans l'esprit de la morale bourgeoise corrompue, selon laquelle « l'argent fait l'homme ».

Le professeur américain Odegard a récemment avoué publiquement que l'école américaine se propose de former

non pas un citoyen, mais un homme de la multitude ; non pas un homme libre, mais un esclave.

L'école ainsi conçue mutile les hommes, cultive l'égoïsme, éduque la jeune génération dans un esprit chauvin et raciste. Pareille éducation porte naturellement ses fruits. Tout récemment, par exemple, des écoliers ont fait grève à Gary (État d'Indiana) : les élèves blancs réclamaient l'exclusion des élèves noirs !

En Union Soviétique, l'école forme des citoyens instruits, des hommes aux

conceptions progressives. L'école soviétique éduque les élèves dans l'esprit de l'amitié des peuples, ce qui est incompatible avec toute théorie, quelle qu'elle soit, d'exclusivisme de race ou de nationalité.

III

Alors que la Russie tsariste ne comptait que 91 écoles supérieures avec 112 000 étudiants, il en existe à l'heure actuelle, en U. R. S. S., environ 800 où sont inscrits 670 000 étudiants, soit davantage que dans tous les pays de l'Europe pris ensemble.

Avant la Révolution, les élèves des écoles supérieures étaient principalement des fils des classes possédantes. Les statistiques sont là pour le prouver. Ainsi, en 1914, l'origine sociale des étudiants de huit universités russes se décomposait comme suit : 38,3 p. 100 des étudiants étaient d'origine noble ou enfants de fonctionnaires ; 43,2 p. 100 étaient des enfants d'ecclésiastiques et de bourgeois ; 14 p. 100 des enfants de gros paysans, et seulement 4,5 p. 100 des enfants d'ouvriers, de paysans et d'intellectuels de condition modeste.

La grande Révolution socialiste d'octobre a ouvert les portes des écoles supérieures aux travailleurs. On a aboli toutes les restrictions qui existaient jusque-là, pour raison de nationalité, de conditions sociales, etc.

L'enseignement supérieur s'est développé en U. R. S. S. en conformité avec le plan général d'édification socialiste. Pendant les années des plans quinquennaux staliniens, on a créé de nouveaux centres de préparation des cadres, notamment dans l'Oural, en Sibérie, en Extrême-Orient et dans presque toutes les Républiques fédérées. Ces écoles, qui ont connu un développement rapide, sont des foyers de culture nationale, des centres qui réalisent la politique soviétique des nationalités.

Le développement inouï de l'enseignement supérieur en U. R. S. S. a permis de préparer, en un laps de temps relativement court, de gros contingents de jeunes intellectuels soviétiques entièrement dévoués à l'œuvre d'édification socialiste.

Les chiffres suivants permettent de juger du rôle de premier plan joué par l'école supérieure dans la formation des intellectuels soviétiques. Avant la guerre nationale de 1941-1945, les écoles supérieures soviétiques délivraient, chaque année, 100 000 à 110 000 diplômes de fin d'études contre 8 000 à 10 000 avant la Révolution. Pendant les années des trois quinquennats staliniens, les différentes branches de l'économie nationale et de la culture ont reçu plus d'un million de spécialistes diplômés de l'école supérieure.

Même pendant la guerre nationale, les cours ont eu lieu normalement dans les écoles supérieures de l'Union soviétique. Près de 300 000 spécialistes ont été promus durant cette période.

Les Allemands ont causé un énorme préjudice aux écoles supérieures de l'U. R. S. S. Mais, grâce à l'effort de relèvement entamé en pleine guerre, le nombre des écoles supérieures et le contingent des élèves dépassent considérablement, dès à présent, le niveau d'avant guerre.

Depuis la victoire, les écoles supérieures de l'U. R. S. S. ont reçu de nouveaux contingents d'étudiants, parmi lesquels un nombre considérable d'anciens combattants. Les vaillants défenseurs de la patrie qui ont désiré poursuivre leurs études interrompues par la guerre, ont reçu un accueil chaleureux dans les écoles supérieures. Ils ont un droit de priorité pour l'admission dans les écoles supérieures. Ils sont placés dans les conditions matérielles les plus favorables. Plus de 100 000 anciens combattants sont actuellement inscrits dans les écoles supérieures de l'Union soviétique, soit près d'un sixième du total des étudiants.

Les démobilisés ont reçu un tout autre accueil dans les pays capitalistes. Tout récemment, le journal américain *Worker* relatait à ses lecteurs les difficultés auxquelles se sont heurtés les anciens combattants, désireux de faire des études supérieures.

Ils se rendirent compte très rapidement, écrit le journal, que pour suivre des cours à l'Université il fallait avant tout avoir des parents riches.

Le journal cite un trait caractéristique. Les droits de scolarité acquittés par les étudiants sont passés de 100 à 500 dollars à la fameuse Université Cornell, aux États-Unis.

Une des réalisations de l'école supérieure soviétique, enregistrée depuis la fin de la deuxième guerre mondiale, c'est l'accroissement du personnel enseignant. Plus de 65 000 professeurs, soit dix fois plus qu'avant la Révolution, enseignent, à l'heure actuelle, dans les écoles supérieures de l'Union Soviétique.

Nous pouvons mentionner avec une satisfaction particulière que le corps enseignant des écoles supérieures compte un grand nombre de femmes : 250 professeurs titulaires, et plus de 2 000 chargées de cours et agrégées. C'est la preuve que les femmes représentent une force de plus en plus grande dans la société soviétique. On n'a pas oublié qu'il y a trente ans la femme était privée de tous droits, qu'elle n'avait pas accès à la carrière scientifique dans la Russie tsariste.

Alors que l'État soviétique fait tout pour encourager le progrès de l'enseignement supérieur, pour élever le niveau culturel du peuple, on assiste, dans les pays de démocratie bourgeoise, à une diminution du nombre des étudiants.

Le chômage, l'absence d'offres d'emploi d'ingénieurs et de techniciens, l'absence de perspectives pour les travailleurs intellectuels, telle est la situation qui règne dans les pays capitalistes. Aussi, rien d'étonnant que le nombre des étudiants y aille décroissant. Ainsi, les statistiques relatives aux effectifs des écoles techniques supérieures aux États-Unis (d'après les données concernant 150 de ces établissements) font ressortir qu'en 1940-1941 le nombre des étudiants y était de 110 000, de 38 000 en 1944-1945, et encore moins à l'heure actuelle.

Cent mille spécialistes sortent, chaque année, des écoles supérieures soviétiques, et tous, sans exception, trouvent immédiatement un emploi. Bien plus, nombreuses sont les branches de l'économie ou de la culture qui éprouvent, même à l'heure actuelle, un manque de cadres de spécialistes.

Cherchez chez nous un savant qui chôme, un spécialiste qui reste sans travail, a dit V. Molotov. Nous verserons une prime à celui qui réussira à trouver chez nous un savant sans travail... Dans nos conditions, la notion même de « sans travail dans les professions scientifiques » est quelque chose d'inconcevable.

L'école supérieure soviétique a surpassé de loin l'école supérieure des pays capitalistes, non seulement en quantité, mais aussi en qualité.

Le système d'enseignement à l'école supérieure soviétique diffère totalement de celui qui est pratiqué dans les grandes écoles des pays capitalistes. La préparation théorique et pratique que reçoivent les étudiants soviétiques leur permet, à la sortie de l'école, de se mettre immédiatement au travail dans les différentes branches de l'économie. L'enseignement est organisé de telle manière que chaque jour l'étudiant qui est passé par l'école soviétique augmente ses connaissances élève son niveau idéologique, développe son intellect, élargit son horizon politique.

IV

Avant la Révolution, il ne pouvait être question de l'épanouissement d'une vie culturelle pour les peuples qui habitaient le territoire de l'Empire de Russie. La politique réactionnaire du tsarisme, qui vouait ces peuples à la misère et à l'ignorance, entravait tout particulièrement le progrès culturel parmi les peuples non russes. Le tsarisme favorisait délibérément le régime patriarcal et féodal d'oppression dans les régions périphériques.

En Union soviétique, où il n'y a plus de peuples opprimés, où les classes d'exploiteurs ont été abolies, la culture des peuples connaît un merveilleux épanouissement. Des dizaines de nations qui n'avaient même pas d'écriture ni d'alphabet ont maintenant leur propre littérature. On y enseigne dans la langue maternelle. Des intellectuels autochtones ont été formés dans toutes les Républiques. Les journaux, revues et livres, les œuvres des classiques du marxisme-léninisme paraissent dans des dizaines de langues des peuples de l'U. R. S. S. Toutes les Républiques fédérées et autonomes ont maintenant leurs théâtres nationaux, leurs institutions scientifiques, leurs écoles, leurs bibliothèques, leurs clubs, etc.

La révolution culturelle a produit des changements radicaux dans la vie des Républiques nationales. Au Kazakhstan, par exemple, les deux tiers de la population étaient nomades avant la révolution. L'essor économique et culturel actuel leur a permis de passer à la vie sédentaire.

Avant la Révolution, il était rare de rencontrer un Kazakh sachant lire et écrire. Ce qui est aussi rare aujourd'hui, c'est de trouver un habitant de la Kazakhie qui ne sache lire et écrire dans les langues kazakhe ou russe. En 1914-1915, 105 000 enfants fréquentaient les écoles du Kazakhstan ; ils sont plus de 700 000 aujourd'hui.

Avant la Révolution, il n'y avait pas d'établissements d'enseignement supérieur en Kazakhie. On y compte aujourd'hui 23 écoles supérieures et 90 écoles techniques secondaires. 134 journaux et 4 revues paraissent en langue kazakhe. Il existe au Kazakhstan un conservatoire de musique, des studios cinématographiques, un théâtre académique d'opéra et un théâtre de drame, plus de 50 établissements de recherches scientifiques. La filiale kazakhe de l'Académie des sciences de l'U. R. S. S., fondée il y a dix ans, a été transformée en Académie des sciences et groupe 16 instituts, ainsi qu'un réseau ramifié de centres de recherches scientifiques ; un millier de travailleurs scientifiques y sont occupés.

Le peuple kazakh, en pleine renaissance, crée ses belles-lettres, son art national : les cadres d'intellectuels kazakh ont grandi. En 1939, il y avait en Kazakhie onze fois plus de médecins qu'en 1913. Le nombre des instituteurs a atteint 40 000.

Des changements frappants se sont également produits dans les autres Républiques de l'Asie centrale. Avant la Révolution, on ne dépensait que 25 kopeks par an et par habitant pour l'instruction publique en Ouzbékistan. En 1914, on ne comptait que 4 personnes faisant des études pour 1.000 habitants. Aujourd'hui, 4 500 écoles, fréquentées par 1 100 000 élèves, existent en Ouzbékistan. Avant la Révolution, pas plus de 2 p. 100 de la population de ce pays savaient lire et écrire. Aujourd'hui, l'Ouzbékistan est en passe de devenir une République où tout le monde saura lire et écrire. On y trouve des dizaines d'écoles supérieures et techniques secondaires (technicums), des instituts et centres de recherches scientifiques, des conservatoires, des musées et une Académie des sciences. On édite en Ouzbékistan 116 journaux, 6 revues et un grand nombre de livres. Un vaste réseau d'hôpi-

taux, de cliniques, de maisons de repos, de jardins d'enfants et de crèches y a été créé.

On a réalisé, en un court laps de temps, en Kirghizie, l'instruction primaire générale et obligatoire. Avant la Révolution, ce pays comptait à peine 2 p. 100 d'habitants sachant lire et écrire ou semi-lettrés. Aujourd'hui, tous les enfants d'âge scolaire vont en classe. Plus de 200 000 élèves fréquentent les 1 500 écoles de Kirghizie.

Il n'y avait autrefois, en Kirghizie, pas une école supérieure, pas un établissement d'instruction secondaire. Aujourd'hui, on compte dans ce pays 6 écoles supérieures et 33 technicums. Pendant la guerre, on a créé la filiale kirghiz de l'Académie des sciences de l'U. R. S. S., qui groupe les 23 instituts de recherches scientifiques du pays. Ce peuple qui, autrefois, n'avait pas d'écriture, possède maintenant une littérature et une presse dans sa propre langue. Des écrivains, poètes, dramaturges, artistes et compositeurs kirghiz sont issus du peuple. On compte, dans la Kirghizie soviétique, 10 théâtres ouverts dans la capitale, les chefs-lieux de région et de district, ainsi qu'une philharmonie, une école de musique, un théâtre de drame d'État, 507 clubs, 270 bibliothèques, plus de 300 salles de lecture dans les campagnes et des centaines de cinémas.

Le développement de l'économie socialiste du Tadjikistan s'est accompagné d'un essor culturel. Des milliers de Tadjiks se sont initiés à la profession de mineur ont appris à extraire le pétrole, à conduire une locomotive, à travailler comme électriciens, conducteurs de tracteurs, de moissonneuses-batteuses ou comme chauffeurs. L'introduction de la technique moderne réclamait des gens instruits, c'est pourquoi le peuple a étudié opiniâtrement. Des dizaines de milliers d'adolescents ont terminé leurs études en l'espace de vingt-cinq ans. En 1914, il n'y avait, au Tadjikistan, que 0,4 élève pour 1 000 habitants ; il y en avait 178 peu avant la guerre nationale. Il y a, dans ce pays, plus de 12 000 instituteurs, dont 9 000 de nationalité tadjik et ouzbek.

L'épanouissement culturel des peuples de l'Asie centrale ne constitue pas une exception. La Transcaucasie soviétique est également devenue un pays florissant. Ainsi, par exemple, la Géorgie a remporté des succès considérables dans tous les domaines de l'édification économique et culturelle.

La civilisation géorgienne est l'une des plus anciennes du monde. Cependant un long assujettissement à l'envahisseur étranger, la domination du tsarisme avaient empêché ce peuple de donner toute la mesure de ses possibilités créatrices. Seul, le pouvoir des Soviets le lui a permis.

Depuis longtemps déjà, la Géorgie est un pays où tout le monde sait lire et écrire. 3 000 nouvelles écoles primaires et secondaires ont été ouvertes en vingt-cinq ans. Le nombre des élèves a quadruplé et a atteint 600 000. Il existe en Géorgie 126 technicums et 20 écoles supérieures. En cinq années d'existence, l'Académie des sciences de la R. S. S. de Géorgie a publié plus de 1 000 travaux scientifiques. Il n'est, aujourd'hui, de branche de la science où ne travaillent les savants géorgiens.

La littérature géorgienne qui existe depuis des siècles s'est, elle aussi, épanouie. En cette période soviétique, elle a fait connaître de nouveaux et remarquables poètes, prosateurs et dramaturges. La République de Géorgie est réputée pour son art théâtral, sa haute culture musicale, sa peinture originale. Il existe, en Géorgie,

une cinquantaine de théâtres, alors qu'il n'y en avait que 5 avant la Révolution. Une industrie de la cinématographie a été créée en Géorgie, qui a produit d'excellents films. Les studios de Tbilissi sont parmi les plus grands de l'U. R. S. S.

Le gouvernement soviétique considère comme une de ses tâches les plus importantes d'élever le niveau culturel des peuples qui habitent les régions récemment réunies à l'U. R. S. S. Citons par exemple l'Ukraine soviétique. Toutes les terres ukrainiennes sont maintenant réunies et, de ce fait, le rêve séculaire du peuple ukrainien se trouve réalisé. Depuis que les envahisseurs allemands ont été chassés des régions occidentales de l'Ukraine, l'édification culturelle y est poursuivie à une très vaste échelle.

Sous le règne de la Pologne féodale, la population polonaise représentait à peine 5 p. 100 des habitants des régions de Polessié et de Volhynie. Et, cependant, il y avait 600 écoles polonaises et seulement 29 écoles ukrainiennes. Des centaines de milliers d'enfants ukrainiens étaient privés de la possibilité de s'instruire dans leur langue maternelle ou même de fréquenter les écoles polonaises.

Le pouvoir des Soviets a accordé aux travailleurs des régions occidentales de l'Ukraine le droit à l'instruction. 6 000 écoles primaires et secondaires sont ouvertes à présent. 900 000 enfants les fréquentent. L'enseignement est fait en langue ukrainienne.

Avant 1939, il n'y avait que 6 établissements d'enseignement supérieur dans l'Ukraine occidentale, dont pas une grande école ukrainienne. A l'heure actuelle, on y a ouvert 21 écoles supérieures et 86 technicums, où 25 000 étudiants sont inscrits.

La fondation d'une Université ukrainienne dans la ville d'Oujgorod, chef-lieu de l'Ukraine subcarpathique, a été un grand et radieux événement.

V

Premier parmi les peuples égaux de l'U. R. S. S., le peuple russe occupe une place marquante dans la création et la consolidation de la culture socialiste.

Le peuple russe joue ce rôle dirigeant non pas par conception de race ou en raison de ses particularités nationales, mais à cause de son mérite. Le peuple russe, éduqué par les idées de Lénine et de Staline, est l'ennemi irréductible de toute théorie de supériorité de race ou d'exclusivisme national. Des liens d'amitié fraternelle le rattachent aux autres peuples libres, ce que l'on a pu voir pendant les années de la guerre nationale. Tous les peuples de l'Union Soviétique ont reconnu au peuple russe le rôle de promoteur, de force dirigeante.

Le rôle joué par les Russes dans la famille des peuples de l'U. R. S. S. est le produit de l'histoire. Lénine et Staline ont, à maintes reprises, souligné que, dans la société bourgeoise, il y a dans chaque nation deux éléments. Même si elle gouvernait le pays, la minorité exploiteuse de la Russie ne représentait pas le peuple russe. Seuls en étaient les vrais représentants les hommes d'avant-garde qui luttaient pour les droits du peuple, pour la libération nationale et sociale des masses opprimées.

Les grandes idées, le niveau idéologique élevé, l'esprit combatif des éléments d'avant-garde en Russie ont favorablement influencé le développement de la culture des autres peuples de l'empire russe. Les idées révolutionnaires et démocratiques se sont propagées sous l'influence idéologique de la culture russe.

Guidé par le parti bolchevik, le peuple russe s'est placé à la pointe de la lutte

pour l'abolition du régime bourgeois, du régime des grands propriétaires fonciers. Il a été la force décisive qui a établi le pouvoir des Soviets, le pouvoir du peuple. Éduqués par Lénine et Staline dans un esprit d'égalité et d'amitié inaltérable des peuples, les Russes ont aidé tous les autres peuples à surmonter leur retard économique et culturel.

Sans cette aide de la nation russe aux peuples frères de l'U. R. S. S., l'épanouissement de la culture nationale aurait été impossible dans ces pays.

Mettant en œuvre les idées léninistes-stalinistes, le peuple soviétique, guidé par le parti bolchevik, a réalisé des succès d'importance historique mondiale dans l'industrialisation du pays et la collectivisation de l'agriculture. C'est sur cette base que l'amitié des peuples de l'U. R. S. S. a grandi et s'est renforcée ; c'est sur cette base qu'a progressé la culture des peuples de l'U. R. S. S., socialiste par le contenu et nationale par la forme, culture devenue le patrimoine de tous les peuples du pays des Soviets.

VI

La culture socialiste des peuples de l'U. R. S. S. connaît un épanouissement inouï. Ses succès auraient été incomparablement plus grands, n'était l'agression perfide de l'Allemagne hitlérienne qui a interrompu, pendant quatre années, le travail paisible du peuple soviétique, l'obligeant à concentrer toute son énergie et toutes ses ressources pour conquérir la victoire. Les fascistes allemands n'ont pas seulement stoppé le développement de la culture en U. R. S. S., mais ils ont sauvagement détruit tout ce qui pouvait en témoigner dans les régions occupées. Il convient de rappeler qu'ils ont incendié, détruit et pillé 82 000 écoles primaires et secondaires, 334 écoles supérieures, 605 instituts de recherches scientifiques, des milliers de bibliothèques, 44 000 édifices de théâtres, clubs, salles de lecture dans les campagnes, etc.

Le plan quinquennal d'après guerre prévoit non seulement le relèvement, mais de nouveaux progrès de la culture soviétique.

A la fin de 1950, le nombre des écoles primaires et secondaires atteindra 193 000 en Union Soviétique et le nombre des élèves 31 800 000. L'instruction obligatoire générale est assurée aussi bien dans les villes que dans les villages à partir de sept ans. Le nombre des étudiants des écoles supérieures et technicums augmentera considérablement. En cinq ans, l'école supérieure formera 602 000 spécialistes soit trois fois et demie de plus que dans la première période quinquennale stalinienne (1928-1932). Environ 2 millions de spécialistes ayant reçu l'instruction supérieure ou secondaire professionnelle seront diplômés en cinq ans.

Le plan quinquennal offre de nouvelles et vastes possibilités d'activité créatrice aux intellectuels soviétiques, de progrès intellectuel au peuple.

La remarquable prophétie du grand révolutionnaire et démocrate russe Biélinski s'est réalisée :

> Dans l'avenir, nous placerons sur un des plateaux de la balance de la vie européenne le glaive russe victorieux et, sur l'autre, la pensée russe [1].

Les idéologues du monde impérialiste, les forces noires de la réaction, les inspirateurs et les champions de la « barbarie civilisée » mènent une violente campagne

---

1. V. Bielinski, *Pensées et notes sur la littérature russe*, 1846.

contre la culture socialiste, qui exerce une influence de plus en plus grande sur les masses laborieuses de tous les pays du monde. Mais ils sont impuissants à arrêter les progrès de cette influence, car on ne saurait contenir ni retarder un mouvement qui se développe et croît avec une force indomptable, puisqu'il répond à une nécessité historique.

La culture soviétique est celle de millions d'hommes qui ont brisé les chaînes de l'esclavage capitaliste. Aussi, les peuples démocratiques du monde s'inspirent-ils de plus en plus des idées progressives de cette civilisation nouvelle. Le grand pays des Soviets est pour eux un modèle qui les anime et les exalte pour l'édification d'une culture véritablement populaire. La victoire de l'État soviétique dans la grande guerre nationale a également été la victoire de l'idéologie soviétique, la victoire de la culture socialiste soviétique. En ces jours où les impérialistes anglo-américains étouffent la démocratie, où ils menacent de plonger le monde dans une guerre nouvelle, la culture socialiste est comme un drapeau qui rallie tous les éléments progressifs de l'humanité pour la lutte contre les forces de l'impérialisme.

MUSIQUE ATONALE

A PROPOS DU LIVRE DE R. LEIBOWITZ « SCHŒNBERG ET SON ECOLE »

par Charles KŒCHLIN

L'article qu'a bien voulu nous donner le maître Charles Kœchlin, membre du comité de patronage de la Pensée *et collaborateur de notre revue depuis* 1939 *(le n° 1 de la première série de la* Pensée *contenait un article de lui, comme les numéros 2 et 3 de la nouvelle série) n'intéressera pas seulement les spécialistes. A côté de ses explications savantes sur les recherches nouvelles de polytonalité et d'atonalité, il pose des problèmes d'esthétique beaucoup plus généraux : celui des recherches de formes nouvelles dans les arts, et celui des modes esthétiques qui prétendent interdire aux artistes de continuer à user des moyens d'expression traditionnels.*

La vigoureuse protestation de Charles Kœchlin contre la prétendue stérilité des formes anciennes et son appel à une libre recherche exclusive de tout dogmatisme provoqueront peut-être quelques protestations. Nous avons montré déjà, sur un autre problème relatif à la peinture, que nous estimions nécessaire de mettre en discussion ces problèmes esthétiques posés aujourd'hui de façon bien confuse. La discussion n'est pas close et nous espérons, par d'autres articles, relatifs aux différents arts, pousser plus loin ces recherches, auxquelles Charles Kœchlin apporte aujourd'hui une si précieuse contribution.

Voici d'abord quelques définitions nécessaires.

Depuis longtemps, l'oreille s'est faite aux « dissonances sans préparation », intervalles autrefois inusités de la sorte, tels que septièmes et secondes. Les *règles* de l'harmonie sont contredites par des exceptions aussi nombreuses que les astres du firmament. Depuis et avant Debussy déjà, une longue évolution nous a conduits à la bitonalité, à la polytonalité, à l'atonalité. — Il y a *bitonalité* quand on fait entendre simultanément deux *accords* dont chacun est nettement dans un ton différent : ainsi, accord parfait d'ut majeur (do, mi, sol) avec au-dessus ou au-dessous [1], accord parfait de la majeur (la, do dièse, mi). Bitonalité également dans le cas de deux *mélodies* se superposant : par exemple *Au clair de la lune* en *do*, avec *J'ai du bon tabac* en *fa dièse*. — Il y a *polytonalité* lorsqu'il s'agit de *plusieurs* accords ou mélodies, dont les tons diffèrent. Ces simultanéités, honnies au début par les traditionnalistes de l'Institut ou des Conservatoires, sont admises aujourd'hui de presque tous les musiciens. Mais *il y a la manière*. Elle peuvent être laides, agressives, inutiles ; elles peuvent au contraire être charmantes, ou tragiques avec musicalité. Et il faut bien dire que rien d'autre ne remplace l'effet ainsi obtenu : réussi, il se révèle absolument nécessaire. Question d'espèce. Il y faut certes beaucoup de talent, de l'imagination, un sens musical excellent ; et c'est tout un monde, en vérité, que ce monde nouveau. Mais grâce à des maîtres tels que Darius Milhaud et Igor Strawinsky, la cause est entendue :

1. On pourrait aussi *entremêler* les deux accords en écrivant, par exemple : la, do, mi, sol, do dièse, mi. Mais il est assez rare que cela donne un bon résultat, parce que c'est plus confus. Néanmoins, il est sage de ne pas s'interdire *a priori* ces dispositions.

le bitonal et le polytonal ont droit de cité au royaume d'Euterpe. D'ailleurs, *a priori*, aucune loi scientifique ne s'y opposait, tandis qu'*a posteriori* de nombreux exemples les sont venus autoriser.

L'atonal a parfois une moins bonne presse. Pourtant, il existe des œuvres capables de prendre sa défense. Ainsi chez Alban Berg et déjà parfois chez le créateur du genre, Arnold Schœnberg. Nous appelons *atonales* une suite de notes (mélodie) ou une succession d'accords qui ne donne l'impression d'*aucune tonalité*. Si vous écrivez le petit chant suivant : *do, mi, sol, mi, ré, mi, do*, vous sentez bien, à l'oreille, qu'on est en *ut majeur* [1]. Cela est *tonal*. De même, la succession des deux accords *do mi sol* et *si ré sol* est tonale, et (suivant le contexte) en *ut* ou en *sol*. Au contraire, si l'on écrit l'accord *si bémol, ré, fa dièse, sol dièse, do, mi*, suivi de l'accord *la, do dièse, fa, si bémol, ré, fa dièse*, cela ne suggère à l'oreille *aucune tonalité particulière*. Et il existe des suites monodiques, des mélodies (si l'on peut dire) d'où l'impression tonale est absente, ainsi *do, fa dièse, fa, si, do dièse, sol, si bémol, si bécarre*. Ces suites d'accords et ces mélodies, nous les appellerons *atonales*.

Ce n'est pas d'aujourd'hui que les musiciens ont éprouvé le besoin d'accords (ou mélodies) *neutres* : autrefois, vers la fin du XVIIe siècle déjà, deux ou trois « septièmes diminuées » successives pouvaient n'avoir pas de tonalité bien définie [2], et plus tard, des agrégations à base de quintes augmentées donnèrent une impression atonale (dans *Siegfried*, dans *Fervaal*, etc...). Aujourd'hui le domaine de l'atonal s'est considérablement agrandi par l'usage de toutes les notes de la gamme chromatique et conformément aux méthodes d'Arnold Schœnberg. Il est cultivé par ce maître et par ses disciples, avec un zèle qui ne se dément pas. Et c'est encore question d'espèce, car le résultat peut être réussi, ou raté. Mais il ne faut rien blâmer *a priori*.

Enfin, le système *sériel dodécaphonique* consiste en ceci : vous faites entendre successivement (et sans en répéter aucune) les douze notes de la gamme chromatique, dans l'ordre et avec les rythmes qu'il vous plaira — (en ayant soin, toutefois, de ne donner si possible aucune impression *tonale*). Cela constitue une *série*. Elle servira de substance principale à votre morceau ; vous l'utiliserez en faisant entendre des mouvements contraires, des « augmentations », etc. Bref, vous aurez à votre disposition tous les artifices en usage dans le contrepoint [3]. — Il y a là une *contrainte* qu'on s'impose, évidemment conventionnelle et qui peut sembler tout d'abord assez saugrenue. Mais les atonalistes, à tort ou à raison, la jugent extrêmement féconde. Les adeptes du genre y escomptent la réalisation d'œuvres où règne l'*unité thématique ;* ils pensent ainsi satisfaire notre besoin d'ordre et de logique. Pour nous, un tel art ne paraît pas du tout impossible, mais il est *extrêmement difficile* à bien pratiquer. On ne doit pas le proscrire, mais en aucune façon nous ne saurions admettre que ce style fût le seul possible, ni désuète la musique tonale. Gardons-nous de tout fanatisme pour ou contre l'atonal dodécaphonique.

Cela posé, étudions plus en détail.

*
**

M. René Leibowitz, fervent disciple d'Arnold Schœnberg, entreprend une croisade active en faveur de l'art *atonal dodécaphonique*. Il a, l'hiver dernier, donné deux concerts de musique conçue dans ce système, et plus récemment publié une importante Etude sur *Schœnberg et son Ecole* (Alban Berg, A. Webern). Cela nous incite à vous en parler, ne fût-ce que pour en discuter certaines idées.

La conviction de ces jeunes atonalistes (Leibowitz et ses élèves) veut qu'on la respecte ; mais on peut n'être pas toujours de leur avis. J'ai lu ce livre avec

---

1. Ou bien, si vous l'accompagnez d'un *si bémol* comme basse, vous percevrez qu'on est en *fa majeur*.

2. Un accord *isolé* de septième diminuée n'a de « tonalité » que par son rapport au contexte, et encore, pas toujours.

3. Définitions, qui seront utiles par la suite : le *mouvement contraire* de *do ré fa mi*, c'est *do si sol la* ; le *rétrograde* de *do ré sol*, c'est *sol ré do* ; le *rétrograde du mouvement contraire* de *do mi fa sol* (le mouvement contraire étant *do la sol fa*), c'est *fa sol la do*. Et soit un thème en *noires* : ce thème *par augmentation* est en *blanches* ; *par diminution* il est en *croches*.

l'attention qu'il mérite, on y trouve maint détail intéressant ; on pourra même y découvrir bien des choses que l'on ignorait. Mais telles de ses opinions me paraissent contestables.

Mettons à part (cela va de soi) tout ce qui concerne la biographie des trois musiciens en question : rien n'en saurait être négligé, et ne serait-ce que pour montrer la conviction, le désintéressement, la maîtrise même (à certains égards) des éducateurs de M. Leibowitz, nous devons une réelle gratitude au disciple pour ce qu'il nous apprend de leur vie. On y voit la lutte éternelle de l'artiste créateur de langages nouveaux pour des pensées nouvelles, l'éternelle incompréhension qui l'accueille, l'indomptable énergie grâce à quoi cet artiste, finalement, triomphe des obstacles. Ce fut le cas d'ailleurs pour Berlioz, pour Gounod même (jusqu'à *Roméo et Juliette*), pour César Franck, pour Debussy, et pour Ravel (il n'y a pas si longtemps, *la Valse* était encore très discutée). — Quoi qu'il en soit, l'attitude intransigeante et sincère de ces *trois maîtres* commande mieux que le respect, elle inspire une vive sympathie. Et me souvenant de la première audition, à Paris, du *Pierrot lunaire* de Schœnberg, je suis heureux d'avoir été, parmi les critiques, l'un des plus favorables à cette œuvre étrange et si « prenante ». Je n'ai donc aucun parti pris contre la musique atonale. Parfois même il m'arrive d'en écrire. Alors que la plupart de mes confrères de France s'y montrent assez rétifs, la jugeant monotone, sans intérêt, sans vie réelle, je persiste à croire que la monotonie n'y est pas obligée, car tout simplement il y a « la manière de s'en servir » et l'on peut, avec ces moyens si particuliers, réaliser *de la musique*. Je n'en veux d'autres preuves que bien des œuvres d'Alban Berg ainsi que, plus récemment, une remarquable *Suite lyrique* pour chant et quelques instruments, du jeune Italien Luigi Dallapiccola.

Mais — car il y a un *mais !* — il faut avouer que ces réussites sont plutôt rares (du moins jusqu'à présent) et qu'il s'agit là d'une sorte d'art fort malaisée à traiter *musicalement* (ce qui est en somme la condition première), car il demande à la fois beaucoup de sensibilité *humaine* et une grande finesse d'oreille, exercée par un métier solide — tel que celui de Schœnberg, par exemple, qui sut très bien, d'abord, écrire en un langage consonnant et dans l'harmonie traditionnelle. Pratiquer l'atonal sans cette maîtrise du contrepoint, de l'harmonie et de la fugue, c'est dangereux ! Et je crains que certains atonalistes soient incapables de réaliser avec charme et naturel, une simple *leçon de concours* du Conservatoire. « Peu importe, direz-vous ; il ne s'agit que du résultat. » Mais ce résultat, dans les deux concerts de la saison dernière, a paru mince. On n'en conclura nullement que l'atonal soit incompatible avec la musique : mais, je le répète, *il y a la manière.*

*
* *

Certaines affirmations du livre de M. Leibowitz m'ont paru discutables. D'abord, dans ses *Prolégomènes* (Histoire de la polyphonie). Procédons par ordre.

1° *Sur la disparition de la musique modale.* On sait que cette musique modale, c'est-à-dire utilisant les anciens modes grecs (ou modes du chant grégorien) n'emploie pas la sensible à un demi-ton de la tonique (sauf dans les modes de *fa* et d'*ut*), mais un 7e degré qui se trouve à *un ton entier* au-dessous de la tonique (si celle-ci est mi, par exemple, le 7e degré est ré naturel et non dièse). Selon M. Leibowitz, lorsqu'il se fut agi de réaliser polyphoniquement, à 2, 3 ou 4 parties (on employait alors les modes anciens), les choristes, éprouvant quelque difficulté à chanter ces 7e degrés *bas*, préfèrèrent les *hausser* à un demi-ton de la

tonique, c'est-à-dire en faire précisément des « notes sensibles » analogues à celles existant déjà dans les modes d'ut et de fa. Alors il ne resta plus, en définitive, que deux sortes de modes, nous dit M. Leibowitz : le majeur et le mineur modernes, tels qu'on les définit dans les habituels Traités de solfège [1]. La thèse est ingénieuse, mais elle s'avère en défaut, car : 1° la polyphonie date du XIIIe siècle et ce n'est que vers la seconde moitié du XVIe que les « modes » commencent à être abandonnés : or, s'il y avait eu réelle incompatibilité entre ces modes anciens et l'écriture à plusieurs parties, elle se fût manifestée plus tôt, ce nous semble. — 2° En mineur, la sensible diésée donne (dans le mode de la et dans le mode de mi) une 2e augmentée, avec le 6e degré : fa, sol dièse, par exemple, en la. Et il est *bien plus difficile* de chanter fa, sol dièse, la, que fa, sol, la. (Et même : mi, fa dièse, sol dièse, la, n'est pas plus facile à chanter que mi, fa, sol, la.) Ajoutons que dans le *mode de mi*, si l'on chante un ré dièse avant la terminaison finale sur mi, cette note est beaucoup plus difficile à chanter avec le fa *naturel* (2e degré, *obligé*, du mode de mi), que le *ré naturel !* La vérité, selon nous, c'est qu'il faut chercher *ailleurs* la cause qui poussa les musiciens à l'abandon des modes antiques. Cette cause est double : ce fut d'abord l'action de présence de l'accord de *septième de dominante* découvert [2] par Monteverde. Cet accord eut, tout de suite, une vogue considérable ; or, il *s'oppose* à l'emploi des modes grégoriens (on ne le trouve pas dans ces gammes, et il est contraire à leur esprit). La septième de dominante contient toujours la sensible, et donne à cette sensible une importance prépondérante. En outre, ce fut alors la naissance de l'opéra, événement considérable dans l'histoire de la musique. Il y fallait l'expression de sentiments individuels, plus passionnés, plus appuyés. C'est à quoi, à cause de sensibles et de la 7e de dominante, convenaient admirablement le majeur moderne (et, pour les lamentations tragiques, le mineur à sensible). Selon toute apparence, ce fut donc l'évolution de la sensibilité, due à l'opéra ainsi qu'à l'emploi de la septième de dominante, qui provoqua la désuétude des modes anciens.

Mais, en réalité, ces modes *se prêtent parfaitement à la polyphonie*. C'est une erreur trop répandue de s'imaginer le contraire. Et je tiens cette erreur pour *dangereuse*, parce qu'elle risque d'en éloigner les jeunes compositeurs, alors que l'usage des *modes* leur serait si profitable ! Pour ceux de notre génération, et de la précédente, les meilleurs nous laissent des exemples probants : voyez Bourgault-Ducoudray, Maurice Emmanuel, Fauré, Debussy, Ravel, Jean Huré, Ladmirault [3].

*
* *

2° *Sur la prétendue disparition du contrepoint après Bach, et sa renaissance par la musique atonale.* M. Leibowitz semble penser que l'éclipse (relative) subie par le contrepoint depuis la mort de Bach serait due au fait que « contrepoint et tonalité ne peuvent aller de pair ». S'il en était ainsi, il serait difficile d'expliquer pourquoi Bach et ses précurseurs, avec leur musique tonale ont fait

1. Ce n'est pas tout à fait exact, car dans le *mode de mi* on a : mi, fa, sol, la, si, au lieu de mi, fa dièse, sol, la, si qui caractérise le mineur moderne, sans parler du *si bécarre* du mode de fa.

2. En réalité, on en trouve des exemples déjà chez Josquin des Prés, et même chez Guillaume de Machault. Mais ce ne sont que des cas isolés, et Monteverde est le vrai créateur de la septième de dominante abordée directement, sans « préparation ».

3. Cet état de choses nous a permis d'écrire un Traité complet de la *Polyphonie modale*, avec des exemples de leçons d'harmonie, de contrepoints, de chorals, de fugues, et de diverses compositions à base de modes anciens (actuellement inédit).

d'excellent contrepoint ! Au vrai, contrepoint et tonalité s'accordent parfaitement — à condition qu'on en sache la manœuvre délicate, en usant, comme il convient, des *notes de passage*. Pour discuter la chose en détail et par des faits précis, nous dirons :

L'usage du contrepoint existait évidemment avant Bach, par exemple chez Purcell, M. A. Charpentier, Vivaldi ; il continua d'exister après la mort du grand Cantor, malgré la réaction que l'on sait et dont le but était de simplifier les accompagnements pour laisser une place prépondérante à la mélodie (chez les fils de Bach, chez Haydn, Mozart, etc...) M. Leibowitz lui-même accorde que Mozart et Beethoven ne cessèrent pas d'écrire des fugues (et j'ajoute, Mendelssohn aussi). S'il y eut néanmoins certaine éclipse au sens contrapunctique, ce sens se ranime dans les temps modernes et ce qu'on ne saurait admettre, c'est de passer sous silence tant d'œuvres récentes françaises, où le contrepoint joue un rôle important. Chez Bizet dans *Carmen* et l'*Arlésienne*, et d'abord dans la *Fugue d'école* qui valut à Massenet le 1[er] prix (1863), la pratique des notes de passage se manifeste de la façon la plus heureuse. (Il ne faut pas oublier que Berlioz déjà avait cet instinct contrapunctique qui donne tant de vie à son orchestre. Et Franck également : par exemple au début de la *Procession*.) Je dirai même qu'on s'est trompé en ne voyant qu'un subtil harmoniste chez Debussy : il se révèle bien plus contrapunctique qu'on l'a cru, Ravel également (voir la *Fugue* parfaite du *Tombeau de Couperin*, ou sa pièce, si curieuse, *sur le nom de Haydn*). Pour Fauré étudiez, de la *Bonne Chanson*, rien que la première mélodie : *Une sainte en son auréole*. Relisez son *Prélude en mi bémol mineur* ; admirez, dans *Prométhée*, dans *Pénélope*, tant de passages à base d'écriture contrapunctique (ainsi, le beau canon qui termine le premier acte de *Pénélope*), on s'y convaincra que le « système tonal » ne s'oppose en rien à la pratique du contrepoint, comme le pense M. Leibowitz [1]. Plus près de nous, voir Guy Ropartz, Florent Schmitt, avec les Fugues excellentes de leurs *Psaumes*, et Roussel : non seulement dans son *Quatuor à Cordes*, mais aussi dans maint détail du *Bachelier de Salamanque* et de *Cœur en péril*, ces chefs-d'œuvre. N'oublions pas non plus tant de belles pages, fuguées, de Saint-Saëns. (Cf *la Lyre et la Harpe*, avec le chœur : « les Immortels... en trois pas parcourent les cieux » ; le final de la *Symphonie avec orgue* ; le *Prélude* et la dernière fugue du *Déluge*, etc.) Enfin, quoique ce ne soit pas l'usage de se citer soi-même, il me faut bien rappeler les combinaisons thématiques des *Vendanges*, le *Choral fugué de style modal*, l'*Hymne au soleil* (qui est aussi un Choral fugué), le final du 1[er] *Quatuor à Cordes*, la *Fugue symphonique*, les fugues, canons et contrepoints de *l'Offrande musicale sur le nom de Bach*, etc.

*
* *

Restent maintenant les *découvertes harmoniques* attribuées à Schœnberg par M. Leibowitz. Il n'est pas question de diminuer l'importance de ces découvertes en matière de musique atonale : on peut dire qu'il est le véritable créateur du genre, malgré certains passages assez anciens (vers 1906 ?) des *Clairs de lune* du trop oublié Abel Decaux, et qui sont à la vérité presque « du Schœnberg ».

---

1. On lit dans *Schœnberg et son Ecole* « le système tonal ne semble pas véritablement fait à la mesure du contrepoint » (p.50), et (p.51) « il devient évident que contrepoint et tonalité ne peuvent guère aller de pair ». — Pour quelles raisons ? Je n'arrive pas à le comprendre. D'ailleurs, il se peut que nous ne prenions pas dans le même sens le mot : contrepoint.

Mais pour les quintes augmentées, les neuvièmes, les accords formés de quintes superposées, il est bon de noter que tous ces moyens se voient *aussi* dans l'Ecole Française, et parfois antérieurement à Schœnberg. Citons simplement quelques œuvres ; et l'on doit se souvenir que dès 1887 ce fut chez nous une fermentation intense, dont il est impossible de ne pas tenir compte.

Des quintes augmentées complexes [1], il y en a déjà en germe dans le *Siegfried* de Wagner (ainsi que des notes de passage extrêmement curieuses, presque atonales — la « frayeur de Mime », au 1er acte). Puis l'on en trouve, avec les six notes, dans le *Fervaal* de Vincent d'Indy (1895) ainsi que dans la *Fin de l'homme* (Ch. Kœchlin). Egalement, des accords de quinte et neuvième (avec ou sans quarte) *do sol ré fa sol* (renversement de l'accord par quartes *ré sol do fa*) se rencontrent chez plusieurs des nôtres, ainsi que des successions de *septième de dominante sur tonique* [2] dans le *Final de l'Abbaye*, du signataire de ces lignes. En outre, une agrégation de *quintes superposées* figure dans la troisième partie de mes *Vendanges* (1906) sous la forme suivante : mi, si, fa dièse, do dièse, sol dièse, ré dièse, la dièse, mi dièse (voir aussi dans *Daphnis et Chloé* de Ravel).

Pour ce qui est des *mouvements parallèles*, Bruneau les écrit couramment dans le *Rêve* (1891) ; Satie, avec des neuvièmes, dans les *Sarabandes* (1887), puis, pour de très étranges accords, extraordinairement précurseurs, dans le *Fils des étoiles* (vers 1890) — et n'oublions pas les hiératiques *Sonneries de la Rose + Croix*. Il y eut aussi, avant Debussy, les neuvièmes de Chabrier (le *Roi malgré lui*, 1887, et surtout *Briséïs* — 1898 — où se lit un bien curieux passage, tellement « *Pelléas et Mélisande* » : « à cause de l'enfant qui va naître... »).

Somme toute, de 1887 à 1902 ce fut toute une série de *découvertes harmoniques* faites par les musiciens français, et que l'on chercherait en vain à la même époque en d'autres pays. Cela ne signifie point qu'Arnold Schœnberg n'en a pas réalisé quelques-unes de son côté, probablement un peu plus tard, mais n'importe, car tout mène à croire qu'il ignorait les passages que nous venons de citer. Cependant, ces passages existant, il nous fallait bien en faire mention [3].

Je n'ai aucune aversion pour le système atonal, fût-il sériel et dodécaphonique. Je me garderai comme d'aucuns en seraient tentés, d'écrire dodécacophonique. Mais je veux discuter, et serré, cette thèse que la musique atonale

---

1. J'appelle ainsi la simultanéité de *do mi sol dièse* avec, au-dessus, *ré fa dièse la dièse*.
2. Par exemple l'accord *do, sol, ré, fa, si*, suivi de *ré, la, mi, sol, do dièze*.
3. Il y aurait encore bien d'autres points à contester dans les *Prolégomènes* de M. Leibowitz. Et tout ce qu'il y aurait à répondre dépasserait les limites de notre étude. Néanmoins, citons, comme inadmissible : (page 84) « Schœnberg s'est avéré d'une lucidité exemplaire et unique en face des problèmes harmoniques que posait l'évolution de la polyphonie. D'autres compositeurs (Debussy, Ravel, Strawinsky, Bartök, de Falla, Puccini même) n'ont pas hésité, *à la suite de Schœnberg*, à utiliser quantité d'agrégations harmoniques nouvelles, mais jamais de façon aussi franche et radicale ». Cet *à la suite de Schœnberg* nous semble inexact en ce qui concerne Debussy, et d'ailleurs, bien avant lui il y avait eu les *Sarabandes* et le *Fils des Etoiles*, de Satie. Quant à l'atonalité des *Clairs de lune* de Decaux, elle est bien antérieure au *Pierrot lunaire*.

Nous lisons plus loin (page 85) : « Toutes ces agrégations *poly-tonales* de Bartök, de Milhaud... Il y a là un compromis, une absence des *choix* véritable, qui ont souvent mené ces auteurs à un désarroi total (?). En effet, ces automates sans vie que sont les accords ainsi conçus, se sont révélés incapables de vivre réellement en créant des fonctions nouvelles (?) ; leur emploi automatique a fini par lasser les auteurs eux-mêmes et c'est là une des raisons des impasses (!) auxquelles plusieurs d'entre eux ont abouti. » Evidemment, je ne comprends guère ce langage (cela m'arrive parfois avec M. Leibowitz). Mais il va un peu loin, ce nous semble, dans le dénigrement de maîtres tels que Bartök et Milhaud !

soit le seul langage actuel « authentique et nécessaire »[1]. Cela me semble, pour tout dire, absurde.

Absurde a priori. Car aucune nouveauté musicale ne détruit l'ancienne beauté. Ce qu'il y a de « nouveau » s'ajoute à ce que l'on connaît déjà, il ne saurait faire que le *déjà connu* semble désuet[2], ni devienne inutilisable, à cause de l'infinie diversité que permet le langage musical, *même consonnant.* Que des moyens inouïs créent un autre style, celui-ci ne peut avoir pour effet de rendre désuets, passés de mode, académiques, les styles antérieurs lorsqu'ils atteignirent la beauté. D'ailleurs le « nouveau » est relatif ; du jour qu'il est à la mode, le voilà bien près d'être passé de mode, et dès lors sans intérêt pour qui n'attache d'importance qu'à la nouveauté. Aujourd'hui déjà, croyez m'en, il y a un académisme de l'atonalité. D'autre part, telles œuvres contemporaines écrites dans un style harmonique usuel, qui ne casse rien, n'en sont pas moins musicales, émouvantes et belles. Voir par exemple le dernier tableau de la *Chartreuse de Parme*, ou la récente *Symphonie* d'Henri Sauguet.

Absurde pratiquement. Cette écriture reste essentiellement peu vocale. Avec de nombreuses répétitions et des prodiges d'habileté de la part des chanteurs on peut, je pense, exécuter les *a capella* des *Drei Satiren* de Schœnberg. Mais cela est contraire au style naturel du chant, car avant tout instrumental. Et même quand ce sont des instruments qui le pratiquent, il y aurait fort à dire sur cette obligation dodécaphonique et atonale. Elle engendre des mélodies qui parfois ont du caractère, — un caractère qui va du tragique désemparé au grotesque humoriste et sec, mais toutes sortes de nuances lui sont interdites. S'y borner, c'est rétrécir gratuitement (et sans aucun profit) le domaine si vaste et si riche de la « Déesse adorable ». Ce qui nous conduit à dire :

Absurde moralement. Car en bien des cas l'oreille et le sentiment humain ont besoin, ou de monodies, ou d'accords consonnants. De pensées naturelles. De sérénité. D'expansion heureuse. Et je pense à l'effet extraordinaire que produisit récemment (dans un concert de la *Pléïade*) le premier morceau de la 5[e] *Symphonie* de Prokofieff, venant après une musique atonale (d'ailleurs à demi réussie). C'était l'air pur... On respirait, par la fenêtre ouverte sur une campagne embaumée.

Mais, je le répète, je n'en veux pas à l'Atonal. Il est d'ailleurs bien des manières de le pratiquer. Et parfois il s'en faut de peu que cela soit musical, ou non. Un curieux exemple en fut donné (en décembre 1947) au public de la Radio de Bruxelles, par divers épisodes de mon *Sherzo* des *Bandar-Log* (les *Singes*, d'après le *Livre de la Jungle*). Vous savez peut-être déjà que l'atonal se prête éminemment à la caricature. Ces sauts heurtés, inattendus, lorsqu'ils ne sont pas commandés par l'expression, s'avèrent ridicules. C'est ainsi qu'ils le sont au début du passage *dodécaphonique* des *Singes* (qui ne rêvent que de se mettre à la mode). Mais, peu à peu, la musique évolue, elle change de signification, et tout en restant atonale elle se met à *vivre :* c'est la Forêt entière qui chante avec les singes. Curieuse et subtile métamorphose de l'idée musicale, le style restant à peu de chose près le même.

---

1. Cf. Leibowitz, page 10 : mais sans avoir compris complètement ce langage, j'ai vu dès le début qu'il « était la seule expression *authentique et nécessaire* de l'art musical de notre temps ». Et, page 267 : ... « technique des 12 sons, technique qui nous paraît donc ainsi comme le fondement du langage musical actuel. »
2. A condition que ce *déjà connu* soit réellement beau, cela va de soi.

*
* *

Au sujet des aspects divers que nous offre l'atonal, il faut noter que cela dépend beaucoup des rythmes et surtout de l'allure des mélodies. On sait — nous avons pu le constater dans mainte œuvre germanique *moderne* — que les musiciens de l'Europe centrale affectionnent les grands écarts vocaux ou instrumentaux : cela est assez conforme à la déclamation wagnérienne et l'on peut dire que le style mélodique de Schœnberg est (en grande partie) issu de celui que l'on trouve au premier acte de *Tristan et Yseult*, avec les cris de colère de celle-ci, — ou encore dans certains passages du rôle de Kundry (*Parsifal*). Chose curieuse, ces heurts n'existaient point chez les anciens Allemands (sauf en germe, peut-être, dans quelques récitatifs de Bach) : les lieder de Schumann, de Schubert, si vocaux d'ailleurs, ne craignent pas la sérénité des « mouvements conjoints » qui déplaisent sans doute à Schœnberg et à ses disciples. Or, Alban Berg a montré que ces grands sauts peuvent s'allier à de la beauté véritable, — donc; ne proscrivons rien. Mais sachons que d'autres conceptions restent absolument légitimes, même dans l'atonal. Luigi Dallapiccola, cet Italien qui garde toujours le sens des lignes harmonieuses, nous le prouve. Sa musique n'en est pas moins forte. Mais nous aimons la survivance de ce caractère latin — ou grec.

S'imposer une contrainte, cela fut prôné souvent. La forme de l'alexandrin, celle du sonnet, en musique l'usage des canons ou l'obligation, dans la fugue, de n'employer que les éléments de l'exposition, — cela peut se faire riche de beauté. Et je pense que ce désir de contrainte qui fut à la genèse de la série dodécaphonique, répond aussi à un besoin d'unité — louable, après tout (la variété des rythmes suffirait alors à sauver de toute monotonie). Admettons l'utilité de cette contrainte : elle excite l'énergie créatrice par les obstacles même qu'elle présente (ainsi chez Bach, les doubles canons de certains chorals l'obligent à trouver des harmonies auxquelles, sans cela, il n'eût point songé). Mais il y aurait fort à dire touchant l'usage qu'on en fait, et la valeur du résultat. Si le « mouvement contraire » à un thème se perçoit en général, il n'en va point de même du « rétrograde » — à moins qu'il ne s'agisse de fragments courts, avec un rythme bien caractéristique, s'imposant à l'oreille. Car, en définitive — disons-le tout de suite, en insistant là-dessus — *c'est l'oreille qui reste le seul juge.* La musique est faite *pour être entendue*, et non pour être lue sur le papier réglé. Peu nous chaut qu'à l'analyse [1] on y trouve toutes sortes d'ingénieuses combinaisons : si l'oreille ne les remarque, c'est (à peu de chose près) comme si elles n'étaient point [2]. — J'ai dit qu'en général le mouvement contraire se discerne assez bien : l'on en saisit le rapport au mouvement direct. Pareillement, pour les augmen-

---

1. On reste un peu rêveur devant cette affirmation de M. Leibowitz : « Ce n'est qu'après une *patiente analyse* qu'on découvre le double canon par mouvement contraire, à 4 parties, par lequel débute la *Symphonie* op. 21 d'Anton Webern. » Entendez : qu'on le découvre *sur le papier*, à la lecture de la partition. Mais quel en est l'effet à l'audition ?

2. Je dis : à peu de chose près, parce qu'en réalité il y a quelquefois, de la part de l'oreille, une sorte d'étrange perception, à demi-consciente, de l'*ordre* que réalisent ces combinaisons. Mais ce n'est pas cela qui constitue la beauté. Et cet ordre ingénieux n'est jamais qu'un moyen, non un but. On n'a point à s'ébahir *a priori* d'un double canon ni d'une fugue à nombreuses strettes : il en est de savamment contrepointées mais académiques, ennuyeuses, sans vie. Or, il faut que cela sonne, que cela marche, en un mot que ce soit de la musique. Ce n'est pas le canon qui par lui-même fait la beauté, c'est la manière dont vous l'avez réalisé et ce à quoi vous l'employez. Mystérieuse manifestation de vie sensible et musicale, par quoi Bach se distingue de Cherubini ou de Th. Dubois. D'autre part, il y a dans les *Drei Satiren* de Schœnberg, de curieuses combinaisons de thèmes (en style tonal) écrites de façon à pouvoir être lues à volonté : telles quelles, ou *en retournant la page*. Mais la musique en est très insignifiante : alors, à quoi bon ? Schœnberg n'a dû les écrire que pour montrer son habileté d'écriture.

tations ou les diminutions. Mais allez donc percevoir le rétrograde [1] d'un thème assez long ! — Le compositeur est libre d'y recourir, bien entendu, si ça lui fait plaisir, — mais c'est en surplus de la qualité de sa musique et de ce qu'elle veut dire : cela seul compte.

Ces *jeux* donnent à l'auteur la satisfaction d'avoir résolu un problème difficile ; mais devant les combinaisons thématiques analysées par M. Leibowitz avec tant de soin, avec tant d'admiration, nous avons le sentiment très net que ces atonalistes sont victimes d'une sorte de « déformation professionnelle », s'attachant surtout à vaincre des obstacles contrapunctiques. Envoûtés par l'intérêt que leur offre la *contrainte* de la *série*, dans la hantise des canons doubles, des augmentations, des récurrences directes ou contraires, on dirait que pour eux c'est le principal. Eh bien, non ! Et ce n'est pas cela qui fera qu'un morceau atonal soit bon. On peut en effet réaliser une *série* de façon très musicale et sans qu'il y ait toutes ces imitations, mais seulement un ou deux contresujets *libres*, dont l'effet se pourra révéler mieux réussi, *pour l'oreille et le sentiment*, que celui des imitations strictes. — On peut aussi ne pas utiliser de série, ne pas écrire atonal, mais polytonal, ou bitonal, ou même se contenter d'une harmonie plus traditionnelle : et il suffira que ce soit de la *musique*. Tandis qu'avec la contrainte sérielle et ses ingénieux canons l'on élucubre parfois des œuvres monotones, mornes, vides de musique et d'humanité. Ce qu'il faut, je le répète, c'est la vie, — l'allure des thèmes, leur élan, et les harmonies ainsi réalisées. Les séries, les canons, les contrepoints ingénieux, cela vient par-dessus le marché, et ce n'est pas nécessaire. Tant mieux si par ces artifices l'esprit est satisfait, et le besoin d'unité. Mais les atonalistes, on a l'impression que pour eux il s'agit *avant tout* d'une réussite contrapunctique et qu'il faut que « ça colle », comme dans une *patience* qui n'a point raté... L'art, c'est autre chose. Et devant toutes ces combinaisons de thèmes comme on en voit décrites dans les analyses minutieuses de M. Leibowitz je ne puis me tenir de penser à cet Archibald Corsican, du *Tour du monde en 80 jours* (d'Ad. d'Ennery, d'après Jules Verne), qui pour se montrer digne d'être admis au *Club des Excentriques* avait fait à cloche-pied le tour de la mer Rouge (« c'est insuffisant, rétorque Philéas Fogg : encore, si vous l'aviez fait à reculons... »).

* * *

En y réfléchissant, on est quelque peu étonné de la vogue qu'a prise, en ces temps derniers, cette musique sérielle dodécaphonique. Elle n'est pas obligatoire dans l'atonal (le *Pierrot lunaire* de Schœnberg lui est antérieur). D'autre part, elle n'entraîne pas forcément l'usage de l'atonalité : on peut aussi bien former une « série des douze sons » donnant une impression tonale (il y aura peut-être quelque chose à faire avec cela). Mais j'y verrai toujours le danger de ce qui est *fabriqué dogmatiquement*, si bien agencé que ce soit. Ce danger, c'est le manque de vie et c'est aussi l'académisme, alors que (je le répète) seule compte la musique, sa qualité, sa signification.

On nous dit : l'atonalité sérielle est l' « authentique langage actuel ». Pourquoi ? pour rien... simple affirmation, et que ne prouvent guère les faits. Ni ceux de l'histoire passée ni ceux du présent (on pourrait d'ailleurs imaginer d'autres séries, et même plus « modernes », j'en parlerai tout à l'heure).

---

1. Et *a fortiori*, le rétrograde en mouvement contraire.

Le but, je l'ai dit, c'est de faire de la belle musique, ou simplement jolie. De nous exprimer avec grâce, ou avec profondeur. Ce n'est déjà pas si facile. Or il est hors de doute que de nos jours, nombre de compositeurs (*modernisants* ou non) écrivent des œuvres significatives, dignes de rester, et qui ne sont atonales ni sérielles. D'autre part, il existe d'atonales sérielles qui ne donnent, à l'audition, pas grand'chose de bon. On a pu s'en convaincre aux deux concerts de l'hiver dernier où des réussites très musicales (notamment, d'Alban Berg et de Dallapiccola [1]) voisinaient avec d'autres pièces bien inférieures. M. Leibowitz, avec une bonne foi à laquelle il faut rendre hommage, accorde que son procédé ne conduit pas forcément à de la musique qui en vaille la peine [2]. Je le crois aisément. Car il y faut toujours ce qui donne la vie aux œuvres, mais que nous trouvons assez rarement dans celles de ce style : la sensibilité humaine, le caractère des rythmes et des lignes, — enfin, le fait (mystérieux) que *cela marche vers un but.*

Mais que reste-t-il du hasardeux postulat nous obligeant à l'atonal ? Si l'on veut absolument la liberté de dissonances agressives, pourquoi ne se point tourner aussi vers un polytonal qui peut évoluer, soit vers l'atonal (en raison du grand nombre des parties), soit vers une bitonalité dépouillée, où l'oreille ne perçoive que deux lignes se croisant en souplesse gracieuse ?

D'autre part, l'étude de l'histoire musicale nous montre qu'à côté de génies authentiques tels que Purcell ou Monteverde, à côté des précurseurs de Bach (M.-A. Charpentier, Vivaldi) et de ses contemporains (Rameau, Couperin), il y eut de charmante et durable musique écrite par des maîtres de second ordre (Corrette, Caix d'Herveloix, et tant d'Italiens pleins de grâce) ; enfin, qu'il n'est pas nécessaire qu'une œuvre digne de rester emploie des moyens inconnus avant elle. Bach lui-même a marché dans la voie de ses devanciers, Mozart aussi. Ce n'étaient pas des révolutionnaires, au sens moderne du mot. En ces temps heureux, on ne se préoccupait pas d'originalité — ni d'être nouveau. On l'était parfois, néanmoins : quand le génie y conduisait. Mais sans le faire exprès. Méditons toujours le sage conseil de Ravel : « Ne craignez point d'imiter ; si vous êtes personnel, vous écrirez forcément quelque chose d'autre. » Lui-même, pour *Surgi de la croupe et du bond...*, il avait tenté de faire « du Schœnberg ». Et saviez-vous qu'il écrivit son *Quatuor* en pensant à Borodine ? C'est de nos jours seulement qu'on a vu des débutants (d'ailleurs, maladroits apprentis-sorciers) qui, craignant atteinte à leur chère petite personnalité, ne voulaient point connaître le passé, ni se donner la peine d'étudier l'harmonie traditionnelle. Tendance des plus dangereuses et ne menant qu'au plus primaire des *amateurismes.*

Je ne crois pas à l'exclusive souveraineté d'un « style nouveau ». J'aime trop, pour cela, d'être libre, et je déteste trop le dogmatisme. D'ailleurs, nouveau, on ne l'est plus déjà dès qu'on vise à l'être en se conformant à la mode du jour : on n'écrit alors que des œuvres d'épigone. Si l'on a du génie, si l'on est vraiment personnel, c'est alors précisément qu'on n'obéit pas à cette mode. Et je crois fermement à la légitimité, à l'utilité des *vieux moyens* : à cause du nombre infini de combinaisons possibles rien qu'avec des accords parfaits et des notes de

---

1. Sans oublier bien entendu — cela va de soi — certaines œuvres de Schœnberg et de son disciple Anton Webern.

2. Ex. p. 267 : L'adoption de cette technique ne donne lieu *que dans certains cas* à des résultats valables. »

passage ; à cela si nous ajoutons le domaine encore peu exploré de la *polyphonie modale*, on voit qu'en dehors du polytonal et de l'atonal il y a de la marge [1].

Au fond, peu importe le vocabulaire. Bien entendu, si c'est pour refaire du Tchaïkowsky, pour ressusciter la platitude, le superficiel, le banal des sous-Mendelssohn [2], alors non, mille fois non ! et ce n'est pas de cela qu'il s'agit. Il faut toujours choisir. Il faut toujours une part d'invention. Mais cette invention se peut manifester avec des accords connus. *Il n'y a pas de vieux moyens*... Toutes les « découvertes » de Schœnberg ne feront pas que cesse jamais de vivre et de nous émouvoir le *Nocturne* du *Shylock* de Fauré.

*
* *

En résumé : je ne peux suivre M. Leibowitz dans son admiration exclusive en faveur de l'atonal. Mais, d'autre part, je ne vois pas d'inconvénient à l'usage des thèmes *sériels*. Question d'espèce, nous l'avons dit.

D'ailleurs, pourquoi ne pas appliquer cette méthode sérielle à de plus petits intervalles? Je songerais très bien à l'usage de 24 quarts-de-ton, ou de 18 tiers-de ton [3], ce qui serait encore plus atonal, et d'une souplesse singulière. Je le dis sans la moindre ironie : il y a peut-être beaucoup d'avenir en ces nouveaux langages. — On pourrait aussi envisager d'autres contraintes : par exemple, n'employer *d'abord* que les notes données par les tons entiers (do, ré, mi, fa dièse, sol dièse, la dièse), mais dans l'ordre qu'on voudra, bien entendu ; ensuite seulement, utiliser l'autre suite de tons entiers (do dièse, ré dièse, fa, sol, la, si). On aurait ainsi, par exemple (avec un rythme à décider) : do, mi, fa dièse, sol dièse, ré, la dièse, — do dièse, sol, ré dièse, fa, si, la.

Mais qu'importe l'atonie ! Seulement, toutes ces musiques fabriquées, il est rare qu'elles ne manquent pas de vie. Comparez à l'essor d'une mélodie — tonale ou modale — directement *inspirée*, et qui chante ! Alors on s'explique les craintes de maint ami de la musique véritable. On s'explique même ce qui a pu sembler, à d'aucuns, trop autoritaire, dans les critiques faites à Chostakovitch (après *le Nez* et *Lady Macbeth*) en Russie soviétique. Pour notre part nous revendiquons le *droit absolu d'être libres* de notre inspiration, et répugnons à toute ingérence extérieure en ce domaine artistique. Mais il semble que Chostakovitch s'en soit accommodé, et que sa musique n'en ait pas souffert. Dans tous les cas, les phrases sortent *naturellement* de sa plume — inégales certes, mais parfois très belles.

Lorsque des musiciens comme Alban Berg, si sensible, *pensent atonal*, il en résulte souvent des œuvres fort émouvantes. Avec lui je ne doute pas. Pour la plupart de ses jeunes confrères en revanche, j'hésiterais — tenté seulement de me dire, comme Monsieur Bergeret : « Si pourtant c'était un chef-d'œuvre? » Mais le danger c'est toujours le dogme ; c'est de poser, *a priori*, des principes.

Gardons-nous du fanatisme. Conservons notre lucidité dans le désarroi de la musique bigarrée d'aujourd'hui, dont la diversité (rien que chez nous) va de Serge Nigg ou d'André Jolivet, à Olivier Messiaen, et d'autre part, de Honegger ou de Milhaud, à Henri Sauguet : et avec liberté. Cette liberté, chez les uns comme chez les autres, peut engendrer (il le faut) de belle musique. Mais crai-

---

1. Schœnberg, homme de bon sens, profond esprit, et dont la technique est accomplie, a coutume de dire : « Il y a encore pas mal de bonne musique à écrire en do majeur. »
2. Mendelssohn, lui, fut un grand musicien. Il me semble que parfois on l'oublie trop.
3. Mon confrère et contemporain, le très distingué et très méconnu Edmond Malherbe, a publié naguère une intéressante brochure sur le tiers de ton, qu'il juge parfaitement utilisable.

gnez le dogme. Affranchissez-vous de l'orgueil puéril d'avoir acquis la certitude d'une panacée. Qu'un Psichari se soit dit heureux de « savoir ce qu'il faut faire » et d'être étroitement guidé (cf. l'*Appel des armes*), je ne sais si cela convient au militaire. Mais sûrement point à l'artiste. Or, il y a quelque chose de cela chez nos jeunes atonalistes, et c'est en quoi ils sont dans l'erreur, celle d'un dangereux mysticisme.

Mais vive la leçon de l'expérience, vive l'intuition musicale, libre de loi et de coutumes, affranchie de la peur de n'être pas assez moderne, et de celle de l'être trop ! Analysez si cela vous plaît (encore que ce ne soit pas nécessaire), mais *inventez d'abord* votre musique, en vous laissant aller à votre gré — ce qui ne signifiera jamais qu'elle ait le droit de n'être point *construite*.

*
* *

Conclusion : nous revendiquons la liberté du naturel contre tout ce qui est *fabriqué*, — mais aussi la liberté de la musique dite « savante » contre la musique dite « populaire » et « compréhensible à tous ». Sans doute, il est nécessaire de se conformer à l'expression que l'on doit dégager et de garder, quand il le faut, une grande simplicité de style : voir à ce sujet le beau chant de Louis Durey : les *Constructeurs* [1]. Il y a là beaucoup de goût, *sans rien de primaire ;* seulement, la sympathie pour le peuple, avec la volonté de lui donner une vivante et belle musique. Mais à côté de ces simplifications volontaires — et réussies — il faut accepter, comprendre, protéger des styles plus complexes, voire plus nouveaux : aussi bien, d'autre part, que d'admettre d'autres musiques où les moyens restent traditionnels.

Souhaitons bonne chance aux atonalistes. Et qu'ils s'inspirent de leur Arnold Schœnberg pour acquérir un jour une technique digne de la sienne. Mais qu'ils se gardent d'un orgueilleux dogmatisme, sachant qu'en dehors de l'atonal il existe toutes sortes de belles et durables musiques.

Août 1947.

1. Edition du *Chant du monde*

LA CRISE DU CAPITALISME FRANÇAIS

Essai de définition du problème.

par Henri LEFEBVRE

Il existe sur la situation économique actuelle un assez grand nombre de renseignements (statistiques, etc.) que divers services ou groupes d'études, animés de préoccupations fort différentes, s'efforcent d'organiser, d'éclairer les uns par les autres, de systématiser.

Il semble pourtant que persiste un certain hiatus entre le savoir acquis et l'actualité. Nous posons ici que le savoir acquis se trouve principalement dans l'œuvre de Marx, et que la situation actuelle en France présente un capitalisme en déclin, en faillite. Le premier travail des chercheurs, dans ce domaine, et sur le plan théorique, se définit donc ainsi : combler l'hiatus, raccorder l'analyse scientifique de la crise du capitalisme en France avec l'analyse générale du capitalisme « classique » telle qu'elle se trouve chez Marx (en tenant compte bien entendu des travaux, surtout de Lénine et Staline, qui ont paru depuis le *Capital* jusqu'à ce jour).

I

La crise générale du capitalisme.

Réduite strictement à l'essentiel, la pensée de Marx se résume en une formule remarquable. Dans le capitalisme (celui du XIXe siècle), « la tendance continuelle des différentes sphères de la production à se mettre en équilibre n'est qu'une réaction contre la destruction continuelle de cet équilibre » (*Capital*, II, p. 257). En d'autres termes, le capitalisme n'existe comme système économique et social que parce qu'il renferme une *tendance* interne à l'équilibre, une auto-régulation. Mais une tendance contradictoire, destructive de l'équilibre interne, agit également sans cesse pour briser le capitalisme et ses limites immanentes. Il est assez clair que dans le capitalisme déclinant, celui de la *crise générale*, particulièrement avancée en France, les tendances au déséquilibre et à la rupture des limites l'emportent sur les mécanismes régulateurs qui, autrefois, rétablissaient l'équilibre, en dehors de la conscience et de la volonté des capitalistes eux-mêmes (sans intervention de l'Etat, etc...).

La vérité de l'analyse marxiste se trouve cependant masquée et dissimulée aujourd'hui par des faits connus de tous ; Marx a analysé une tendance latente et constante de la production capitaliste à la *surproduction* (relative). Latente pendant la période d'animation économique (et s'y manifestant seulement en ce que la production des moyens de production anime la reprise, d'où une surproduction dès ce moment *virtuelle*), cette tendance éclate au moment de la crise cyclique classique ; et c'est la crise qui ramène alors le système vers ses conditions d'équilibre interne, par destruction ou dépréciation des stocks, ainsi que d'une partie de l'appareil de production. La crise cyclique « purge » le capita-

lisme, et c'est dans la crise, dialectiquement, que se manifeste la tendance à l'équilibre et que se résolvent à leur acuité maximum, mais momentanément, les contradictions du capitalisme... (Cf. notamment *Capital*, X, p. 185-188).

Or, la crise générale au moment actuel (1947) ne se présente pas comme une crise de surproduction. Au contraire, elle a le caractère durable et paradoxal d'une crise de sous-production. Le mécanisme auto-régulateur qui ramenait le système vers les conditions d'une reprise de l'accumulation (animation par investissement de capitaux dans l'appareil de production) a évidemment cessé de fonctionner.

S'agit-il ici d'un ensemble de circonstances « anormales », consécutives à ce phénomène « anormal », la guerre ? Beaucoup de gens le pensent.

Qu'ils se rappellent cependant, avant de conclure, un fait d'une grande importance, bien qu'oublié ou négligé, et qui devrait être un des principaux objets d'études pour les sociologues. La guerre moderne n'est en rien un phénomène « anormal », étranger au capitalisme et à ses nécessités internes.

Non seulement le capitalisme et l'impérialisme sont indispensables pour expliquer les guerres modernes, mais, plus précisément, la *guerre moderne prend place dans le cycle économique*. Au cours de la crise générale, elle joue le rôle de la crise cyclique, rôle que celle-ci (sous sa forme classique) n'arrive plus à accomplir : la guerre détruit les stocks, une partie de l'appareil de production excédentaire, une partie de la surpopulation (relative).

Dès le début du XXe siècle, la crise cyclique réapparaît à son heure (1901), puis s'aggrave, s'approfondit, se transforme en crise générale, sans que disparaisse pour cela l'ondulation périodique (cycle). Crise générale et crise cyclique réagissent l'une sur l'autre. L'année 1913 est une année de crise ; la crise de 1921, puis celles des années 1929 et suivantes sont encore dans toutes les mémoires. 1935 vit une certaine animation de la conjoncture mondiale, puis 1938 et 1939 furent à nouveau des années de dépression. Par conséquent :

a) Les guerres n'ont pas interrompu (bien qu'elles l'aient fort probablement modifiée) l'ondulation cyclique.

b) Chaque guerre éclate au moment d'une crise, à propos des difficultés provoquées par la crise, puis en jouant le rôle de crise elle-même : purgation et saignée violente d'un capitalisme apoplectique, et cela d'ailleurs au seul moment où les forces productrices sont poussées au maximum.

S'il en est ainsi, comment la situation actuelle ne se relierait-elle pas rationnellement à l'analyse de la crise générale, et à l'analyse de la crise classique, bien qu'en fait elle dissimule et masque pour beaucoup de gens la vérité profonde de ces analyses ? Il ne peut s'agir en ce moment de circonstances, de perturbations et de phénomènes économiques anormaux, d'actions politiques imprévues ou improvisées. La question mérite que l'on s'y arrête et que l'on tente d'indiquer les directions de recherche, en cernant les problèmes.

Pour cela, il faut remonter aux notions fondamentales du marxisme. Marx a montré qu'en toute société déterminée, à un certain degré de son développement (entre la communauté primitive et le communisme scientifique qui implique l'abondance), étant donné son outillage, la moyenne d'intensité et d'habileté, ainsi que la division du travail, etc., le travail atteint un degré déterminé de *productivité*. Il s'agit, bien entendu, du travail considéré à l'échelle de la société, du *travail social* et d'une productivité *moyenne*, toujours à l'échelle de l'ensemble social. Donc, tout produit du travail humain, tout objet produit, représente une parcelle du travail social, c'est-à-dire un temps déterminé de

travail socialement nécessaire pour la production de cet objet. « *Objectivement* », ce produit « vaut » une certaine quantité de travail social *moyen*.

Cela dit, en toute économie où le travail social prend la forme d'un échange entre producteurs reliés par cet échange (par le marché), la valeur des produits prend la forme de la valeur d'échange, dont la forme développée se découvre dans l'argent, équivalent général de toutes les marchandises. (Cela est vrai dès la disparition de la communauté primitive lors de la période transitoire vers le capitalisme, du capitalisme lui-même, et aussi de la période transitoire vers le socialisme et le communisme.)

Dans la production marchande, base du capitalisme, le travail social (sans perdre son caractère de travail social) prend ainsi la forme indirecte, détournée, contradictoire, de l'échange entre individus « privés », *isolés*, de l'échange *privé* des produits individuels du travail.

Les lois de la concurrence.

La *concurrence* entre ces producteurs isolés se montre indispensable pour que se manifeste la *productivité* moyenne du travail social, par la ruine et la disparition des producteurs les moins outillés ou les moins habiles. La concurrence est également indispensable pour que la valeur des produits apparaisse dans l'acte d'échange et la valeur d'échange, pour que la valeur d'échange vienne se mesurer et s'exprimer en argent ; il faut que, sur le marché, se confrontent les concurrents.

Le livre I du *Capital* analyse le mouvement complexe des rapports sociaux à ce niveau de la production marchande. La valeur a un fondement objectif, la productivité sociale moyenne ; mais elle n'entre dans les rapports sociaux, dans l'activité des individus concurrents, que sous la forme de la valeur d'échange de la monnaie, de l'argent. Or cette forme masque à la conscience des individus le fondement objectif de la valeur, sa réalité, les rapports qu'elle implique. La *chose* (marchandise, argent) *enveloppe*, *mais dissimule* les rapports sociaux et humains : le travail social comme ensemble, le travail humain comme créateur des valeurs, les véritables rapports entre les individus, le fait que ces rapports fondent et limitent à la fois leurs activités ainsi que leur conscience, etc... Par une métaphysique spontanée, la valeur semble une « propriété » interne, éternelle, de la chose : de l'argent plus particulièrement.

Par conséquent, les hommes qui « évaluent » les produits devenus marchandises, ignorent spontanément la vraie nature de la valeur.

Sur le marché, par le jeu de la concurrence, les objets sont vendus à leur *prix*. Marx a montré que la valeur détermine le prix, encore que le prix ne coïncide qu'exceptionnellement avec la valeur. Des phénomènes *normaux* sur le marché viennent continuellement *troubler* la loi de la valeur. Qui dit « concurrence », dit aussi « offre et demande ». L'offre ne coïncide qu'exceptionnellement avec la demande. Or cette coïncidence s'avère indispensable pour que le prix coïncide avec la valeur. Qu'il y ait plus d'offre que de demande, le prix passe au-dessous de la valeur, et réciproquement. Ici encore, la valeur se manifeste comme une *moyenne* sociale, statistique, vers laquelle *tendent* les prix. La production marchande montre une tendance interne à l'équilibre ; la loi de la valeur est son mécanisme auto-régulateur ; mais perpétuellement et normalement se fait jour une tendance au déséquilibre ; la concurrence ne se sépare pas du jeu changeant de l'offre et de la demande, qui perpétuellement *décolle* le prix de la valeur.

Remarquons ici que l'offre et la demande sont des phénomènes conscients, psychologiques. Bien que liés à l'échange et inséparables de l'échange comme de la concurrence, ils en sont l'aspect *subjectif*. Les économistes non marxistes sont perpétuellement renvoyés de la chose avec ses propriétés « occultes » (l'argent, le capital ; cf. *Capital*, II, p. 243), aux phénomènes psychologiques (offre et demande, désirabilité de l'objet, utilité du produit), ces derniers étant réels et normaux, mais en soi perturbateurs du fonctionnement automatique de la chose. Ils n'y comprennent donc rien, oscillant entre ces deux termes sans voir leur lien.

On sait que le capitalisme se fonde sur la production de marchandises, mais qu'il lui ajoute ses formes propres. Marx les analyse, notamment dans le livre III du *Capital*, ce livre si méconnu, si peu compris, si ignoré.

A ce degré supérieur de complexité et de développement historique (en fait, dans l'histoire, le capitalisme industriel a suivi, développé et modifié la production simple des marchandises et le capitalisme seulement commercial), l'analyse marxiste découvrit encore un mécanisme interne de régulation et des forces de déséquilibre.

Beaucoup d'économistes non-marxistes reprochent à Marx d'avoir formulé au livre I du *Capital* une fausse loi de la valeur. Ils insistent sur les variations des prix et prétendent qu'il faut les étudier statistiquement, empiriquement, psychologiquement. Ils n'ont pas compris la pensée de Marx, ni comment sa théorie permet précisément d'analyser et de comprendre rationnellement les variations des prix (en fonction de l'offre et de la demande, en fonction des variations de la productivité du travail, en fonction aussi de la valeur de l'or et de son prix, etc.), donc de comprendre et d'interpréter les statistiques elles-mêmes.

Ces économistes reprochent aussi à Marx d'avoir détruit dans le livre III du *Capital* la loi établie dans le livre I en montrant que jamais ou presque jamais les marchandises ne sont vendues à leur valeur. Mais, dès le livre I, Marx montre et commence l'analyse de ce fait remarquable (cf. sur ces économistes et leurs objections l'Avant propos d'Engels au livre III du *Capital*, vol. IX, p. 1 à 50).

Que contient le livre III ? Une analyse des lois spécifiques du capitalisme, fondées non plus sur la concurrence des producteurs (individuels) de marchandises, mais sur *la concurrence des capitalistes et des capitaux*. Les capitaux concurrents se précipitent vers les branches de production (capitaliste) où le taux de profit est le plus élevé ; ils *tendent* donc à abandonner celles où le taux de profit est le moins élevé. Il en résulte une égalisation des profits et une tendance à la formation d'un *taux de profit moyen*, à un moment déterminé. Pourquoi ? Le phénomène est complexe. Marx lui-même indique qu'il semble « que la théorie de la valeur soit incompatible ici avec le mouvement réel, incompatible ici avec les phénomènes effectifs de la production, et qu'il faille renoncer à comprendre ces derniers » (*Capital*, X, p. 25). Comment agit cette concurrence qui « réunit ces taux de profit différents en un taux de profit général qui est la moyenne ?... » (P. 31).

C'est que « le développement de la productivité sociale du travail varie dans chaque sphère particulière de production » (p. 46). Les capitaux investis renferment plus ou moins de capital constant (outillage, etc.) et de capital variable (salaire, travail vivant employé). La *composition organique* des branches de production est donc extrêmement inégale ; le profit *tend* à être plus élevé dans les branches à composition organique *basse* (peu d'outillage, beaucoup d'ouvriers exploités) ; il tend à baisser dans les branches à composition organique *haute*

(beaucoup de machines, peu de main-d'œuvre relativement à l'investissement en capital constant). La tendance au nivellement des profits résultant de la concurrence des capitaux qui s'investissent de préférence dans les branches à taux de profit élevé (à composition organique basse) fait *décoller* à nouveau, et plus décidément, les prix des valeurs. En effet, dans ces branches, en raison de l'afflux des capitaux, les prix tombent au-dessous des valeurs. Réciproquement, dans les autres branches (à composition organique élevée), les prix passent au-dessus de la valeur. Ainsi, et ainsi seulement, se réalise un *taux moyen de profit* (cf. *Capital*, X, p. 93).

Profit moyen et baisse du taux de profit

Marx montre également dans ce livre III que :

a) Le taux moyen de profit est le régulateur interne et spécifique du capitalisme. Que fait chaque capitaliste ? Il ajoute au *prix de revient* de chaque produit (amortissement, intérêts à payer, salaires) le profit moyen et connaît ainsi le « prix de production » auquel il doit vendre son produit pour réaliser ledit profit moyen. Ainsi le capitaliste, propriétaire « privé » des moyens de production, individu isolé, produisant, pour un marché dont il ignore les besoins et les lois, se trouve approximativement en accord avec les moyennes sociales à un moment donné. Ainsi, et ainsi seulement, il n'avance pas dans le vide et l'obscurité. (Cf. *Capital*, III, chap. X, p. 55 et suiv. du vol. X.)

La loi de la valeur ne disparaît donc pas. De même qu'elle permet de comprendre la formation des *prix* dans l'économie marchande simple, de même elle permet de comprendre la formation des *prix de production* dans l'économie capitaliste proprement dite. Il n'en reste pas moins que la loi de la valeur, profondément modifiée, se trouve supprimée par le capitalisme *en tant qu'auto-régulateur automatique des échanges*. Seul le profit moyen joue ce rôle dans le capitalisme ; il exige que, sauf cas exceptionnel, la marchandise ne soit jamais vendue à sa valeur, et entre donc en conflit avec la loi de la valeur en *tant que mécanisme auto-régulateur de la production marchande*. La contradiction ne se trouve pas dans l'œuvre de Marx, mais dans les faits (c'est une contradiction dialectique, qui implique un rapport interne entre les termes).

La formation du taux de profit moyen et « l'effacement continuel des inégalités continuelles » exigent la mobilité du capital, la liberté du commerce et de la circulation des capitaux à l'intérieur de la société, etc. (cf. t. X, p. 94.) Donc, encore une fois, la concurrence des capitalistes et des capitaux autour des possibilités d'investissements.

b) Sous la forme du profit moyen, chaque capitaliste reçoit, au prorata de sa part dans l'ensemble du capital, sa part de la plus-value totale et de la valeur totale produites par l'exploitation de la classe ouvrière (dans les conditions de la société considérée).

> De tout ceci il ressort que chaque capitaliste individuel, comme aussi l'ensemble des capitalistes,... est intéressé dans l'exploitation de la totalité de la classe ouvrière par le capital total et au degré de cette exploitation, non point par sympathie de classe, mais directement, économiquement... La moyenne du taux de profit dépend du degré de l'exploitation du travail total par le capital total. (*Ibid.*, 96.)

Ce texte important donne à la *classe* capitaliste un sens *objectif*, et non point subjectif et psychologique.

Il montre qu'à l'échelle de l'ensemble social, le capitalisme ne détruit pas la loi de la valeur, comme expression de la productivité (moyenne) du travail social. Le mode de production capitaliste, avec ses superstructures, agit « normalement » sur la répartition de la somme des valeurs produites, qu'il capte au profit de la classe capitaliste ; il agit sur la distribution du « revenu national » suivant les classes dans l'ensemble social (étant donné le niveau atteint de productivité, et la masse des « biens » ainsi produits). (Sur la productivité, cf. l'important supplément au chap. XV ; sur l'action de la bourgeoisie, en tant que « force sociale », sur la répartition du revenu, cf. le vol. XI de la trad. Costes, en entier.)

c) Enfin, Marx décèle une *tendance* à la *baisse du taux de profit moyen*. Le progrès de la technique et de l'outillage, l'accroissement du capital investi (capital constant) impliquent une élévation de la composition organique du capital *dans toutes les branches*, d'où tendance à la baisse du taux de profit moyen par suite de l'accumulation capitaliste, c'est-à-dire de la croissance elle-même du capitalisme. D'où réciproquement la tendance du capitalisme à combattre cette tendance par l'accroissement du profit global et des investissements, et aussi, par la baisse relative des salaires, par l'accroissement de la plus-value relative (intensification du travail, augmentation de la productivité par exploitation renforcée, prolongation de la journée de travail, etc.).

Cette compensation de la baisse du taux de profit par la masse globale du profit a des conséquences que Marx indique en passant :

> Dès que la formation de capital se trouverait exclusivement entre les mains de quelques gros capitalistes, pour qui la masse du profit compenserait le taux, la production perdrait tout stimulant vivifiant et tomberait en somnolence (*Capital*, X, p. 203).

En d'autres termes, la tendance à la baisse du taux de profit moyen détermine et mesure la *vieillesse* du capitalisme.

Au point de vue le plus général :

> La contradiction consiste en ce que le mode de production capitaliste tend au développement absolu des forces productives, abstraction faite de la valeur et de la plus-value qu'elle renferme, abstraction faite également des conditions sociales où se fait la production capitaliste ; tandis qu'il poursuit, d'autre part, la conservation de la valeur-capital existante et sa plus grande mise en valeur, c'est-à-dire l'accroissement accéléré de cette valeur. Il envisage la valeur-capital existante comme le moyen d'accroître cette valeur autant que possible. Les méthodes par lesquelles il atteint ce but impliquent : la baisse du taux de profit, la dépréciation du capital existant... (X, p. 186).

Tout le chapitre est *fondamental*. Et, maintenant, comment passer de cette analyse à l'analyse de la crise actuelle ?

II

La crise actuelle du capitalisme français

Le capitalisme de la belle époque, celui de la libre concurrence, développait donc les forces productives, en faisant spontanément « abstraction des conditions sociales où se fait la production capitaliste », parce que les capitalistes ignoraient ou méconnaissaient ces conditions, parce que des mécanismes auto-régulateurs venaient sans cesse rétablir un équilibre sans cesse troublé. Développant en vue du profit les forces productives, ces capitalistes de la belle époque accroissaient

la masse du profit en diminuant sans cesse le taux moyen du profit, par une contradiction qu'ils ne pouvaient connaître.

Ne peut-il venir un moment où les capitalistes, avertis par l'expérience, par la connaissance de l'économie politique — c'est-à-dire par les marxistes, directement ou indirectement —, s'aperçoivent de cette contradiction et préfèrent conserver les « conditions sociales » du capitalisme, plutôt qu'augmenter la masse globale du profit ? Ce jour arrive lorsque les capitalistes ont constaté l'inefficacité de tous les moyens commerciaux et techniques pour combattre la baisse du taux de profit moyen (cf. *Capital*, X, p. 154 et suiv.).

> La production capitaliste tend sans cesse à dépasser les limites qui lui sont immanentes, mais elle n'y réussit que par des moyens qui lui opposent à nouveau ces limites encore renforcées. La limite véritable de la production capitaliste, c'est le capital lui-même, le fait que le capital avec sa mise en valeur apparaît comme le commencement et la fin, comme la cause et le but de la production... (*ibid.*, p. 187).

Que ce fait soit reconnu par la bourgeoisie capitaliste, et elle visera à maintenir les limites du capitalisme, *dans la mesure où cela lui sera possible*. C'est ainsi que depuis longtemps déjà, se manifeste un « malthusianisme économique » qui semble se renforcer, et dont l'étude serait essentielle pour comprendre notre temps. De l'achat des brevets nouveaux pour les enfouir dans les tiroirs au sabotage conscient des forces productives, peut-être n'y a-t-il qu'un pas...

Le régime de la stagnation

On peut actuellement concevoir un capitalisme qui laisserait « normalement » inoccupée une partie de l'appareil de production, qui se contenterait de renouveler l'outillage usé au lieu d'élargir la reproduction, qui entretiendrait à un niveau de vie inférieur une masse de chômeurs en utilisant cette excessive « armée industrielle de réserve » pour abaisser les salaires des ouvriers occupés.

Le capitalisme atteindrait ainsi une sorte de planification à rebours, visant à maintenir les forces productives dans les limites du mode de production existant.

Il se préoccuperait avant tout d'utiliser les décisions d'un appareil d'Etat à sa merci pour la limitation de la production et d'agir (toujours par un appareil d'Etat) sur la distribution du « revenu national » — de la valeur produite et de la plus-value globale —, de façon à assurer le maximum possible à la classe bourgeoise dans son ensemble et aux groupes dominants en particulier.

N'est-ce pas le but politique permanent du fascisme... et du néo-fascisme ?

Il est clair que cette « planification à rebours » n'est concevable qu'avec une certaine unification du capitalisme (concevable ne signifie pas « possible » !).

Il serait donc très important d'étudier la structure actuelle du capitalisme national et international. Cette étude a été tentée notamment à la suite des travaux bien connus d'Augustin Hamon [1]. On nous a montré à maintes reprises en France l'action des « 200 familles ». On sait à peu près quels hommes se trouvent dans les trusts et monopoles. Il serait plus important aujourd'hui de découvrir quels hommes, représentants du grand capital industriel et financier, *ne se trouvent pas* dans tel ou tel groupe capitaliste, — c'est-à-dire de déceler dans quelle mesure il reste des groupes capitalistes à intérêts divergents, dans quelle mesure subsistent des contradictions et une concurrence entre ces groupes.

---

1. Augustin Hamon et X.Y.Z. : *Les Maîtres de la France*, 3 vol., E.S.I., 1936, 1938.

La tendance vers l'unité se fraie son chemin dans le capitalisme lui-même à travers contradictions et convulsions (dont les guerres et les luttes politiques ne sont que des épisodes). A l'échelle internationale, on connaît aujourd'hui le rôle dirigeant du capitalisme américain ; on sait que dans ce capitalisme lui-même, un groupe (le groupe Morgan) semble dominer la situation. La question posée ci-dessus à propos du capitalisme français se pose donc à l'échelle internationale.

Incontestablement, la défaite de l'impérialisme hitlérien, la faiblesse et les reculs de l'impérialisme anglais, la prédominance du capitalisme américain (impérialisme sous les apparences et le masque idéologique du libéralisme) constituent des faits nouveaux par rapport à l'impérialisme antérieur à cette guerre, dont il faut étudier les incidences.

Il se pourrait que le capitalisme tende en France, non pas vers un impossible « capitalisme organisé » (en vue du développement de la production), mais vers une stagnation aménagée, dans laquelle la principale contradiction persistante serait *la lutte de classe sous des formes nouvelles*. Il se pourrait qu'à l'échelle nationale française, le capitalisme eût atteint un *degré nouveau de vieillissement, de déchéance, de décrépitude* — et à l'échelle mondiale un degré nouveau d'exaspération impérialiste (« degré » nouveau ne signifie pas « période nouvelle », ou forme nouvelle par rapport à la situation antérieure, mais accentuation des tendances...).

De toute façon, la question de l'*Etat*, de sa structure, de ses fonctions, se pose avec une acuité toujours plus grande. L'action en retour de la politique sur l'économie s'accentue, et accentue le caractère désordonné, oscillant, dépourvu de régulateur interne, qu'a pris l'économie capitaliste en France.

Que deviennent aujourd'hui les « moyennes » sociales sur lesquelles se fondait, dans sa belle époque, l'équilibre du capitalisme ?

La valeur et la loi de la valeur ne diparaissent pas avec les monopoles et trusts. Chaque objet produit continue à représenter objectivement une parcelle du travail social (un certain temps de travail socialement nécessaire). La concurrence entre les producteurs de marchandises (entre les trusts et les autres entreprises, entre les trusts eux-mêmes et à l'intérieur des cartels et syndicats, entre les entreprises cartellisées) ne disparaît pas complètement, loin de là. Dans la mesure cependant où s'estompe la libre concurrence sur le marché, *les prix tendent à décoller de plus en plus des valeurs* (puisque seul le jeu de la concurrence les rapproche). Lorsque la demande reste longtemps supérieure à l'offre, par raréfaction fatale ou voulue des produits, cet écart ne peut que s'accentuer. Il n'est d'ailleurs pas exclu qu'une crise de « mévente » provoquée par la baisse (relativement aux prix de vente) des salaires et du pouvoir d'achat, ne vienne brutalement ramener les prix vers les valeurs en faisant éclater les contradictions latentes entre les groupes capitalistes et en ranimant la concurrence.

La foire d'empoigne des prix et le marché noir

Le phénomène le plus important, le plus significatif peut-être, se découvre au niveau de la *concurrence des capitaux*. Cette concurrence subsiste-t-elle ? Il semble qu'elle s'estompe singulièrement. Depuis longtemps, les capitaux fuient l'investissement sur le terrain national et cherchent des pays où le taux de profit reste plus élevé qu'en France. C'est là, on le sait par Lénine (cf. *l'Impérialisme, stade suprême du capitalisme*, p. 71), un caractère essentiel de l'époque du capital financier, monopoliste et impérialiste. Mais depuis lors, à cette période de fuite

des capitaux vers les pays retardataires a succédé la période des capitaux flottants, errants sans s'investir, cherchant un emploi dans la spéculation sur les monnaies. Marx a maintes fois montré que la pression du prolétariat et les augmentations de salaire obligeaient les capitalistes à améliorer leur outillage, à accroître les forces productives et à investir leurs capitaux dans la production de leur pays. Or les événements de 1936-1939 ont déjà montré que la pression du prolétariat n'accomplissait plus nécessairement cette fonction. L'évasion et le flottement des capitaux, en ces années-là, s'accentuèrent. Ni la concurrence entre eux, ni l'action revendicatrice ne suffirent pour obliger les capitalistes à continuer le processus d'accumulation. *Cela s'est traduit en France par le vieillissement de l'outillage et du parc de machines, signe de vieillissement non de la nation, mais de la bourgeoisie et du capitalisme.*

Si les capitaux ne se font plus concurrence autour des possibilités d'investissement, comment se formerait un taux moyen de profit ?

Le régulateur du capitalisme disparaît, ou, du moins, *tend* à disparaître. Les prix s'écartent des valeurs. D'où la possibilité et la nécessité de faire appel à un appareil bureaucratique, étatique, pour fixer les prix et les marges bénéficiaires. La régulation par le taux de profit moyen se remplace par une véritable « foire d'empoigne » visant à la fixation arbitraire des prix, à l'obtention d'une marge bénéficiaire aussi élevée que possible. Les phénomènes récents et remarquables qu'offrent les « comités d'organisation », le « contrôle économique », etc. doivent s'étudier à partir de ces considérations théoriques. *La foire d'empoigne autour de l'appareil d'Etat représente la forme actuelle de la concurrence !*

Parmi les moyens de combattre la baisse du taux de profit moyen, Marx mentionnait la dépréciation du capital investi (capital constant) (cf. *Capital*, t. IX, p. 140 et suiv., t. X, p. 162 et suiv.). Cette dépréciation a le même résultat qu'une diminution de la composition organique du capital total. Lorsque les prix montent continuellement, par exemple en période d'inflation, non seulement le capital réalise des surprofits et les salaires baissent relativement, — mais les frais d'amortissement du capital investi tendent à diminuer par rapport aux autres éléments des prix. Et cela surtout si l'on ne renouvelle pas, ou si l'on renouvelle lentement l'outillage.

N'est-il pas clair que la politique de hausse des prix et d'inflation continue est commandée au capitalisme non seulement par les circonstances, mais par l'étape actuelle de sa désagrégation, et qu'elle est rendue possible par sa structure actuelle, c'est-à-dire par la décomposition de sa structure ?

Personne, jusqu'ici, semble-t-il, n'a songé à étudier scientifiquement, sociologiquement, le *marché noir*. C'est là, pense-t-on très généralement, un phénomène anormal, aberrant, irrationnel, sans lois. La première affirmation de toute science n'est-elle pas, au contraire, que les phénomènes incompréhensibles, les *lusus natura* ou les *lusus societatis* n'existent pas, que tout réel est digne d'étude et peut se comprendre ?

La persistance du marché noir en fait un phénomène tout à fait digne d'études. De toute évidence, le capitalisme de la libre concurrence — qui n'empêchait d'ailleurs pas les hausses abusives et les spéculations en cas de rareté des produits, mais limitait automatiquement les dégâts — n'aurait pas permis la généralisation et l'amplification du marché noir. Celui-ci n'aurait pu s'installer que dans les pores du marché normal.

Le marché noir actuel suppose le grand capitalisme ; le stockage sur une grande échelle, l'organisation de ce stockage (prêts bancaires et avances gagées sur ces stocks), la distribution de ces stocks aux privilégiés du marché noir, sont

incompréhensibles sans l'étude de la structure actuelle du capitalisme français.

Sur le plan théorique, l'ironie de l'histoire veut que le marché noir réalise les illusions et théories abstraites que les économistes bourgeois ont élaborées pour « expliquer » à leur manière le capitalisme.

En effet seul détermine la « valeur » du produit le besoin que ressent l'acheteur. La « désirabilité » du produit détermine l'étendue du sacrifice et la marge de privations que s'impose le consommateur pour l'acquérir. Sur le marché noir la valeur objective (la loi de la valeur exposée par Marx) tend enfin à disparaître ! Les motifs *psychologiques* l'emportent décidément. La rareté, l'offre et la demande, l' « ophélimité » de l'objet jouent un rôle prédominant. On peut s'imaginer à la limite qu'un morceau de pain « vaut » un piano, une maison ou une semaine de travail si le « besoin » s'en fait sentir. Il se trouve seulement que les théories élaborées pour expliquer le capitalisme « normal » deviennent valables pour la décomposition du capitalisme ; l'inversion du réel, caractéristique de toute idéologie, se montre ici et prend, ironiquement, un sens !

S'il est vrai que la classe en déclin, mais encore dominante se préoccupe surtout de répartir selon ses « besoins » — avec l'aide ou la complicité d'un appareil d'Etat centralisé — la masse des biens produits, et la plus-value globale, et le « revenu national », on comprend parfaitement l'utilité du marché noir. Il dissimule, en la répartissant « sous le manteau », l'énormité de cette plus-value. Il distribue la production selon les désirs les plus chers de la bourgeoisie. Grâce à lui, la raréfaction voulue ou tolérée des produits ne gêne en rien la classe dominante et ne lui impose aucun sacrifice. Bien plus, elle lui permet de dévaloriser le travail, de démoraliser les masses, de susciter leur mécontentement, et ensuite d'orienter ce mécontentement (ou du moins de l'essayer !...).

Le marché noir a donc une signification psychologique, sociologique, économique et politique très importante.

Chassée de certaines positions dans la production (entreprises nationalisées), la classe dominante a trouvé un refuge, une position de repli, un procédé compensateur *dans le domaine de la distribution*.

Le néo-fascisme comporterait vraisemblablement une consécration ou une extension du marché noir. A la limite se trouverait un capitalisme fondé non seulement sur la stagnation, sur le malthusianisme économique, sur la « planification à rebours », mais sur la distribution « psychologique » des produits. Mais cette limite est inconcevable ; c'est une contradiction insoluble, une absurdité interne : le marché noir lui-même ne garde une cohérence que parce que la loi objective de la valeur s'y fait sentir. Il suit, avec une certaine marge, le mouvement des prix, qui décollent des valeurs mais selon ces valeurs elles-mêmes ; de sorte qu'un morceau de pain ne vaut pas un piano, une maison ou un mois de travail...

Les problèmes à étudier aujourd'hui

De ce qui précède, il résulte que les travailleurs sociologues devraient, sur le plan économique, se proposer les objectifs suivants :

a) Déterminer la situation actuelle du capitalisme international et national, son *degré de vieillissement*, ses contradictions actuelles (sans oublier que les contradictions firent précisément la vie du capitalisme, son ascension et son drame historique) ;

b) Déterminer, à l'échelle mondiale et nationale, ce qui reste de la crise

cyclique (dans le cadre de la crise générale) ; rechercher donc les possibilités d'une crise de surproduction, dans le monde et en France ;

c) Examiner ce que deviennent la concurrence, la loi de la valeur, le taux de profit moyen, le calcul des prix de production et des prix de revient, dans la structure actuelle du capitalisme [1] ;

d) Décrire et comprendre les formes nouvelles de la lutte des classes, à l'échelle nationale et internationale ; plus particulièrement, étudier le rôle actuel de l'Etat et le sens de la lutte acharnée qui se livre autour de l'appareil d'Etat (cette étude objective étant aujourd'hui la seule manière de ne pas éliminer la politique de la science, et de ne pas admettre, comme certains le font, la lutte des classes seulement dans l'abstrait).

Des suggestions qui précèdent, si elles se trouvaient confirmées par le dépouillement de la documentation, on déduirait facilement les objectifs de la lutte de classe menée actuellement par la bourgeoisie.

Quant à l'action économique (revendicative) et politique de la classe ouvrière, une telle analyse en découvrirait entièrement le sens.

Il semble qu'au delà de ses objectifs immédiats, (salaires, défense du niveau de vie), ou plus vastes (indépendance de la nation par rapport au capitalisme extra-national), l'action de la classe ouvrière et des masses populaires ait objectivement des significations et des buts qui n'ont pas été peut-être complètement dégagés jusqu'ici.

Le capitalisme actuel se comporte, en France, comme un fleuve qui a rompu ses digues et se répand en un vaste marécage stagnant.

L'action économique et politique de la classe ouvrière tend à faire rentrer le fleuve dans son lit. Est-ce pour reformer le même courant? Mais c'est impossible ! Il s'agit donc de continuer le mouvement, sous d'autres formes.

Ainsi, cette action, et elle seule, (sauf le cas de crise économique très grave de surproduction) peut arrêter la montée des prix, et ramener l'ensemble des prix vers la moyenne des valeurs.

Cette action, et elle seule, peut rétablir le principe peu à peu abandonné par les capitalistes de la rentabilité des entreprises. En effet, le capitalisme décrépit songe plutôt à obtenir pour ses entreprises des subventions de l'Etat ou des injections de crédits étrangers, qu'à les « moderniser » par investissement de capitaux, de façon à les rendre rentables.

Par un curieux paradoxe de l'histoire, l'action de la classe ouvrière tend à ramener le capitalisme vers ses lois. Cette action, et elle seule, peut recréer les conditions d'une accumulation nouvelle et d'investissements dans l'appareil de production. La crise de mévente et de surproduction relative (que d'ailleurs il voudrait mieux éviter) est peut-être aujourd'hui incapable d'accomplir sa fonction de jadis : ramener le capitalisme vers les proportions déterminées par Marx (IIe partie du *Capital*) *entre les diverses branches de production*. Cette proportionnalité entre la section I (production des moyens de production) et la section II (production des objets de consommation) permettait l'accumulation élargie. Elle se trouvait, on le sait, d'après Marx, constamment violée par le capitalisme (qui investissait *relativement* un excès de capitaux dans la section I, provoquant ainsi la surproduction latente puis avérée) et constamment rétablie par les crises.

Actuellement, il s'agit au contraire d'animer l'économie par des investis-

1. Conviendrait-il de laisser à des bureaux d'études spécialisés les techniques comptables et les procédés de calcul actuels des prix de revient ? La question est à discuter.

sements, d'augmenter la production tout entière, de rétablir ainsi la proportionalité abandonnée, d'une autre façon que dans la période « classique ». Cela ne peut se réaliser que par l'intervention de l'Etat, — d'un Etat qui n'agisse pas selon les exigences à courte vue et les intérêts immédiats du capitalisme et de la classe bourgeoise, mais selon les intérêts du prolétariat, du peuple et de la nation. Ainsi se réaliseraient les conditions d'une économie cohérente, à partir des schémas de la reproduction élargie. Ici encore, la régulation interne se rétablirait mais en un sens nouveau, non automatique, de plus en plus conscient et « planifié », la loi de la valeur se trouvant peu à peu dominée au lieu de dominer l'homme. Ramené dans son lit, le fleuve reprendrait son cours ; mais ce serait un autre fleuve. Ce ne peut être qu'un autre fleuve. Sans quoi, le marécage s'étalera un peu plus, et croupira un peu plus longtemps...

Sans ce fondement théorique et en dehors de cette action (syndicale et politique) de la classe ouvrière et des masses populaires, tout projet de plan représente une *utopie*. Il y aurait lieu sur ce point d'analyser les différents « plans » et projets d'économie « dirigée » publiés depuis 15 ans.

Seule cette analyse approfondie permettrait d'éclairer certains faits paradoxaux, comme celui-ci : bien que la classe dominante ait perdu des positions, elle n'en a pas moins réussi à accroître sa part dans le « revenu national ». Pourquoi ? Ce n'est plus par le jeu spontané des « lois économiques », par l'action automatique des « régulateurs », ces volants de la machine capitaliste à la belle époque. C'est avant tout parce qu'elle détient encore l'appareil d'Etat.

Mais cela pose une série d'autres nouveaux problèmes de brûlante actualité sociologique... [1].

---

1. On trouvera une esquisse de ces problèmes d'une part dans l'importante *Postface* de H. Lefebvre à *la Crise de la Sociologie classique* de J. Auger-Duvignaud (Editions Sociales) ; d'autre part, dans une brochure à paraître de H. Lefebvre, *l'Avenir du capitalisme*, dont la présente étude n'est à la fois que l'introduction et le résumé (Note de la rédaction.)

Y A-T-IL ENCORE UN HUMANISME BOURGEOIS?

Par Hans MUHLESTEIN

Nous sommes heureux de publier la traduction, par Maurice Husson, d'une étude de l'excellent historien suisse Hans Mühlestein, dont on connaît notamment les curieuses recherches sur la civilisation étrusque.

Une douleur muette, une haine profonde.
Affaisse tour à tour et révolte mon cœur,
Quand je vois des brigands dont le pouvoir se fonde
Sur la bassesse et la terreur,
Ordonner le destin et le malheur du monde

Denis DIDEROT.

Les cercles « dirigeants » de l'idéologie dans les grandes et petites démocraties capitalistes cèdent depuis la fin de la guerre à une fureur de construction « idéaliste » que stimulent puissamment leurs privilèges capitalistes. La victoire militaire sur le national-socialisme n'a fait que les encourager à bâtir une *idéologie d'ersatz du fascisme.*

Le crime contre la culture

Dès la libération de Paris, de nombreux collaborateurs de la presse française réactionnaire ont commencé à célébrer, sous la tutelle de la haute finance anglo-saxonne apparentée à leurs propres intérêts, une « renaissance » bien significative. Le *Figaro* ressuscité est resté l'organe de la haute finance de France, contre-révolutionnaire, féodale et industrielle, des ennemis jurés de la tradition jacobine et avant tout du socialisme. Wladimir d'Ormesson et André Siegfried, qui s'étaient faits avant 1939 les chantres de l'idéologie antisoviétique du bloc occidental, se sont entourés de tout un groupe d'écrivains d'avant-guerre qui, en partie, ne passèrent si franchement à droite qu'après la libération de Paris, et en gardant bien entendu avec le plus grand soin un masque d' « hommes de gauche ». La plus haute divinité tutélaire du ciel « humaniste » était pour tous les réactionnaires Paul Valéry, cette sommité de l'intellectualité pure qui n'obligeait à aucune conviction. Jamais dans leurs articles n'apparut le nom de Romain Rolland, l'humaniste français le plus pur, et vraiment à la taille de l'histoire. C'est que Romain Rolland avait opté pour l'humanisme socialiste, et par suite pour la culture soviétique comme civilisation dirigeante. Par contre, on citait volontiers comme succédané russe le mystique Berdiaev, appelé à justifier la vieille civilisation « occidentale » contre la nouvelle civilisation « orientale ». Berdiaev avait dit :

La mécanisation de la vie brise la jubilation de la Renaissance et rend impossible l'expansion libre de la vie.

Et André Siegfried (*Figaro*, 29 janvier 1945, *Où va la civilisation occidentale ?*) l'appuyait en ces termes :

Devant les conséquences ultimes du machinisme nous reculons effrayés : ce n'est pas ce que du meilleur de nous-mêmes nous avions souhaité...

André Siegfried alla même jusqu'à abuser de l'héritage de l'humanisme grec pour attaquer l'œuvre humaniste de l'Union Soviétique :

La maxime du Grec Protagoras, si expressive de l'Europe, selon laquelle « l'homme est la mesure des choses », n'a plus de sens dans la steppe russe...

Cet antisoviétisme arrogant et brutal, après comme avant guerre — voire en pleine guerre, comme le montre la date de l'article d'André Siegfried — n'était, malgré toute la perfidie de ses « arguments », que l'autre aspect d'une mentalité *profasciste* parfaitement claire. A preuve, ce suprême adieu d'amoureux dépité à l'appui évanoui du national-socialisme :

Si les Allemands avaient vaincu, disait André Siegfried dès janvier 1945, la production de l'Europe aurait reçu un incontestable et décisif accroissement, elle aurait même acquis une puissance militaire concentrée qui lui aurait ouvert la possibilité de conquérir une fois de plus la planète !

Tel fut l'ultime salut aigre-doux adressé aux monstrueux bénéfices qu'en collaborant à cette « nouvelle conquête de la planète », la bourgeoisie des « démocraties occidentales » avait espéré accumuler d'une manière ou de l'autre, mais en tout cas sous la direction de Hitler. Et là-dessus le professeur André Siegfried, ce gardien du temple, de culture hélas ! si « humaniste », a le front de comparer directement Hitler à Alexandre le Grand (!) et l'aventure hitlérienne à l'expansion de la Culture (!) qui, dès ce temps-là, eut par malheur un dénouement tragique...

On ne saurait imaginer, de la part des faux humanistes de la bourgeoisie, abus plus typique du trésor de l'humanisme. Loin de défendre la Culture, ils commettent un *crime* contre la Culture. La duplicité de cette mentalité qui admire la « production » national-socialiste et même la « puissance militaire concentrée » des nationaux-socialistes, est d'autant plus grossière qu'en même temps on stigmatise la production et tous les résultats militaires obtenus par les Russes : uniquement parce que ces derniers sont des socialistes, on représente leur œuvre comme un péril de mort pour l' « âme européenne », pour la « Civilisation occidentale », comme sa « déseuropéanisation », comme un pas accompli dans le sens du massif, du colossal, de l'hyper-organisation, au détriment de l'individualisme, de la mesure et de la diversité, bref comme un héritage « asiatique » !

Sans doute l'auteur, dans une certaine mesure, compte aussi les Etats-Unis parmi ces « puissances extra-européennes » ; mais, dès qu'il s'agit de l'Amérique, il se console vite en affirmant qu' « il n'est pas de pays où le désir d'apprendre soit plus vif, l'idéalisme plus sincère, où la dignité humaine, du point de vue social, soit mieux préservée » ! En un mot, « il n'est pas de pays où la tradition humaniste et libérale du XVIII[e] siècle soit plus vivante, où l'influence chrétienne, sous sa forme individualiste, soit plus forte ». L'auteur n'admet même pas que son propre pays (qui a créé la tradition humaniste et libérale du XVIII[e] siècle !)

entre en considération à cet égard : la France a le tort d'avoir magnifiquement réalisé par elle-même sa libération du fascisme, et de plus d'avoir mis à son programme la nationalisation de quelques industries. Voilà ce qui, aux yeux de ces « humanistes » — aux regards tournés vers l'arrière —, est précisément antihumanisme, crime contre la « Civilisation occidentale », barbarie. C'est la « steppe russe », qui, par la faute des gens du maquis, pénètre aujourd'hui jusqu'au cœur de la France.

Ce qui est en jeu dans cette aventure, — assure André Siegfried avec une citation de Valéry à l'appui, — c'est le jaillissement créateur de l'Occident, *que les autres civilisations ne possèdent pas ou ne possèdent plus et par lequel nous nous manifestons civilisation dirigeante.*

Bref, le pire chauvinisme culturel comme chez Rosenberg. Et, tout comme chez le pape de la culture national-socialiste, chauvinisme *racial* aussi ; car « *la race blanche* (et les Russes n'en font naturellement pas partie ! H.M.) est appelée à réorganiser le monde », — un monde formé *avant la Révolution française, avant la révolution industrielle, antérieurement à l'âge de la machine.* Et voilà pour quelle noble cause l'esprit critique grec, la « notion chrétienne de l'individu », bref tout le royaume historique de l'humanisme sont mobilisés...

Vraiment, en face d'une perversion aussi totale de l'humanisme, de ce complet retournement de l'évolution historique de la culture humaine, en face de la lamentable *dégénérescence* des « porte-parole mandatés » de la « Civilisation chrétienne », de la « Culture de l'Occident », c'est-à-dire de la bourgeoisie actuelle, *la question se pose : existe-t-il encore un humanisme bourgeois ?*

Où est la civilisation dirigeante ?

Avant de donner réponse à cette question, laissons un merle blanc de la grande bourgeoisie exprimer son jugement sur les aptitudes de sa classe à la Culture. C'était un bourgeois de gauche qui en ce temps avait su garder assez de véritable humanisme pour reconnaître quel danger comportaient pour la Culture en général non seulement le fascisme déclaré, mais aussi l'abus de la science commis par sa propre classe en plein accord, déjà, avec le fascisme. Bref, c'était un transfuge progressiste de la bourgeoisie anglaise de l'industrie d'armement, poète très doué et à cette date critique social représentatif, Aldous Huxley : quelques années avant la deuxième guerre mondiale, c'est peut-être lui qui a dénoncé avec le plus de force les tendances de sa propre classe comme un danger mortel pour tout l'humanisme, pour notre héritage culturel tout entier. Il en trouvait la preuve dans le criminel abus des sciences spéciales commis par l'industrie d'armement, qui lui était bien connue, au service du capital monopoliste et de sa politique de guerre. Aldous Huxley disait dans un discours que j'ai moi-même entendu, au Congrès de fondation de l'Association Internationale des Ecrivains pour la Défense de la Culture, à Paris, en juin 1935 :

La connaissance des sciences spéciales et surtout l'attitude scientifique en toute matière sont des éléments essentiels de notre culture. Un des plus grands malheurs de notre époque réside dans ce fait que dans tous les Etats, mais surtout dans les Etats totalitaires, la science n'est considérée que dans la mesure où elle s'occupe ou bien uniquement de problèmes de nature purement technique, ou bien de problèmes

d'un caractère si général qu'*ils n'ont pas le moindre rapport avec les affaires humaines. Et dès qu'il s'agit des grandes questions sociales et politiques, il est interdit de la façon la plus rigoureuse à la science de s'en mêler.* La situation présente est la suivante : hors des domaines du non-humain, la science n'est rien d'autre que la servante des intérêts et des passions [du capital monopoliste, naturellement, comme elle était au Moyen-Age la servante de l'église monopoliste. H.M.]. *La fonction que l'on assigne aux savants est de trouver les moyens d'atteindre des buts qui ont été imaginés par des fous plus ou moins criminels.*

Hitler a fait de la prévision si perspicace que contient la dernière phrase de Huxley une réalité effroyablement attestée. Ce « fou criminel » a été éliminé de l'histoire par un soulèvement de toute l'humanité civilisée ; mais que font aujourd'hui, en Amérique, certains membres de la classe qui s'attribuaient le rôle dirigeant dans ce soulèvement (tout en désirant seulement noyer dans le sang des peuples, en la personne de Hitler, un rival dans la lutte pour la domination du monde) ? Ces « fous criminels » (dits « démocrates » !) se livrent exactement au même abus maniaque de la science sur une échelle monstrueuse : ils essaient de *monopoliser l'énergie atomique*, le progrès scientifique le plus formidable de mémoire d'homme, *avec le dessein de détruire l'Union Soviétique* (c'est-à-dire d'atteindre le vieux but hitlérien !) et de livrer ainsi le monde à l'exploitation sans frein d'une poignée de surhommes capitalistes. Il ne s'agit plus maintenant d'écarter un rival, *mais d'éliminer de l'histoire le seul système social qui veut et peut permettre la poursuite de l'évolution millénaire* de l'humanité — et qui ne saurait précisément rencontrer sur sa route d'ennemi plus infernal que la monstrueuse passion du profit de ces surhommes du capitalisme financier résolus, suivant le précepte « chrétien » d' « humanistes » tels qu'André Siegfried, à « conquérir une fois de plus la planète »...

Comment imaginer plus cruel désaveu de la persistance d'un prétendu « humanisme » bourgeois que ce criant désaccord entre la faculté de production la plus développée et la plus progressive, *la science*, et d'autre part le rôle anti-humain et *anti-humaniste* qui lui est assigné par les détenteurs effectifs de la puissance bourgeoise, par les dirigeants de la bourgeoisie internationale !

Jusqu'à présent le monopole a conquis commerce, navigation, chemins de fer, matières premières, production industrielle, banque et finance, etc., bref tous les biens *matériels* imaginables, avec tous les procédés et institutions nécessaires à leur production et leur répartition. Mais maintenant que les peuples, instruits par la dernière guerre mondiale, s'avancent, dans un calme inquiétant et d'un pas irrésistible, sur la voie de la socialisation, le monstre porte brutalement ses lourdes griffes sur les biens *spirituels* les plus élevés de l'humanité pour en faire le monopole d'un « trust des cerveaux » ! *Telle est la contradiction mortelle qui condamne toute prétention de la culture bourgeoise au rôle de civilisation dirigeante.*

Depuis longtemps déjà, il n'y a plus d'humanisme bourgeois ; il ne saurait subsister dans les conditions de l'impérialisme monopoliste. « *Humanisme bourgeois* » : c'est une notion morte, qui ne doit de survivre dans l'usage qu'à l'irréflexion : elle associe deux idées proprement incompatibles. Autant marier le feu et l'eau. Ce qui est aujourd'hui « bourgeois » *doit nécessairement* être anti-humaniste ; et ce qui est réellement humaniste *doit nécessairement* aujourd'hui être anti-bourgeois, c'est-à-dire socialiste. Il n'y a pas de « troisième force »...

Du mythe de ruine à la quête idéaliste

On trouve très peu de bourgeois cultivés qui aient su conserver dans les conditions actuelles la faculté, ou le courage, de déduire au moins, de l'attitude réelle de leur classe en face des progrès de la science et de la civilisation, la conséquence radicalement démocratique qu'Aldous Huxley en tirait en 1935. Ils ont été, avec toute leur classe, trop blessés, trop violemment précipités dans l'angoisse de la chute ! Cédant à cette obsession de classe, Aldous Huxley n'a-t-il opéré lui-même entre temps une retraite non négligeable lorsqu'il a reculé devant sa propre conclusion de 1935, devant la nécessité d'une protection *socialiste* de la liberté de la science contre les empiètements du capital monopoliste et devant le rôle décisif de l'Union Soviétique à cet égard ?

C'est la menace de déchéance des privilèges bourgeois et de toute la classe bourgeoise que les intellectuels bourgeois d'aujourd'hui ont à camoufler à grand renfort de constructions idéologiques. Tout leur « humanisme » consiste à dresser devant le gouffre béant les décors de leur pseudo « antiquité », de leur « christianisme » hypocrite, de leurs ornements « Renaissance », sans oublier les mystifications politiques du genre « démocratie occidentale ». Même la mystique si terre à terre de la bombe atomique n'est autre chose qu'une supercompensation — dangereuse à coup sûr — pour la psychose d'angoisse de toute une classe menacée de ruine. Les « fous criminels » d'aujourd'hui sont hantés par le cauchemar de finir comme Hitler...

A la fin de la première guerre mondiale, un « humaniste bourgeois » eut au moins le courage de tirer les conséquences de la situation de sa classe. C'était un Allemand imprégné d'esprit prussien : aussi faut-il noter chez lui, pour ainsi dire comme un phénomène « normal », l'amalgame de l'intrépidité devant les conclusions et de la fureur inspirée par la défaite militaire. Toujours est-il que cet « humaniste » — il s'appelait Oswald Spengler — aboutissait à peu près à ceci : puisque ma classe avec son mode de production culturelle est vouée à la ruine, on ne saurait éviter la « ruine de l'Occident » (tel était le titre de son gros ouvrage, enlevé à de nombreuses éditions par l'industrie rhéno-westphalienne). Et la « *race* slave » (non pas une nouvelle *classe*, non pas la Révolution d'Octobre !) va hériter de toutes les ruines de notre « civilisation occidentale » et élever sur elles sa propre culture... etc.

Conclusion grotesque, conclusion égocentrique, mais du moins conclusion subjectivement honnête. Spengler lui aussi avait besoin — c'est une nécessité de compensation inhérente à la culture bourgeoise décadente — de cette mystique outrancière d'auto-déification (identification de la classe bourgeoise à tout l'Occident) pour rendre sa propre situation explicable et supportable grâce à une sorte de macabre transposition héroïque. Du moins ne niait-il pas la réalité historique de cette tendance à la perdition de sa classe et de la culture de sa classe, — même si, à l'inverse, il en faisait un véritable mythe de ruine, destiné à devenir plus tard l'un des oripeaux « philosophico-humanistes » de la mystique de mort au nom de laquelle Hitler précipita dans la fosse commune après sa défaite de Stalingrad toute une génération de jeunes nazis en délire.

Reste qu'à la fin de la première guerre mondiale, au moins l'un des représentants qualifiés de l' « humanisme bourgeois » a eu le sentiment de son identité avec la loi de sa classe et n'a nullement tenté de trouver refuge dans le faux éclat

du passé de cette classe, qu'il aurait plutôt flagellée avec un véritable masochisme. Il a eu le courage d'accepter la loi de sa propre ruine, quelques convulsions idéologiques qu'il ait subies.

Rien de tel chez les représentants de « l'humanisme bourgeois » d'aujourd'hui. Et cela peut assurément se ramener pour une bonne part au fait que cette fois ils appartiennent exclusivement au camp des vainqueurs. Le phénomène est néanmoins surprenant. Car jamais l'histoire n'a sonné le glas d'une classe avec autant d'insistance et d'opiniâtreté.

Que font cependant nos « humanistes bourgeois » ? Ils acclament le pseudo-monopole américain de la bombe atomique, — et ils versent des larmes plus ou moins abondantes sur l'Europe centrale et balkanique qui s'affranchit de l'impérialisme, sur les empires coloniaux qui s'écroulent. Rien de plus profond, si habiles que puissent être leurs attitudes. Soyons justes pourtant : ils *prient*, à la lettre ils *prient* (et même leurs hommes d'Etat anglais et américains prient, eux, par télégraphe et à la radio !), ils prient le bon Dieu : ils lui demandent de bien vouloir tout de même leur conserver leur « Culture occidentale », de bien vouloir sauver la « Civilisation chrétienne », leur fondement, et de bien vouloir les protéger, — eux, les « humanistes », les « Grecs », les « Romains », les « chrétiens », eux dont les ancêtres ont tout de même dans la nuit des temps créé cette civilisation, — les protéger dans leur tour d'ivoire contre les barbares qui s'avancent, les socialistes, les communistes, voire tout simplement les démocrates honnêtes !...

A l'adresse de ces lamentables représentants de la Culture qui, — pour sauver leurs privilèges et leur argent, — tremblent comme des vieilles femmes en quêtant partout les soutiens « idéalistes » vermoulus, rappelons un mot de Marx, dans une esquisse du Manifeste Communiste écrite il y a plus d'un siècle : « *Vous niez les faits les plus frappants, vous êtes obligés de les nier. Vous êtes des utopistes tournés en arrière.* »

En vérité, tout cela est mûr pour la chute !

Transfert de la puissance, Transfert de l'intelligence

De tels hommes ne peuvent plus être des protecteurs de la Culture, des ouvriers de la « réalisation de l'homme par lui-même », des humanistes. Ils travaillent de toute leur force contre tout progrès réel de la Culture. Ils protègent, ni plus ni moins, les privilèges de leur classe et leurs propres privilèges. Dans le meilleur des cas, leur « humanisme » est un parasite de son propre passé, comme eux sont des parasites du capital monopoliste. Le ressort secret de tous leurs agissements n'a rien de « spirituel » : c'est leur grossier égoïsme. A côté des phrases « humanistes » les plus pieuses, ils sont décidés à secréter les phrases fascistes les plus brutales s'il s'agit de défendre leurs privilèges, fût-ce contre le bonheur de l'écrasante majorité de l'humanité, et, qui sait, si jamais l'occasion devait redevenir favorable, ils n'hésiteraient pas à tenter une nouvelle fois de la violence et de l'agression. Toute leur idéologie, *c'est déjà l'ersatz du fascisme. Et cette source du fascisme subsistera aussi longtemps que la puissance matérielle restera entre les mains de leur classe.*

On ne doit jamais oublier que le *fascisme* n'est qu'une conséquence, qu'un *produit du capitalisme* engendré dans des conditions économiques et politiques définies. Ces conditions, qui existent toujours dans la société monopoliste à un degré plus ou moins élevé, n'ont qu'à trouver un nouveau centre géographique

pour que le même produit réapparaisse, — mutatis mutandis. La plus bruyante phraséologie « antifasciste », si elle n'est que l'expression d'une rivalité impérialiste ; le langage « démocratique » le plus outré, s'il n'est que le camouflage conscient ou inconscient des privilèges capitalistes traditionnels, rien de tout cela ne doit endormir notre vigilance et nous cacher *la concentration des forces de réaction sociale qui s'accomplit à l'enseigne de l'idéalisme.*

Certes, la réaction est de nouveau très puissante dans toutes les « démocraties » capitalistes ; de par la dialectique de l'histoire, elle est fonction de la force de l'Union Soviétique, — mais jusqu'à un certain point seulement ! Jusqu'au moment précis où la courbe de la puissance matérielle bourgeoise descend, alors que la courbe de sa contention idéologique, inversement proportionnelle, monte pour un certain temps encore (en restant capable de provoquer d'énormes maux). *Ce point est dès maintenant franchi.* D'où les excès, — éveillant à maintes reprises presque une idée d'invraisemblance, — de l'idéologie bourgeoise actuelle, son inconsistance, la confusion de sa mystique, son incapacité de dominer plus longtemps les faits, ceux du présent comme ceux du passé. Elle a besoin de trouver un ersatz spirituel pour les réalités historiques, qui s'évanouissent, — et c'est là la quadrature du cercle.

Sans aucun doute, en effet, la détention de la puissance matérielle par la société bourgeoise est dès maintenant quelque chose d'incomparablement *plus problématique* que c'était encore le cas avant la dernière guerre mondiale. La puissance a déjà échappé à la bourgeoisie impérialiste dans la plupart des pays de l'Europe orientale et centrale. Ce formidable *transfert*, actuellement en cours, *de la puissance matérielle* montre *la profondeur des transformations sociales que le rôle prépondérant joué par l'Etat socialiste dans l'écrasement du fascisme a provoquées dans tous les peuples de la terre.*

En une telle solution, l'analyse de l'activité des humanistes bourgeois révèle trois comportements principaux : premièrement ces gardiens du temple de l'âme européenne ont adhéré résolument à la réaction sociale et politique ; — deuxièmement, enterrant la hache d'armes des combats antérieurs, ils se soutiennent mutuellement sur tous les terrains sans préjudice de leurs différentes nuances ; — troisièmement, ils opèrent les pires camouflages idéologiques et historiques, les pires falsifications d'idées en pillant à cette fin, sans le moindre scrupule, tout l'arsenal du vieil humanisme bourgeois et en s'élevant, dans la détresse de leur situation défensive, à une sorte de chauvinisme culturel qui recueille des éléments de l'idéologie fasciste.

André Siegfried nous servira encore à montrer combien la position idéologique de la bourgeoisie en face de la question *décisive* de notre époque, la question *sociale*, est devenue faible, en quel état d'impuissance et de duplicité tout à la fois la forme la plus raffinée de l' « humanisme bourgeois » affronte elle-même ce problème vital pour sa propre classe. Comment pouvons-nous, — interroge pathétiquement André Siegfried, en mêlant le sentimentalisme à la rhétorique et à l'hypocrisie pure — comment pouvons-nous « sauvegarder l'homme lui-même contre la puissante force matérielle excessive qu'il a su conquérir et qui risque de se retourner contre lui en l'asservissant » ?

Quel jeu fallacieux que de prétendre que « l'homme » *pris en général* a conquis « la puissante force matérielle excessive » et que c'est contre *le même* « homme » *pris en général* que cette puissance « menace de se retourner en l'asservissant » ! En fait, *certains* hommes, les capitalistes, ont conquis cette puissance contre les *autres* hommes, l'écrasante majorité de l'humanité, et ces hommes-là, non seulement « menacent d'asservir » la majorité, mais ils *l'ont*

asservie. Le camouflage de cette vérité sociale fondamentale forme justement *le contenu véritable de toute la « philosophie » de « l'humanisme bourgeois » d'aujourd'hui !* Car lorsque l'on a compris cette vérité, on comprend non seulement l'existence de l'Union Soviétique, mais aussi sa mission dans l'humanisation réelle de l'humanité tout entière.

La seule partie de l'humanité qui eût avant la dernière guerre pour la première fois brisé les chaînes de l'esclavage, c'était l'humanité nouvelle de l'Union Soviétique. Mais maintenant l'exemple de l'Union Soviétique, l'épreuve historique qu'elle a victorieusement subie, a libéré une multitude de peuples, a libéré tout ce qu'il y a d'*humain* dans ces peuples de la crainte et de l'avilissement d'une exploitation séculaire imposée par les classes dominantes de l'intérieur et par les classes dominantes étrangères. De toutes les régions du monde, les peuples sont en marche vers un avenir meilleur, fermement résolus à bâtir *le royaume de l'humanité*. Tel est le véritable humanisme, *et ceux-là seulement sont d'authentiques humanistes, qui aident les peuples dans cette tâche, qui aident à mettre au service de ce combat mondial vraiment humaniste tout le savoir et toute la culture accumulés depuis des millénaires.*

La libération de tout l'humain, c'est cela qui a été et qui reste le seul humanisme véritable. C'est pourquoi tout « humanisme » bourgeois, parce qu'il puise aux sources de l'exploitation économique et de l'oppression politique de la grande majorité des hommes ses moyens d'existence et ses privilèges, *a cessé d'être aujourd'hui un véritable humanisme.* Il est une culture *morte*, réduite à servir des objets morts, dont une partie a été dépassée depuis longtemps par l'histoire, et une autre partie est dépassée maintenant à pas de géant.

Nous, humanistes révolutionnaires, nous marxistes, nous disons comme Marx en 1843 :

> Laissez les morts enterrer les morts. C'est au contraire un sort digne d'envie d'être les premiers à entrer vivants dans la vie nouvelle. Telle est notre destinée à nous.

Fidèle à l'esprit de Marx, Anatole France devait proclamer plus tard :

> La vieille société bourgeoise a eu ses mérites et même ses attraits. Elle a répondu à un des besoins historiques de la France. [Ajoutons : de toute l'humanité. H. M].
>
> Mais née de la liberté, elle a grandi dans l'injustice. Elle a criblé de ses sarcasmes la noblesse de sang, la noblesse de robe, mais elle a prétendu devenir noblesse d'argent, et l'argent s'est révélé plus tyrannique que le sang et la robe. A nous de bâtir le monde où la seule noblesse sera la noblesse du peuple, c'est-à-dire la noblesse de l'homme.

SUR QUELQUES ÉTUDES LOCALES

par Albert SOBOUL

Lenoir-Pépin (Louise) : *Une commune côtière, Agon (Manche), monographie géographique.* Granville. 1945, un volume de 250 p. ; *Les engrais marins de Bréhal à Lessay, leur rôle dans la vie économique et humaine.* Rennes, 1944, un volume de 100 p. ; Pautel (Chanoine J.) ; Gagnière (Sylvain) ; Girard (Joseph) ; Chobaut (Hyacinthe) : *Vaucluse, essai d'histoire locale.* Avignon, 1944, un volume de 637 p.

Boyenval (René) : *Un village à cheval sur les frontières d'Artois et de Picardie : le Souich* (1945) ; Hémery (Marcel) : *Monchy-Humières. Histoire d'un petit village de la vallée de l'Aronde* (1946) ; Le Jollec S.J. : *Lothey-Landremel* (1946) ; Reynier (E.) : *La vie rurale de la région privadoise vers 1600.*

Rendant compte d'un important ouvrage sur le Languedoc à la fin de l'ancien régime, Albert Mathiez écrivait ces quelques lignes qui n'ont rien perdu de leur valeur :

> L'histoire locale n'est qu'un exercice de dilettante, que matière à curiosité pure, si elle ne doit rien apporter de nouveau à l'histoire générale, j'entends à l'explication du mouvement politique et social. L'histoire économique, si elle n'aboutit pas à des conclusions sociales, si elle n'élargit pas ou n'approfondit pas les explications habituelles, n'est elle aussi qu'un jeu assez vain.

Le volume que nous offre aujourd'hui une équipe d'érudits locaux, sur l'histoire du Vaucluse, n'échappe pas à ces critiques. Nous y trouvons un répertoire des faits relatifs à cette région, depuis les origines jusqu'à l'époque contemporaine. Mais qu'apporte cet ouvrage aux disciplines générales, histoire, ethnographie ou sociologie ? Peu de choses. J'entends bien que les auteurs, ainsi qu'ils le marquent dans leur préface, ont voulu présenter « à la jeunesse des établissements publics et privés d'éducation » une sorte de manuel. Mais leur ambition était aussi de « faire connaître la vie et l'histoire des hommes » de cette région. Le malheur est que la vie et les hommes sont absents de ce livre.

Le cadre de l'ouvrage est purement historique, mais avec les défauts traditionnels des ouvrages d'histoire locale : la préhistoire (97 pages), le moyen âge (261 p.), sont abondamment traités ; les XVIIe et XVIIIe siècles expédiés en 75 pages, la Révolution et le XIXe siècle escamotés en 60. Comment « faire mieux comprendre » un pays, si les cent cinquante dernières années, les plus importantes pour l'explication de notre société du XXe siècle, sont à peine effleurées ? Méthode détestable, qui méconnaît l'importance relative des diverses époques, qui déforme ainsi la perspective historique et qui détourne les élèves ou tout autre lecteur de la compréhension des problèmes actuels, pour meubler leur esprit d'un catalogue de faits qui ne peut satisfaire que la curiosité pure.

Ajoutons à cela un découpage excessif qui morcelle les grandes périodes de l'évolution humaine. Le moyen âge est traité en quatre chapitres (haut moyen âge : VIe-XIe siècles, moyen âge : XIIe-XIIIe siècles, les papes d'Avignon : XIVe siècle, les légats d'Avignon : XVe-XVIe siècles). Chacun d'eux comprend automatiquement un exposé des faits historiques, et une étude de la civilisation conçue successivement sous ses aspects

politique et administratif, social, économique, intellectuel et religieux. Nous n'insisterons pas davantage sur les inconvénients d'une telle méthode, ou plutôt sur cette absence de méthode. Nous ne trouvons pas ici l'homme, ses travaux et ses peines, comme ses joies, mais une simple nomenclature.

Ces défauts sont d'autant plus regrettables que l'ouvrage est présenté d'une manière impeccable, avec de nombreuses reproductions photographiques et, à la suite de chaque chapitre, des documents fort bien choisis.

*
* *

Les études locales de madame Louise Lenoir-Pépin sont menées dans un tout autre esprit. L'auteur est au courant des grands travaux de l'école géographique française, qui l'ont guidée dans son travail. Sa monographie sur une commune côtière du département de la Manche, Agon, n'est cependant pas purement géographique, comme elle l'intitule modestement ; mais elle embrasse tous les aspects de l'activité humaine. Elle livre aux divers spécialistes de la science de l'homme en société, géographe, historien, ethnographe, une ample moisson de faits locaux, certes, et particuliers, mais qui ne sont pas réunis ici par simple goût d'érudition : ils éclairent les divers problèmes que posent l'occupation et l'exploitation d'un coin de terre par un groupe humain ; ils apportent leur contribution aux grandes hypothèses de recherche et de travail ; ils contribueront un jour, quand les monographies de ce genre se seront multipliées, à constituer les fondements d'une vaste synthèse sur l'évolution des sociétés rurales françaises.

Nous signalerons en particulier l'intérêt des notes sur le paysage agraire (morcellement parcellaire : la superficie moyenne d'une parcelle est de 15 ares), la toponymie, les divers types de clôture, sur les communaux et leur évolution jusqu'à la fin du XIXe siècle, époque à laquelle ils furent aliénés par adjudication. Nous regretterons la rapidité de l' « esquisse » sur la communauté d'Agon au XVIIIe siècle ; l'auteur nous y parle de la propriété noble, de la propriété ecclésiastique, de la propriété bourgeoise, mais sans indiquer exactement les superficies possédées et les pourcentages. Les paysans ne possédaient-ils aucune terre ? Il eût été important de le noter, et de le dire. Peut-être les documents d'ancien régime sont-ils muets sur ce point ; encore eût-il fallu le souligner. L'auteur indique seulement l'évolution de la répartition de la propriété foncière depuis la Révolution : la propriété bourgeoise était assez restreinte à la fin de l'ancien régime ; ce sont les bourgeois enrichis dans le négoce et les expéditions maritimes, et dont on trouve la signature au cahier de doléances pour les Etats généraux, qui se porteront acquéreurs des biens nationaux ; mais au XIXe siècle, au déclin des entreprises commerciales et maritimes, ces biens s'émietteront à nouveau et passeront aux mains des paysans. Il semble que par une analyse des documents de la série Q (biens nationaux) des archives départementales, et des documents cadastraux, il eût été possible de préciser cette évolution par des données numériques.

L'ethnographe s'arrêtera plus longuement sur la quatrième partie de cette étude, la civilisation rurale, où sont réunies toute une série de notes sur la nourriture, le vêtement, l'ameublement, la mentalité collective, les traditions, les fêtes... Ainsi se précisent les traits d'une communauté humaine, mais s'éclairent en même temps des problèmes d'ordre plus général.

Le second ouvrage de madame Louise Lenoir-Pépin n'est pas moins intéressant.

La tangue et le varech ont joué un rôle très important dans l'économie et l'agriculture de la Basse-Normandie ; leur récolte amenait une activité intense qui atteignit son point culminant lorsque l'établissement des routes, la vente des biens nationaux, l'introduction des cultures fourragères, la limitation des servitudes collectives, entraînèrent l'amélioration des techniques agricoles. Si le « mouvement tanguier », quasi millénaire, est aujourd'hui en décadence, il n'en marque pas moins encore l'habitat et les genres de vie, comme le paysage. (Signalons, entre autres, quatre pages pleines d'intérêt sur les répercussions de l'emploi des engrais marins sur la structure agraire et le matériel agricole). Il y a eu, selon l'auteur, aux XVIIIe et XIXe siècles, « presque comme une civilisation de la tangue » qui a transformé et rénové l'économie agricole des côtes bas-normandes. « Semblable besogne menée au long des temps est de la lignée des immenses travaux qui ont changé le visage de la France : défrichements et conquêtes de nouveaux sols. »

***

La lecture des monographies de village est toujours décevante. Nous sommes bien souvent obligés de constater que l'on n'en peut tirer grand'chose, faute pour les auteurs d'avoir quelques notions des problèmes à éclaircir et des méthodes à employer. Et pourtant, sans être obligés de recourir aux comptes rendus si substantiels et aux indications de méthode que Marc Bloch donna dans les divers volumes des *Annales d'histoire économique et sociale* [1], les chercheurs locaux disposent aujourd'hui d'instruments de travail modestes, mais bien orientés [2].

Le défaut le plus souvent rencontré est un manque alarmant de culture historique générale, quand ce n'est pas un parti pris manifeste ou une incompréhension totale des événements historiques. Il est pénible de trouver, sous la plume d'un membre de la *Société historique de Compiègne,* à propos des événements de 1848, des phrases telles que celle-ci :

> Malgré la devise du nouveau régime, la fraternité n'était alors qu'un vain mot, car dès le 15 mai, une insurrection extrémiste provoquée par Barbès et Blanqui éclatait à Paris pour chasser la représentation nationale. Elle a échoué devant les baïonnettes de la garde nationale, pour reprendre de plus belle le 22 juin, avec un acharnement inouï. (MARCEL HÉMERY : *Monchy-Humières. Histoire d'un petit village de la vallée de l'Aronde*, p. 118.)

Et plus loin :

> les émeutiers socialistes et la vile populace...

Il est scandaleux de trouver en 1946, sous la plume d'un homme qui se veut historien, cette phrase :

---

1. Voir en particulier :
MARC BLOCH : « Histoires de villages » (1932, t. IV, p. 320) ; « Sur quelques histoires de villages » (1933, t. V, p. 471) ; « Champ et villages » (1934, t. VI, p. 467) ; « Quelques monographies » (1936, t. VIII, p. 593).
LUCIEN FEBVRE : « Le problème des études locales » (1933, t. V, p. 304).
2. Voir en particulier :
JACQUES LEVRON : *Comment préparer une étude d'histoire communale* (1941).
RENÉ CLOZIER : *Monographies communales. Information géographique* (Mai-juin 1945).
ALBERT SOBOUL : « Esquisse d'un plan de recherche pour une monographie de communauté rurale » (*La Pensée*, n° 13, juillet-août 1947.)

Le départ des réservistes se fit, cette fois-ci, sans aucun enthousiasme ; car le magnifique esprit de sacrifice qui animait ceux de 1914, avait disparu, détruit par une propagande infâme, colportée jusque sur les bancs de certaines écoles rurales (p. 160).

Le tout accompagné, en note, d'une référence à M. Daladier !

Sans vouloir ouvrir ici une polémique à propos de vues aussi schématiques et fausses, il nous plaît d'opposer en la matière, au pseudo-historien de Monchy-Humières, le témoignage de Roger Thabault dans *Mon village, ses hommes, ses routes, son école* (1848-1914). Dans cette monographie extrêmement bien faite, l'école née d'une délibération du conseil municipal du 10 juin 1832, apparaît comme l'élément décisif des progrès du village au XIX[e] siècle et jusqu'à nos jours, progrès sociaux, économiques aussi, progrès moraux naturellement ; à ces enfants du village de Mazières, l'école primaire « s'efforce de faire prendre conscience de l'humanité qu'ils portent en eux » (p. 245). C'est à propos de ce livre, que Lucien Febvre a pu écrire :

L'école communale, c'est, depuis la monarchie de Juillet, le principal personnage de tous nos villages. Elle reflète l'état économique et social de nos populations rurales, de nos bourgs et de nos villages. Mais de ce reflet, elle les éclaire eux-mêmes, elle les anime, elle les transfigure [1].

Mais revenons à notre propos. Méconnaissance de l'histoire générale ; et aussi méconnaissance des problèmes historiques réels, de la perspective vraie. Les érudits qui se penchent sur le passé de leur village, ne s'intéressent guère qu'à l'église et à ses desservants, ou au château et à ses habitants. Quant aux paysans, à leur lente conquête de la terre, à leurs travaux, à l'évolution de leurs techniques de production, à leurs conditions d'existence et à leurs luttes, toutes questions qui sont au cœur même d'une étude de village, qui constituent sa raison d'être, elles sont ou ignorées ou traitées en quelques pages rapides et superficielles. L'auteur de la monographie de Lothey-Landremel, sur douze chapitres, en consacre cinq aux aspects religieux. Cinq chapitres encore sur onze étudient les familles seigneuriales, dans l'histoire de Monchy-Humières. La perspective est ainsi absolument faussée.

Non que les problèmes religieux ou l'étude d'une lignée de seigneurs n'aient pas leur intérêt, et ne puissent apporter leur contribution à l'histoire des hommes qui nous préoccupe. Encore s'agit-il qu'ils soient bien traités, et qu'elle soit bien faite. Que nous importe la généalogie des familles de Humières ou de Gramont, même fort heureusement établie. L'histoire, pour ainsi dire extérieure, de Jean III de Humières ne nous intéresse pas, ni la succession de ses charges. Voici un exemple de cette littérature historique, que l'on pourrait croire du XVII[e] ou du XVIII[e] siècle :

Jean III de Humières devint seigneur de Monchy en 1550, par la mort de son père. Dans sa jeunesse, il avait été enfant d'honneur des fils de France. Il avait épousé Sidonie de Mervilliers, fille d'honneur de la Reine... Capitaine des gardes du corps du roi, il succéda à son père... Il mourut trois ans après son père, en juillet 1553, et fut inhumé dans la chapelle de l'église de Monchy.

Sommes-nous plus renseignés sur Jean III de Humières après cela ? Non. Car comment vivait-il ? Quels étaient ses revenus ? La consistance de ses biens fonciers ? Ses rapports avec les paysans de ses terres ? L'état de l'exploitation agricole ? Quelle

---

1. LUCIEN FEBVRE : « Ce grand personnage historique : l'école primaire » (*Annales d'histoire sociale*, 1945, p. 141).

était sa mentalité ? Ses idées sur les grands problèmes de son temps ? L'auteur ne nous en dit rien ; et c'est cela qui nous eût permis d'entrevoir l'homme de chair et de sang que fut Jean III de Humières, au lieu de cette sèche nomenclature qui nous laisse sur notre faim. Rien non plus sur la seigneurie. Rien sur les droits seigneuriaux...

Nous pourrions faire les mêmes remarques à propos de la manière dont bien des érudits locaux traitent de l'histoire religieuse. Sans doute comprend-on que tel curé de campagne étudie amoureusement l'histoire de son église. Mais l'église n'existe que par les hommes qui la fréquentent. L'esquisse de la pratique religieuse nous renseignerait autrement sur ces hommes. Et en ce domaine encore la méthode a été tracée. Gabriel Le Bras a insisté sur l'importance de cette histoire de la pratique religieuse [1]. La paroisse par ailleurs a des revenus, la dîme, les fondations. Il existe des biens ecclésiastiques. Autant de points à éclaircir.

Au vrai, c'est l'état d'esprit des chercheurs locaux qu'il faudrait modifier. Bien souvent, s'ils s'intéressent au passé de tel village, c'est pour en instruire les habitants actuels, ou par simple attachement sentimental au sol et aux ancêtres. De là l'importance qu'ils accordent à tel grand homme du lieu, à tel fait divers, à telle anecdote, qui nous paraissent à nous, étrangers, bien minces ou secondaires. « Toute monographie locale, a pu écrire Marc Bloch, est, à sa façon, un monument aux morts. » Sans exiger que les auteurs de monographie locale renoncent à ces développements qui font partie des exigences du genre, on est pourtant en droit de leur demander de ne pas éliminer de parti-pris les éléments les plus concrets, les plus vivants de la réalité : les paysans eux-mêmes et le sol qu'ils cultivent.

Le sol d'abord. Combien peu nous renseignent sur le dessin du terroir, sur la forme des champs, sur la répartition de l'habitat. Rien sur ces points dans l'histoire de Monchy-Humières (sauf un extrait de la carte au 1/50.000^e^). Très peu de choses dans la monographie de Lothey-Landremel, et bien superficielles.

Les hommes ensuite et surtout, la recherche sociale devant constituer la préoccupation essentielle de l'historien d'un village. Beaucoup cependant, s'ils ont le sentiment juste que c'est là le centre de leur étude, s'attachent surtout aux institutions, par exemple à la seigneurie ou à la commune, pour négliger les aspects économiques. Comment étudier une seigneurie, sans éclairer en même temps le problème de la répartition du sol ? Les documents existent bien souvent pour l'ancien régime ; ils existent toujours pour les communes au XIXe siècle, ce sont les documents cadastraux ; leur élaboration statistique ne peut que donner les meilleurs résultats.

***

Il n'est pour s'en convaincre que de comparer aux deux monographies déjà citées de Monchy-Humières et de Lothey-Landremel, et qui passent à côté des vrais problèmes, surtout la première, l'excellente étude de René Boyenval, sur *Un village à cheval sur les frontières d'Artois et de Picardie : le Souich.*

Non que l'auteur ait évité certains travers traditionnels. Pourquoi traiter de la paroisse en premier lieu, en troisième du village ? Pourquoi passer si rapidement sur

1. Voir de cet auteur : « Un programme : la géographie religieuse » (*Annales d'histoire sociale*, 1945, p. 87).

« les choses » (la propriété, l'habitation, le moulin), après avoir longuement étudié, et avec raison, « les personnes » (la population, les familles, la communauté) ? Un développement trop rapide traite des techniques de production agricole. Aucun ne peint les conditions d'existence des paysans.

Malgré tout, nous avons des éléments qui nous permettent de camper les hommes qui firent le Souich. D'abord, une description du terroir illustrée par des plans du XVI[e] siècle, de 1759, de 1814, de 1943 ; grâce à quoi, l'on peut suivre, sous une apparente immobilité, la lente évolution d'une terre. Par ailleurs, les institutions, paroisse, seigneurie, ne sont pas étudiées comme des cadres schématiques, mais avec leur contenu social et économique. La paroisse, c'est l'église et son personnel, curés et desservants ; ce sont aussi des revenus, la dîme minutieusement étudiée dans son évolution, les fondations qui formaient le principal revenu de l'église et du curé. La seigneurie est décrite selon la même méthode précise, avec sa consistance territoriale, les redevances qui lui sont dues. Signalons enfin une excellente étude de l'évolution de la propriété (regrettons simplement que les graphiques soient peu lisibles, et que les « mesures » d'ancien régime n'aient pas été réduites en hectares). La propriété noble s'est maintenue, le dernier seigneur du Souich n'ayant pas émigré : 2 % de la superficie totale en 1759, en 1943 2,4 % ; la propriété ecclésiastique a disparu ; elle était d'ailleurs peu importante en 1759 (1,4 %) ; la propriété bourgeoise a peu changé (23 % en 1759, en 1943 24 %). La propriété paysanne a fait quelques progrès et s'est concentrée ; 123 paysans se partagent 224 ha. en 1814, 61 seulement 290 hectares en 1943, la superficie moyenne d'une propriété paysanne passant entre ces deux dates, de 1 ha 70 a. à 4 ha 70 a. Les pages consacrées aux modes d'exploitation de la terre sont tout aussi denses et nourries.

De la même sûre méthode sont les quelques pages que M. E. Reynier consacre à la *Vie rurale dans la région privadoise vers* 1600 [1]. Fondées sur un dépouillement attentif d'un compoids de 1582 et des registres de notaires qui ont échappé aux tourmentes qui ravagèrent la ville de Privas à trois reprises au XVII[e] siècle, elles illustrent, dans ce pays de relief accidenté et de sol maigre, la permanence de certains traits caractéristiques de la petite culture : cultures diverses et minimes, petite propriété, faire-valoir direct ; le relief impose aujourd'hui encore l'aménagement en terrasse des champs soutenus par des murailles de pierres sèches. Le mobilier de la ferme et le matériel agricoles sont rudimentaires ; ils le sont encore aujourd'hui dans la Cévenne ardéchoise. Dans bien des inventaires, aucun soc n'est indiqué, aucune mention de charrette n'est relevée [2]. Métayers et petits propriétaires mènent une vie précaire, accablés de charges, voués à la routine par l'insuffisance d'engrais, la difficulté des transports, la disette de monnaie ; même un fermage à taux fixe est souvent payé en nature.

De semblables études, par les éléments positifs qu'elles apportent, ne peuvent que contribuer au progrès de nos recherches, en même temps qu'elles fournissent d'utiles indications de méthode.

---

1. Voir le matériel et la documentation recueillie au Nouzaret, Saint-Joseph des Bancs (Ardèche), par l'équipe Cellier-Lallement-Soboul, (Musée national des arts et traditions populaires).

2. Ce n'est qu'en 1936 qu'un chemin carrossable fut ouvert au Nouzaret ; jusqu'à cette date tous les transports se faisaient à dos de mulet, ou à dos d'hommes, bien des paysans ne possédant pas de mulet.

L'IDÉE D'ALIÉNATION chez HEGEL, FEUERBACH et Karl MARX

par A. CORNU

Le terme d'aliénation *est à la mode. On le rencontre à tout propos, avec les sens les plus divers et les interprétations les plus fantaisistes. Il était donc particulièrement opportun de donner ici une histoire de l'idée d'aliénation et de montrer par quelles séries de transformations l'idée d'aliénation, appliquée d'abord dans la théologie à la prétendue création du monde par un Dieu, en est venue à sa seule acception valable et efficace, celle que Karl Marx en a donnée : la création par l'homme de forces et de richesses dont il est l'esclave et dont il lui appartient de devenir le maître.*

L'aperçu volontairement schématique qu'Auguste Cornu donne ci-dessous de cette évolution appellerait sans doute bien des compléments ; nous espérons revenir sur le sujet, en publiant les mises au point et les discussions que cet article ne manquera pas de susciter. Mais nous tenons à mettre en garde nos lecteurs contre une impression que pourrait susciter une lecture superficielle de ce texte. Ils pourraient être tentés de croire qu'en montrant tout ce que Marx a emprunté à ses prédécesseurs, et en particulier à Hegel, on diminue l'importance de son œuvre et le caractère vraiment révolutionnaire du marxisme. Ils pourraient juger en effet que l'idée marxiste d'aliénation était déjà presque entièrement préformée dans les philosophies qui ont précédé Marx et que celui-ci n'a eu en somme qu'à prolonger dans la même ligne un mouvement déjà presque arrivé à son terme.

Or, c'est précisément la démonstration inverse que nous apporte A. Cornu. Nous savons bien qu'il n'y a jamais dans l'histoire de création ex nihilo *et que toute découverte, aussi bien philosophique que scientifique ou artistique, a été préparée par une longue suite de découvertes antérieures. Les vrais marxistes ne croient pas plus à un messie qu'ils n'acceptent un* Credo, *et ce qui fait pour eux la valeur supérieure de leur philosophie, c'est que, selon le mot de Lénine, « loin de rejeter les conquêtes les plus précieuses de l'époque bourgeoise, elle s'est, au contraire, assimilé en les transformant tous les fruits d'un développement plus de deux fois millénaire de la pensée et de la culture humaines ». Mais nous savons aussi deux choses : la première est que ce développement de la pensée ne se fait jamais, comme le croyaient aussi bien Descartes que les positivistes, d'une façon régulière et linéaire, mais dialectiquement, c'est-à-dire par de brusques oppositions et des contradictions surmontées ; la seconde est qu'une idée théorique reste stérile tant qu'elle ne conduit pas à l'action et ne donne pas à l'homme une prise sur le monde. C'est de ces deux vérités que l'article de Cornu donne une illustration éclatante. Avant Marx, l'idée d'aliénation s'est déjà plusieurs fois radicalement transformée, par de brusques retournements qui en changent complètement le sens ; mais chez tous ses prédécesseurs elle garde un caractère abstrait et fictif, sans jamais conduire à autre chose qu'à des aspirations sentimentales et à une attitude passive ou résignée. Chez Marx enfin, par un dernier retournement qui lui fait prendre contact avec la réalité concrète, elle devient un moyen d'action et acquiert une valeur révolutionnaire.*

Par là se mesure l'importance et l'originalité philosophiques de Karl Marx, même lorsqu'il semble le plus proche de ses prédécesseurs. Par là aussi on comprend combien sont dépassés tous ceux qui aujourd'hui prétendent remettre à la mode les thèmes idéalistes de l'hégélianisme, alors que celui-ci, malgré l'incontestable génie de son auteur, ne serait dans l'histoire de la philosophie qu'un système stérile et étroitement conservateur s'il n'avait fourni le premier aliment à la pensée de Marx, qui, dès ses premiers écrits, manifestait la volonté de le retourner dans le sens matérialiste et de le « remettre sur ses pieds ».

L'aliénation, au sens hégélien et marxiste du mot, est le fait, pour un être, d'extérioriser ce qui est en lui, ce qui constitue son essence et de considérer ce qu'il extériorise ainsi comme quelque chose d'autre que lui-même, comme une réalité qui lui est à la fois opposée et étrangère. Cette idée d'aliénation a joué un rôle fondamental dans la formation de la doctrine hégélienne d'abord, puis dans celle de la gauche hégélienne avec la philosophie de Feuerbach et enfin dans l'élaboration de la conception du matérialisme historique et dialectique et du communisme chez Karl Marx. Ce qui distingue essentiellement la conception de l'aliénation de Hegel, Feuerbach et Hess de celle de K. Marx, c'est qu'elle n'a, chez les premiers, qu'une valeur spirituelle et qu'elle permet une interprétation nouvelle du monde, tandis qu'il s'y ajoute, chez K. Marx, une valeur d'action. Avec lui la conception de l'aliénation prend à la fois un sens nouveau et une portée nouvelle, car elle lui permet non seulement de comprendre la réalité économique et sociale de son temps et de déceler la tare essentielle du régime capitaliste, mais aussi de transformer cette réalité en montrant comment on peut remédier à cette tare, non sur un plan utopique et sentimental, mais par l'action révolutionnaire.

Cette idée d'aliénation trouve, d'après Hegel, son application la plus générale dans les conceptions religieuses qui, voulant montrer comment l'univers a été tiré du néant par Dieu, expliquent la création du monde par un acte de Dieu, qui projette et extériorise en celui-ci sa propre substance.

Cet acte de création a été interprété de deux manières différentes. Ou bien l'on considère que Dieu réalise entièrement et parfaitement son essence dans le monde et l'on n'établit pas alors de distinction essentielle entre Dieu et les êtres créés par lui (panthéisme), ou bien, au contraire, on fait une distinction fondamentale entre Dieu et l'ensemble de la création.

Ramenant alors celle-ci essentiellement à l'homme, on considère la création comme un mouvement triadique ayant son point de départ dans l'union en Dieu, dans un état d'indifférenciation où le monde, et plus spécialement l'homme, n'est pas séparé de l'élément divin (Eden). A ce premier stade succède celui de la séparation, de l'aliénation que traduisent dans la religion chrétienne les dogmes du péché et de la chute. L'homme, devenu alors étranger à Dieu, prend conscience de sa nature inférieure et aspire à s'élever à nouveau vers le Créateur, pour se confondre en lui. La suppression de l'aliénation par le retour en Dieu, que traduit la figure symbolique du Christ, où Dieu apparaît à la fois sous sa forme aliénée, humaine, terrestre et sous sa forme divine et céleste, marque l'achèvement de la création par laquelle Dieu s'enrichit de tous les êtres humains que, dans un acte d'amour, il élève à nouveau jusqu'à lui.

C'est cette conception générale du monde que Hegel et les philosophes romantiques allemands reprennent et traduisent sur le plan philosophique.

***

La philosophie idéaliste romantique.

Le problème capital qui se posait à ces philosophes, ainsi qu'à tous les penseurs de la fin du XVIIIe siècle, était d'expliquer le monde conçu dans son devenir et d'y intégrer l'homme.

Ce problème était posé par le développement accéléré du régime de production capitaliste : sous cette influence, l'ancienne conception statique et dualiste, qui considérait les êtres et les choses sous un aspect immuable et éternel et opposait l'esprit à la matière, l'homme à la nature, tendait à se transformer en une conception organique du monde, considéré dans sa totalité vivante et dans son devenir.

Cette conception organique du monde se heurtait à la contradiction fondamentale inhérente au régime capitaliste entre un mode de production, qui associe de plus en plus étroitement les hommes dans le travail et les intègre de plus en plus profondément dans le monde extérieur, et un mode d'appropriation individualiste, fondé sur la propriété privée, qui oppose les individus entre eux et qui fait, par là même, obstacle à leur intégration harmonieuse dans leur milieu naturel et social.

Se plaçant sur le plan de la société bourgeoise et impuissants, de ce fait, à dépasser la contradiction inhérente au régime capitaliste, Hegel et les philosophes romantiques allemands étaient amenés, comme tous les penseurs bourgeois, à surmonter cette contradiction de manière idéologique, par un dépassement illusoire de l'individualisme et par l'intégration de l'homme dans un milieu imaginaire.

Rejetant le rationalisme dualiste qui opposait l'esprit à la matière, l'homme à la nature, ils conçoivent le monde, considéré dans sa totalité, comme un organisme immense sans cesse en voie de développement sous l'effet de la vie qui anime l'ensemble des êtres et des choses.

Cette conception organique et vitaliste du monde impliquait pour eux, du fait que la vie, en dépit de la multiplicité de ses formes, ne peut se concevoir que dans son unité, la nécessité de réduire tout le réel à un seul principe, à une seule essence.

Héritiers du rationalisme et profondément pénétrés de la pensée chrétienne, ces philosophes considèrent l'esprit comme la source de toute réalité et de toute vie et s'efforcent de réduire l'ensemble du réel à la réalité spirituelle, ramenant ainsi l'évolution du monde à celle de l'esprit.

Cette réduction de l'ensemble du réel à l'esprit leur offrait le double avantage d'expliquer le développement du monde par celui de la pensée humaine et d'intégrer l'homme dans son milieu, sous la forme d'une intégration spirituelle dans un monde imaginaire.

***

Pour expliquer la formation et l'évolution du réel considéré dans sa totalité organique, ces philosophes, transposant la conception chrétienne sur un plan philosophique, font de Dieu un Esprit absolu, existant en soi, antérieurement à toutes choses, qui crée le monde par l'aliénation, par la projection en dehors de lui-même de ce qui constitue son essence, de ce qu'il contient en puissance.

A cet acte d'aliénation qui détermine le développement du monde, ils donnent un sens différent qui répond à la diversité de leurs tendances politiques et sociales.

Subissant dans une certaine mesure l'influence du mouvement révolutionnaire de son temps, Fichte attache une importance primordiale au futur dans le développement dialectique du monde. Condamnant la réalité présente comme expression imparfaite de l'Esprit, il considère qu'il est de l'essence de celui-ci de se dépasser sans cesse en transformant constamment ce qu'il crée.

Schelling, qui traduit les tendances contre-révolutionnaires de la classe féodale

décadente, considère, au contraire, que l'élément essentiel de toute réalité est ce qui en constitue l'origine, la source, et que c'est dans le passé qu'elle trouve son expression la plus haute. Aussi, interprétant l'idée de développement organique dans un sens réactionnaire, assigne-t-il comme tâche au présent de remonter à sa source et de faire revivre le passé médiéval, époque de haute spiritualité, où la matière était toute pénétrée d'esprit.

***

Hegel.

Hegel, exprimant les tendances de la bourgeoisie allemande en voie de formation, trop faible encore pour jouer un rôle révolutionnaire, donne à l'idée de développement organique un sens qui n'est ni révolutionnaire ni réactionnaire, mais semi-conservateur : il s'attache à justifier la réalité présente, en quoi il voit la forme achevée de l'Esprit.

Faisant procéder le développement du monde de la raison, il montre comment l'Idée absolue, qui joue dans son système le rôle de Dieu, crée le monde par une aliénation de sa substance dans la nature d'abord, qui, impénétrable à la raison, lui reste dans son ensemble étrangère, puis dans l'humanité qui réalise progressivement son essence divine au cours de l'histoire.

L'importance primordiale qu'il attache à l'histoire et qui tient à sa conception du développement organique du monde, l'amène à substituer à l'idée de transcendance l'idée d'immanence et à intégrer Dieu dans l'humanité. A la différence de la conception chrétienne, la réconciliation de l'homme avec Dieu se fait, chez Hegel, non pas en dehors du monde, mais dans le monde même et le Christ, perdant son caractère de Dieu personnel, devient le symbole de l'humanité entière qui, au cours de son histoire, se réconcilie progressivement avec Dieu, dont elle réalise l'essence.

A la vision pessimiste du monde, caractérisée par la conscience malheureuse qui souffre du sentiment de sa déchéance et de sa séparation d'avec Dieu, Hegel oppose une vision optimiste qui voit l'union en Dieu non dans un monde futur, mais dans le monde présent. Cette idée d'une intégration progressive de l'esprit divin dans le monde dont la réalité présente marque le plus haut degré, lui permet d'attribuer à cette réalité une valeur absolue et d'étayer par là ses idées conservatrices.

***

Dans ce système, l'aliénation a une valeur éminemment positive. C'est par elle, en effet, que se crée à l'origine tout le réel et par elle que celui-ci, dans sa progression, devient de plus en plus adéquat à l'Esprit absolu.

De même que l'Esprit absolu n'arrive à la pleine conscience de soi que par l'aliénation, par l'extériorisation de ce qui constitue son essence, de même tout être ne se réalise pleinement que par l'aliénation de ce qu'il contient en puissance.

Cette aliénation se fait par un constant dépassement de lui-même, par la négation incessante de son mode d'être immédiat. D'où le rôle primordial que joue dans le système de Hegel la négation qui prend paradoxalement un caractère éminemment positif, puisque ce n'est que par elle que l'être arrive à la conscience de ce qui constitue son essence.

Dans un premier stade, l'objet de l'aliénation apparaît opposé et étranger à

l'être qui lui a donné naissance, mais, comme le positif et le négatif ne sont que deux aspects d'une même réalité, il en résulte nécessairement une synthèse, c'est-à-dire la création d'un degré d'existence nouveau, où l'être, enrichi de ce qu'il contenait en puissance et qu'il avait aliéné, constitue une réalité nouvelle, engendrant à son tour sa négation, son antithèse, à laquelle elle s'oppose pour donner naissance à une synthèse nouvelle.

***

Ce mouvement dialectique déterminé par l'opposition des contraires impliquait le rejet de la conception statique du monde et de la logique formelle adaptée à cette conception. Réduisant, en effet, le développement du monde à celui de l'esprit, Hegel devait nécessairement dépasser cette logique qui, considérant tout être sous un aspect immuable, le figeait pour ainsi dire dans son identité, excluant les contraires qui prenaient un caractère de pure négation ; il tendait à la remplacer par une logique adaptée à la réalité vivante, par la dialectique qui, s'efforçant de saisir l'être dans son devenir et rejetant, de ce fait, le principe d'identité, attachait une importance primordiale à la négativité, c'est-à-dire à tout ce qui détermine, sous forme de contradiction et d'opposition, le changement, la transformation des êtres et des choses.

La négation devenant, de ce fait, la source de tout progrès, de toute vie, prenait un caractère éminemment positif, tandis que l'identité perdait par l'immutabilité, par l'arrêt de tout développement qu'elle implique, le caractère positif que lui attribuait l'ancienne logique et qu'elle apparaissait ainsi comme le symbole même de la mort.

Ce rôle positif attribué à la négation donnait chez Hegel un sens nouveau à la conception chrétienne ; l'essence de Dieu apparaissait, en effet, moins dans ce qu'il est en soi que dans son aliénation, dans l'univers créé par lui. En intégrant totalement le divin dans la nature et dans l'humanité, Hegel rejetait l'idée de transcendance et la croyance en un Dieu supérieur au monde et distinct de celui-ci.

***

Chez Hegel, cependant, l'idée de transcendance n'était pas complètement abolie. Son système marquait, en effet, dans le passage de la conception statique à la conception dynamique du monde, le moment où, rejetant la notion d'un principe premier, élément moteur distinct du monde et agissant du dehors sur celui-ci, on maintenait ce principe à l'origine et au terme de la création. (Cf. l'*Urpflanze*, la plante-type chez Gœthe.)

Tout en s'efforçant d'intégrer pleinement le développement de l'Esprit absolu dans le réel, Hegel attribuait cependant à l'Esprit une existence supérieure au monde, dont il constitue à la fois la cause et la fin, l'origine et le terme et, poussé par sa tendance conservatrice, il considérait que le terme de l'évolution de l'Esprit était le monde présent, auquel il pouvait attribuer ainsi une valeur absolue.

De là, la contradiction fondamentale inhérente à sa philosophie entre un système conservateur qui s'efforçait de justifier la réalité présente en faisant d'elle l'expression définitive et parfaite de l'Idée absolue et le mouvement dialectique infini de l'esprit qui implique un devenir incessant, un changement continu auquel on ne peut fixer comme limite et comme fin une forme déterminée.

***

La gauche hégélienne.

Cette contradiction devait éclater au lendemain même de la mort de Hegel sous l'effet du rapide développement économique de l'Allemagne. Favorisé par la création de l'Union douanière de 1834, ce développement économique devait, par l'impulsion donnée aux idées libérales, amener la dissociation de la philosophie hégélienne.

De l'école hégélienne se détachait en effet une « gauche » qui s'efforçait d'adapter la doctrine de Hegel aux tendances libérales de la bourgeoisie, en opposant au système conservateur de Hegel sa conception du mouvement dialectique infini de l'histoire, qui lui permettait de critiquer, au nom de la raison, les institutions politiques et sociales de l'époque.

S'inspirant des encyclopédistes français du XVIIIe siècle, qui avaient soutenu la bourgeoisie dans sa lutte contre le régime féodal par leurs critiques de la religion et de la monarchie absolue, la gauche hégélienne fit également porter ses critiques contre les deux éléments fondamentaux du système conservateur de Hegel : la religion chrétienne et l'État prussien.

Dans *La Vie de Jésus*, parue en 1835, D. F. Strauss, s'élevant contre l'assimilation faite par Hegel de la religion à la philosophie, soutenait qu'on ne pouvait transformer les dogmes en concepts philosophiques sans altérer le contenu de la foi. Alors que Hegel prétendait que, dans l'étude de la religion chrétienne, on pouvait négliger les récits bibliques et évangéliques, Strauss soutenait au contraire que ces récits constituaient l'essentiel de la religion et que les Évangiles, en particulier, étaient non des symboles philosophiques, mais des mythes, qui traduisaient les aspirations profondes du peuple juif.

Reprenant la notion de Dieu impersonnel, implicitement contenue dans la christologie hégélienne, il montrait que le Christ n'avait en tant qu'individu aucune réalité historique, que, loin d'être une révélation totale de l'Esprit divin, comme le pensait Hegel, il n'en constituait qu'un moment essentiel et que seule l'humanité donne, au cours de son développement, une image complète de Dieu.

Accentuant ainsi l'idée d'immanence en considérant que l'aliénation de l'essence divine trouve son expression entière et parfaite dans l'évolution totale de l'humanité, Strauss enlevait à la notion de Dieu le caractère extra et supraterrestre et à la conception du monde le caractère transcendantal qu'elles avaient encore chez Hegel.

***

Après lui Bruno Bauer, principal représentant de la gauche hégélienne, intégrait plus complètement encore le développement de l'esprit dans celui de l'humanité ; il allait donner à la philosophie hégélienne un caractère verbalement révolutionnaire, en montrant comment s'opère ce développement.

Entreprenant d'un point de vue différent de celui de Strauss une critique des Évangiles, il ramène la révélation divine au développement de la conscience universelle, qui s'effectue par degrés successifs. Il voit dans le Nouveau Testament succédant à l'Ancien un moment nouveau et plus élevé du développement de cette conscience.

Dans cette conception, l'idée de Dieu était complètement remplacée par la notion de la Conscience universelle, réalisant par un acte de constante aliénation son essence dans le monde sans cesse en voie de transformation, ce qui impliquait

le dépassement nécessaire de chaque degré atteint et enlevait par là même aux Évangiles et à la religion chrétienne la valeur absolue que leur attribuait Hegel.

Dégageant de cette critique des Évangiles une doctrine d'action, Bruno Bauer montrait que la Conscience universelle se développe par la destruction incessante de la réalité qu'elle crée. Dès que la Conscience prend, en effet, dans une substance une forme déterminée, définie, cette forme constitue un obstacle à son développement ; aussi doit-elle, pour progresser, la détruire et la remplacer par une forme nouvelle plus élevée.

L'instrument essentiel du progrès est la critique qui, éliminant du réel les éléments irrationnels, en fait l'expression de plus en plus parfaite de la Conscience universelle.

Cette philosophie, qui caricaturait l'action révolutionnaire en la réduisant à la critique du réel, traduisait, en même temps que l'impuissance des intellectuels libéraux de la gauche hégélienne, celle de la bourgeoisie allemande, trop faible encore pour détruire le régime féodal, comme l'avait fait, cinquante ans plus tôt, la bourgeoisie française.

Privé de l'appui d'une bourgeoisie puissante, ce mouvement libéral révolutionnaire devait rapidement échouer, et son échec allait entraîner une scission dans la gauche hégélienne. La plupart des membres de ce groupe, s'éloignant, à l'exemple de Bruno Bauer, de la lutte politique et sociale, devaient évoluer vers un anarchisme impuissant et stérile et faire de la critique de la réalité une fin en soi, un pur jeu de l'esprit.

Quelques autres, au contraire, Feuerbach, M. Hess, se détournant du libéralisme bourgeois, devaient traduire les aspirations du prolétariat et évoluer vers le communisme, que définiraient enfin K. Marx et Fr. Engels.

***

Feuerbach.

Ce mouvement communisant de la gauche hégélienne s'inspire, à ses débuts, de Feuerbach.

Analysant la religion chrétienne, non plus d'un point de vue philosophique et historique comme Hegel, Strauss et Bruno Bauer, mais d'un point de vue anthropologique, Feuerbach voit en elle une création de l'homme porté, dans la détresse où le réduisaient ses conditions primitives d'existence, à avoir sans cesse recours à une intercession miraculeuse.

Ce recours au miracle lui fait imaginer un Être tout-puissant, Dieu qu'il crée en projetant, en aliénant en lui les qualités les plus hautes de l'espèce humaine. Il se fait ainsi dans la religion un renversement des rapports véritables entre l'homme et Dieu, entre le sujet et l'attribut. L'élément créateur, le sujet réel. l'homme devient la création de ce qu'il crée, l'attribut de Dieu transformé en sujet.

Appliquant cette critique de la religion à l'idéalisme et, en particulier, à l'idéalisme hégélien, Feuerbach montrait que c'est cette même interversion du sujet et de l'attribut qui caractérise cet idéalisme et qui permet à Hegel de faire de l'idée le sujet, l'élément créateur et régulateur du monde, alors qu'elle est, en fait, l'attribut, le produit de l'homme.

Pour arriver à une notion exacte des rapports entre Dieu et l'homme, entre l'idée et la réalité concrète, il faut, disait Feuerbach, renverser la conception religieuse et idéaliste : partir non pas de Dieu ou de l'idée, mais de l'homme et de la nature, intégrer l'esprit dans la matière et non la matière dans l'esprit et faire de

l'homme, conçu avec sa sensibilité et ses besoins, l'expression organique de cette synthèse.

Essayant enfin de dégager de sa critique de la religion une doctrine sociale, Feuerbach soulignait que le défaut essentiel de la religion était de dépouiller l'homme de son essence, de ses qualités essentielles qu'il aliène en Dieu. De ce fait, il s'appauvrit, il s'amoindrit dans la mesure même où il se crée à lui-même un Dieu, en qui il adore sa propre essence aliénée. Privé de cette essence, il devient un individu égoïste, isolé de la vie collective, de la vie de l'espèce, seule conforme à sa véritable nature.

Pour rendre à l'homme son essence aliénée et lui permettre de mener une vie collective qui seule répond à son être véritable, il fallait, disait Feuerbach, dissiper l'illusion religieuse, réintégrer dans l'homme les qualités aliénées en Dieu et, abolissant l'égoïsme qu'engendre cette aliénation, faire de l'amour de l'humanité la loi suprême des hommes.

***

Par cette critique de la religion et l'application de cette critique au domaine social, Feuerbach commençait à transformer le sens et la nature de l'aliénation. Elle n'apparaissait plus, en effet, comme un acte créateur par lequel Dieu ou l'Esprit absolu extériorise sa substance dans le monde pour la reprendre en lui et s'enrichir de tout ce qu'il renfermait en puissance. Elle est, au contraire, un acte destructeur, qui dépouille l'homme de son essence, de sa vraie nature et qui le rend étranger à lui-même.

C'est cette notion d'aliénation qui devait servir de fondement aux premières conceptions communistes de la gauche hégélienne.

Sous un aspect purement idéologique, sans efficacité pratique, la philosophie de Feuerbach constituait une sorte de première critique du système capitaliste et un premier essai de fonder sur cette critique une doctrine communiste.

L'élément fondamental de cette philosophie, la critique de l'aliénation religieuse faisant obstacle à la vie collective par l'égoïsme et l'individualisme qu'elle engendre, était, sous une transposition idéologique, une première critique de l'aliénation de la force de travail dans la marchandise qui se produit en régime capitaliste, et de l'individualisme qui naît du mode d'appropriation fondé sur la propriété privée et qui s'oppose à la vie collective.

***

M. Hess.

S'inspirant de Feuerbach et des socialistes français, M. Hess applique de façon plus précise la conception de l'aliénation à l'analyse critique du régime économique et social capitaliste. Il montre que le phénomène d'aliénation étudié par Feuerbach dans le domaine de la religion trouve à la fois son explication et son application essentielles dans le domaine économique et social.

L'aliénation de l'essence humaine en Dieu et la subordination de l'homme à la divinité ne font, en effet, qu'exprimer idéologiquement l'aliénation effective de l'essence humaine qui se produit en régime capitaliste. Dans ce régime, fondé sur la propriété privée et la recherche du profit, la grande loi est la concurrence qui, opposant les individus entre eux, généralise l'égoïsme et oblige les plus faibles à créer des richesses qui ne leur appartiennent pas. Dans le produit de leur travail, ceux-ci aliènent leur propre substance qui leur devient étrangère et qui les asservit

en prenant la forme d'argent. Dans la société présente, l'argent est le Dieu réel dans lequel l'homme adore son essence aliénée et dont il devient l'esclave.

Pour supprimer cette aliénation et libérer les hommes de cette servitude, il faut abolir le régime capitaliste qui les engendre et le remplacer par le régime communiste, qui seul peut rétablir entre les hommes des liens de véritable humanité.

Ce régime, en effet, supprimant l'égoïsme avec la propriété privée, permettra à l'homme de mener une vie collective conforme à sa vraie nature et de faire de l'amour de l'humanité la loi et la règle de sa vie.

Le mérite de Hess était de préciser la doctrine sociale de Feuerbach et de donner du phénomène d'aliénation une explication non plus vaguement anthropologique, mais sociale ; son défaut, commun à tous les utopistes, était de se placer, dans ses plans de réformes, à un point de vue essentiellement moral et d'aboutir, comme Feuerbach, à une vague religion de l'amour universel.

Karl Marx.

Rejetant cette conception sentimentale, K. Marx, conférant à l'idée d'aliénation une valeur d'action, donne au problème qu'elle pose une solution non plus philosophique et morale, c'est-à-dire fictive, mais historique et sociale.

Dans l'élaboration de cette conception nouvelle de l'aliénation, il s'inspire à l'origine de Hegel qui avait montré, dans la *Phénoménologie de l'Esprit*, que l'homme ne peut réaliser son universalité s'il est soumis aux objets qu'il crée, car cette subordination détermine l'aliénation de sa conscience. Hegel considérait que la réalisation de la raison impliquait l'établissement de conditions économiques et sociales qui permettraient à l'homme de se posséder lui-même dans toute la réalité qu'il crée, et pensait que ces conditions étaient réalisées dans la société et en particulier dans l'État de son temps.

A l'encontre de Hegel, Marx jugeait avec Hess que l'aliénation de l'essence humaine subsistait dans la société présente pour toute une classe sociale, le prolétariat, et que la suppression de cette aliénation était la tâche essentielle qui se posait à l'humanité.

Pour élaborer ses conceptions sociales, il commence par constater, avec Hess, que le phénomène d'aliénation qui se manifeste dans la religion n'est que l'expression idéologique de l'aliénation réelle de l'essence humaine, qui se produit en régime capitaliste.

Mais, tandis que Hess s'était contenté de dégager les traits les plus généraux de l'aliénation dans ce régime et n'avait su tirer de cette analyse qu'une doctrine utopique fondée sur la puissance magique de l'amour, Karl Marx, s'inspirant des socialistes français, étudiait avec beaucoup plus de précision le phénomène social de l'aliénation dont il analysait les effets à la fois dans les relations entre le travailleur et sa propre activité et dans les rapports entre le travailleur et le produit de son travail ; il déduisait de cette analyse une solution communiste du problème de l'aliénation, de caractère non plus moral, mais économique et social.

En régime capitaliste, le prolétaire, exclu de la propriété, est contraint de vendre sa force de travail. Comme il ne peut récupérer suffisamment celle-ci, du fait du prélèvement opéré par le capital sur le travail, il se diminue et s'appauvrit dans la mesure même où il produit, et il augmente, par contre, en même temps, la puissance du capital qui l'exploite et l'asservit. Par cette aliénation, le prolétaire ne subit pas seulement une déperdition constante de sa propre substance, mais il crée lui-même l'instrument de sa servitude par les marchandises qu'il produit et qui constituent, en prenant la forme d'argent, de capital, le moyen de le dominer.

L'asservissement et l'avilissement engendrés par le travail aliéné en régime capitaliste frappent non seulement la classe ouvrière, mais, d'une manière générale, toute la société.

Le travail aliéné, qui sépare l'homme du fruit de son activité, transforme, en effet, les rapports entre les hommes en relations entre des objets. Par ce processus de « chosification », où l'élément humain est transformé en objet matériel étranger à l'homme, en marchandise, tous les rapports entre les hommes deviennent fonction de l'argent.

Les relations sociales, perdant leur caractère et leur contenu humains, deviennent des relations purement objectives, relations que l'économie politique bourgeoise juge naturelles pour justifier l'état de choses présent, mais qui sont déterminées, en fait, par des conditions historiques particulières et qui constituent la négation même de l'humanité.

***

La transformation radicale de la société, nécessaire pour que l'homme puisse vivre d'une vie conforme à sa vraie nature, ne pourra résulter que de l'abolition de la propriété privée, qui est la forme que revêt le travail aliéné en régime capitaliste.

Cette abolition sera l'œuvre du développement même de la société bourgeoise qui engendre sa classe antagoniste, le prolétariat, et qui, par l'aggravation de la lutte des classes provoquée par la concurrence, le chômage et les crises, crée les conditions objectives nécessaires à la révolution sociale.

Cette révolution instaurera le communisme, qui apportera non seulement un régime économique nouveau, mais aussi une nouvelle forme de vie sociale. Par l'abolition de la propriété privée et du profit, le communisme supprime l'aliénation du travail humain et la « chosification » des rapports sociaux.

L'homme vivra ainsi d'une vie conforme à sa vraie nature, vie qui apparaît idéalisée dans la conception religieuse de Dieu, qui, récupérant pleinement tout ce qu'il extériorise de lui, ne connaît point la déperdition de force et de substance qui caractérise la condition de l'homme réduit à l'état de travailleur salarié.

Par le communisme, l'aliénation sera complètement abolie et sur le plan religieux et sur le plan social, et l'homme pourra réaliser pleinement son destin en devenant pour lui-même la fin suprême : *homo homini Deus*.

***

En résumé, en passant de la religion chrétienne à Karl Marx par Hegel, B. Bauer, Feuerbach et M. Hess, on assiste à un renversement complet de la conception de l'aliénation, à une véritable *révolution* philosophique.

Dans la religion chrétienne, le phénomène de l'aliénation a un caractère à la fois positif et transcendantal.

Dieu crée le monde, qui s'incarne essentiellement dans l'homme, par une aliénation de sa propre substance, puis le reprend en lui par un acte infini d'amour qui constitue un enrichissement de son être.

Chez Hegel, il y a transposition de cette conception religieuse de l'aliénation sur un plan philosophique et tendance à passer de la transcendance à l'immanence, par l'intégration entière de l'Esprit absolu dans l'évolution historique, destinée à justifier le monde présent conçu comme expression achevée du divin.

La gauche hégélienne, adaptant tout d'abord la philosophie de Hegel aux aspirations libérales de la bourgeoisie, élimine, avec B. Bauer, toute idée de trans-

cendance, en assimilant Dieu à la conscience humaine universelle qui, au cours de l'histoire, réalise son essence sous une forme de plus en plus haute, par l'extériorisation de sa substance dans la réalité qu'elle crée et par la destruction constante de cette réalité.

Après l'échec du mouvement libéral révolutionnaire, une partie de la gauche hégélienne évolue vers l'individualisme anarchiste, tandis qu'une autre partie, avec Feuerbach, M. Hess, exprime les tendances et les aspirations du prolétariat, préparant ainsi le communisme de Marx et Engels.

Feuerbach leur fournit les éléments fondamentaux de leurs conceptions par sa critique de la religion chrétienne. Il montre que dans la religion il y a interversion des rapports entre le sujet et l'attribut et qu'au lieu d'être créé par Dieu, l'homme en réalité le crée par une aliénation de sa propre essence qui lui devient étrangère.

Pour supprimer cette aliénation et permettre à l'homme de vivre une vie conforme à sa vraie nature, il faut, dit Feuerbach, abolir la croyance en Dieu et transformer la religion divine en une religion de l'humanité.

Avec Feuerbach, le phénomène d'aliénation change donc déjà de caractère et de sens. Au lieu de constituer un élément positif, un acte de création, l'aliénation prend un caractère négatif, puisqu'elle a pour effet un appauvrissement profond, par la perte de la réalité essentielle.

Appliquant la critique de Feuerbach à l'analyse de la société bourgeoise, M. Hess montre que l'aliénation religieuse n'est que l'expression idéologique de l'aliénation effective et concrète qui se produit en régime capitaliste, où le travailleur aliène sa propre substance dans le produit de son travail, qui l'asservit sous la forme d'argent.

Pour supprimer cette aliénation, il faut, dit Hess, en supprimer la source, qui est un égoïsme généralisé, et fonder les relations entre les hommes sur l'amour.

K. Marx enfin, rejetant cette conception sentimentale et recherchant, en même temps que les causes et les effets économiques et sociaux de l'aliénation, les raisons historiques de son abolition, montre que celle-ci doit nécessairement résulter du développement dialectique de la société capitaliste qui, par les crises qu'elle engendre et le prolétariat qu'elle crée, aggrave les luttes de classes et prépare ainsi les conditions d'une révolution sociale qui instaurera, avec le communisme, un régime économique et social nouveau d'où sera exclu le travail aliéné.

Avec K. Marx s'achève ainsi l'évolution de l'idée d'aliénation. Prenant sa source dans la religion, cette idée perd avec Hegel et B. Bauer son caractère transcendantal, revêt avec Feuerbach et Hess un caractère négatif et trouve enfin sa conclusion chez K. Marx qui lui donne une valeur d'action. Au lieu de se borner en effet, comme Feuerbach et Hess, à dénoncer l'aliénation comme le phénomène social fondamental et à proclamer la nécessité de l'abolir sur le plan idéologique, il montre comment ce phénomène, engendré par le régime capitaliste, et qui se traduit par l'appauvrissement et l'asservissement de la classe laborieuse, disparaîtra avec l'abolition de ce régime par l'action révolutionnaire du prolétariat.

HENRI DAUDIN

(23 *mai* 1881 — 21 *décembre* 1947).

par Henri WALLON.

Henri Daudin est mort à la fin de décembre dernier dans sa maison de Caudéran, près de Bordeaux. Il appartenait au Comité de patronage de la *Pensée*. Il y a publié des articles, notamment sur l'enseignement de la philosophie, où s'expriment ses besoins de rigoureuse probité intellectuelle, son refus des à peu près insincères, des prétentions sans fondement, des facilités sentimentales : c'était un rationaliste scrupuleux. Mais comment retrouver l'homme tout entier dans de simples articles, alors que sa pensée et sa vie n'ont cessé de s'enrichir et de se contrôler l'une l'autre ? Il n'y a rien eu dans la vie d'Henri Daudin qui pût contredire sa pensée, pourtant inflexible dans la recherche de son idéal.

Henri Daudin appartient à l'Université aussi complètement qu'il est possible. Fils d'un professeur, sa sœur, sa femme, ses enfants, ses gendres ont été ou sont professeurs comme lui ; deux sont bien connus par les lecteurs de la *Pensée :* Jean Daudin et Philippe Malrieu. Totalement dévoué à ses tâches universitaires, auxquelles il a souvent sacrifié jusqu'à la joie d'écrire et de publier les résultats d'un travail consciencieux et tenace, d'une réflexion précise et profonde, il ne les a jamais regardées comme des tâches confinées, où il aurait pu chercher le prétexte d'esquiver ses responsabilités de citoyen. Il n'a jamais voulu dissocier les devoirs de son enseignement et ceux de la vie publique. Pour ceux dont on éclaire l'esprit il faut être aussi un exemple par sa conduite tout entière. Au nom d'universitaire, Daudin a donné le plus grand lustre qu'il puisse avoir. Dans toutes les crises par où notre pays est passé, il a toujours pris le parti qu'un homme de sa clairvoyance et de son désintéressement devait prendre : celui de la démocratie. Il l'a toujours fait sans réticence comme sans vain éclat. Inutile de dire qu'à ces vertus les événements l'ont obligé d'ajouter celle du courage. Honneur de l'Université, il y a parfois été traité en suspect.

Quand Henri Daudin est entré — fort jeune — à l'Ecole normale, il avait été durant toutes ses classes un élève exceptionnel, non pas en raison d'aptitudes purement scolaires qui s'éteignent quand le jour est venu des initiatives vraies et de la liberté intellectuelle, mais parce que doué d'une intelligence aussi avide de comprendre que consciencieuse dans l'effort. Il sortait aussi d'une crise rapide, mais décisive : la ferveur de ses aspirations, d'abord tournées par ses parents vers le catholicisme, avait trouvé ailleurs sa vérité : rationalisme et démocratie, auxquels il est resté fidèle toute sa vie.

Sans hésitation il s'est tourné vers la philosophie, parce qu'il était avant tout soucieux de l'ordre à mettre dans les idées et dans les buts de la vie. Il reconnaissait avoir alors subi l'influence prépondérante de Lévy-Bruhl et de Frédéric Rauh. Comme eux, il voyait dans la science, ou mieux dans l'esprit et dans la recherche scientifiques, le régulateur de nos civilisations modernes. Les actions de l'homme sont devenues objet de science comme les faits de la nature, et, désormais, l'heure est venue de confronter étroitement nos croyances et nos intentions avec nos connaissances.

Il n'y avait pas de pensée valable, à son avis, sans discipline scientifique, pas de philosophie qui ne doive prendre la science pour support, pas de philosophe qui ne doive se donner une culture scientifique. Les préférences de Daudin le portaient vers la biologie. Après un an d'enseignement au lycée de Bayonne, il revint à Paris travailler dans le laboratoire de Dastre. C'est alors qu'il publie en collaboration avec Schaefer, aujourd'hui professeur de physiologie à la Sorbonne, la traduction du livre de Loeb sur le mécanisme de la vie. De cette époque aussi datent sans doute ses premières recherches sur l'histoire des doctrines évolutionnistes, auxquelles il a consacré plus tard sa thèse de doctorat, ouvrage considérable où il ne s'est pas résigné à présenter comme des principes en quelque sorte nécessaires les résultats de longues controverses, mais où il a voulu rappeler l'objet même de ces controverses, c'est-à-dire les difficultés de classification qui opposaient Cuvier aux évolutionnistes. Il avait l'intention de pousser cette étude jusqu'à Darwin. Mais son enseignement était pour lui l'obligation essentielle et il lui a souvent sacrifié ses plus chers désirs de production scientifique.

Repris d'abord par le lycée, il était à Bordeaux quand une suppléance de philosophie à la Faculté lui fut offerte en raison de sa renommée de professeur. Ayant accepté, il passa quelques années d'un labeur acharné pour mener de front son enseignement et l'élaboration de sa thèse. Il avait alors 40 ans. Plus tard, c'est son enseignement qui devint le motif de ses recherches. Il redevint l'helléniste perspicace qu'il avait été vingt ans auparavant ; il fut l'historien que certains de ses maîtres à l'Ecole normale auraient désiré qu'il devînt d'emblée. Ses explications et ses leçons faisaient l'admiration de ses élèves et cette admiration n'a pas faibli chez ceux qui sont à leur tour devenus des maîtres. Comme publications, quelques notes le plus souvent fort concises et d'une admirable précision.

Une de ses élèves m'écrit :

> Ses rapports avec les étudiants furent toujours extrêmement étroits, il se considérait comme étant « au service des jeunes », les aidait de ses conseils avant les examens, ou leur cherchait lui-même les livres à la bibliothèque de l'Université, etc... Il essayait de remédier au formalisme de la vie universitaire française en approfondissant, en multipliant ses rapports avec les étudiants ; il cherchait à former les jeunes à la vie en leur faisant comprendre l'histoire de la recherche philosophique. C'est pourquoi il avait à lutter constamment contre les entraves que constituaient pour lui le régime scolaire, les programmes des examens et concours auxquels il devait préparer ses étudiants. C'est pourquoi aussi il ne se réservait pas de temps pour mettre au point des publications, estimant manifestement qu'il serait plus utile par son influence personnelle sur le petit groupe de ceux qui le fréquentaient que par des articles ou des ouvrages qui ne seraient lus que par des spécialistes.

Concevoir ainsi son rôle de professeur, n'est-ce pas séditieux quand le but du gouvernement n'est plus la grandeur et l'indépendance du pays mais l'aliénation de ses valeurs matérielles et spirituelles au profit de l'étranger ? Daudin n'avait cessé toute sa vie d'être républicain, démocrate et Français. Dès la rentrée en novembre 1940, il était révoqué par Vichy et puis, dans cette partie de la France non-occupée et soi-disant libre, il fut emprisonné deux fois. Ecœuré de ces vilenies, il refusa toute alimentation. Il fallut le transporter à l'hôpital, puis le libérer.

Grand professeur, grand intellectuel, grand citoyen, Daudin a suscité des admirations ferventes. Par sa droiture sans concessions il a aussi suscité des inimitiés dangereuses, qui ne l'ont jamais fait reculer. Communiste, nous devons dire à nos amis que Daudin n'était pas communiste. N'étant pas d'accord avec nous sur certains principes du communisme, il n'était pas homme à passer là-dessus. Nous devons notre respect

à cette probité. Et il a trop souvent été d'accord avec nous dans l'action intellectuelle et sociale pour que nous ne donnions pas sans réserve à sa mémoire notre admiration et notre affection.

MICHEL MERLAY

Dans son numéro 6 (janvier-février-mars 1946), La *Pensée* publiait, dans sa rubrique « Polémiques », une « Lettre familière à M. François Mauriac », d'une verve acérée. Son auteur, Michel Merlay, est mort il y a quelques mois. C'était un écrivain de qualité et un homme de cœur. Nos lecteurs nous sauront gré d'évoquer ici sa vie et son exemple.

Né en Pologne, Michel Merlay avait déjà acquis dans son pays une légitime réputation de romancier et d'esthéticien (il était l'auteur d'une remarquable *Histoire de l'art*) lorsqu'il arriva en France au début du siècle. Il se donna alors pour rôle de servir de lien entre la Pologne et la France, qu'il ne devait plus quitter et qui devint vraiment sa seconde patrie ; à partir de 1907, il tint de façon permanente au *Mercure de France* la rubrique polonaise. Il était marié alors à une grande artiste polonaise, Mela Mutter.

En 1914, Merlay s'engagea comme volontaire dans l'armée française ; il y laissa sa santé ; atteint de tuberculose, il fut réformé à 100 % et ne retrouva jamais le plein usage de ses forces. Cependant, malgré les épreuves qui l'atteignirent successivement (la mort prématurée de son fils, ingénieur d'avenir, puis la terrible maladie de sa seconde femme), il déploya une grande activité comme écrivain, comme journaliste et comme militant des organisations démocratiques.

En 1940, il se réfugiait dans le Midi avec sa femme paralysée qui devait bientôt perdre la parole et qu'il soigna avec un inlassable dévouement. Il collabora à une revue clandestine paraissant à Nice, *Pensée et Action,* qu'il faisait bénéficier de sa profonde expérience des questions internationales et de la civilisation soviétique. Sa femme mourut en 1943 à Nice, au moment de l'arrivée des troupes allemandes.

Après la Libération, Michel Merlay rentra à Paris, où il travailla à l'ambassade de Pologne. Il est mort le 27 novembre dernier.

Michel Merlay était de ces hommes qui, sans oublier le lieu de leur naissance, ont consacré et sacrifié leur vie à la France, leur patrie d'adoption. Certains ne rougissaient pas de traiter de « métèques », à la façon de l'*Action française,* ceux qui, comme Michel Merlay, ont su, dans les heures graves, montrer la profondeur d'un patriotisme clairvoyant, au moment où les professionnels du nationalisme se prostituaient dans la trahison. Nous pensons, nous, que le Polonais Michel Merlay et tous ses pareils se sont montrés meilleurs Français que les Maurras et les Pétain. Merlay était courageux, modeste et enthousiaste. Il est juste que son nom figure une dernière fois dans cette revue à laquelle il avait tenu à honneur de collaborer.

R.M.

CHRONIQUE SCIENTIFIQUE

DE LA CONNAISSANCE DU MONDE PHYSIQUE

par Francis HALBWACHS

Sous ce titre, M. Filippi, agrégé de physique, nous présente en un petit livre de 300 pages [1] un tableau succinct des différents chapitres de la physique envisagée « du point de vue philosophique ». L'ouvrage comporte trois parties : une vision très rapide de la physique classique, un exposé plus détaillé de la théorie atomique, enfin, un aperçu spécial des deux principales théories modernes : la relativité et la mécanique ondulatoire.

*
* *

A la première partie, forcément très incomplète, puisqu'il y manque, entre autres, toute l'électricité, nous reprocherons surtout les chapitres sur la thermodynamique. M. Filippi y utilise une terminologie compliquée et abstraite qu'il emprunte à Jean Perrin et qui, si elle se justifie à la rigueur dans les ouvrages très développés de l'illustre savant, n'a dans le livre de vulgarisation de M. Filippi d'autre effet que de rendre incompréhensibles les énoncés de la thermodynamique. On s'aperçoit à la fin qu'il n'utilise ce langage que pour éviter de faire appel à la notion d'*énergie,* que Perrin lui-même aurait eu le tort d' «hypostasier » en la traitant comme une « chose » susceptible de se transformer et de se conserver. Pour M. Filippi, au contraire, l'énergie n'est qu'un vocable commode désignant la « relation invariable qui existe entre les phénomènes » et sa conservation va de soi par définition.

La recherche de relations invariables entre les phénomènes n'est-elle pas la raison d'être de la science et faut-il nous étonner d'en découvrir ? (P. 87.)

Cette interprétation, où nous décelons la trace fâcheuse de l'idéalisme de Meyerson, est appuyée par l'opinion que l'hypothèse de l'énergie existant comme une chose n'est qu'une métaphore si elle « veut nous suggérer l'idée d'un objet qui pourrait à la rigueur tomber sous nos sens ». Autrement dit, vous n'avez pas le droit de parler de l'énergie comme d'un objet, puisque l'objet — d'après la définition agnostique donnée par Stuart Mill, reprise par Mach, Avenarius, Bogdanov et *tutti quanti* — doit être une « possibilité de sensations ».

*
* *

Lénine distinguait déjà nettement, en 1908, l'opposition entre la conception idéaliste et la conception matérialiste de l'énergie :

1. Ulysse Filippi : Connaissance du monde physique, Paris, 1947, Albin Michel.

La transformation de l'énergie s'accomplit-elle en dehors de ma conscience, indépendamment de l'homme et de l'humanité, ou n'est-elle qu'une idée, qu'un symbole, qu'un signe conventionnel ? (*Matérialisme et Empiriocriticisme*, p. 234, Ed. sociales, 1946.)

Et il prévoyait déjà avec une intuition géniale que l'interprétation électrique et énergétique de la matière — que l'on traduisait alors par « évanouissement de la matière » — n'entamait nullement la thèse matérialiste de l'objectivité de la matière, mais forçait à poser dans les mêmes termes la thèse de l'objectivité de l'énergie. Aujourd'hui, après la démonstration théorique d'Einstein et les vérifications expérimentales que M. Filippi expose d'ailleurs de façon frappante, on doit dire que la matière est une forme de l'énergie ou — plus exactement — que l'énergie est une forme de la matière, si bien qu' « hypostasier » l'énergie, c'est affirmer *l'existence objective de la matière*, c'est être matérialiste, tandis que la thèse de M. Fillippi sur l'énergie aboutit à considérer la matière elle-même comme un symbole, comme une relation conventionnelle, c'est une thèse idéaliste. Nous dirons, quant à nous, que l'expression mathématique de la conservation de l'énergie et de son équivalence avec la masse, est une représentation symbolique, mais une représentation de *quelque chose* qui existe en dehors de nous et des constructions de notre esprit, qui peut, sous certaines formes, impressionner directement nos sens, qui, sous d'autres formes, leur échappe complètement, mais qui en tous cas est, directement ou non, la source unique de nos sensations, et que les philosophes appellent généralement matière.

*
* *

L'exposé de la théorie atomique nous parait être la partie la plus satisfaisante de l'ouvrage. On y expose correctement le processus d'abstraction qu'a subi dans la théorie physique l'objet du sens commun pour aboutir à des corpuscules élémentaires qui sont dépourvus de toutes les propriétés fondamentales des corps à notre échelle, mais qui à cette condition rendent compte de ces mêmes propriétés quand ils sont en très grand nombre.

Nous devons conclure, ajoute très justement M. Filippi, que les altérations de la notion d'objet à l'échelle microscopique sont une garantie que le physicien entend demeurer en contact avec le réel. (P. 162.)

Si la réalité objective des atomes n'est pas affirmée aussi fortement que nous l'eussions voulu, nous lisons toutefois à ce propos :

Nous n'affirmons une réalité que dans la mesure où son contenu est riche de faits scientifiques. (P. 160.)

Autrement dit :

Une théorie scientifique doit pour s'imposer définitivement contenir un plus grand nombre de faits que ceux pour lesquels elle a été inventée. (P. 163.)

C'est bien en raison d'une telle valeur explicative que nous croyons, quant à nous, à l'existence des structures atomiques.

***

Nous devons cependant relever une confusion grave à propos de la notion d'objet. M. Filippi pose qu'

> un objet, au sens usuel du mot, est une chose douée d'une certaine stabilité et que l'on peut isoler du milieu extérieur. (P. 152.)

Il n'a alors aucune peine à démontrer que c'est là une notion toute relative et qu'à proprement parler de tels objets n'existent pas. *Retrouvant les grandes lois de la dialectique matérialiste,* il écrit (p. 156) :

> a) Le monde physique n'est pas formé d'une juxtaposition radicalement discontinue d'objets parfaitement isolables les unes des autres.
> b) Toute définition d'un objet est relative à certaines méthodes d'analyse de l'univers. Les objets usuels sont relatifs à l'analyse de l'univers par les organes des sens.
> c) L'objet parfaitement stable est, par définition, celui dans lequel, à un certain degré d'analyse, nous ne décelons aucun changement. Il ne peut pourtant révéler son existence que par quelque phénomène, quelque changement donc, auquel il donne naissance en entrant en contact avec d'autres objets...
> d) Au départ, le physicien travaille sur les objets courants et établit les théories physiques. Mais il revise ensuite les caractéristiques des objets à la lumière des théories. Il a toutefois constamment à l'esprit ce fait qu'une théorie n'est vraie qu'à un certain degré d'approximation ; elle est toujours susceptible d'être révisée au fur et à mesure que l'analyse de l'univers se fait de plus en plus serrée.

Cela est parfaitement exact. N'empêche que nous sommes obligés de nous reporter attentivement à la définition donnée ci-dessus de l'objet pour ne pas sauter en l'air en lisant que

> la notion usuelle d'objets ayant une existence absolue et qui s'imposeraient avant toute science doit être abandonnée. (P. 156.)

Ce n'est pas là, pensons-nous, une profession de foi subjectiviste, mais cela signifie que les... choses qui ont une existence absolue et qui s'imposent avant toute science, ne sont pas des... objets au sens de M. Filippi, c'est-à-dire ne sont pas immuables et séparées. Autrement dit, un aimant n'est pas limité en réalité au volume en fer à cheval que nos sens nous font percevoir, mais sa présence couvre tout l'espace influencé par son champ magnétique et qui s'étend en principe jusqu'à l'infini ; de même un ver à soie n'est pas en lui-même l'objet que je vois actuellement sur cette feuille de mûrier, il est d'abord œuf, puis petite chenille, puis grosse chenille, puis chrysalide, puis papillon, puis il n'est plus rien du tout. Mais M. Filippi a tout à fait tort d'employer le mot objet dans ce sens emprunté au jeu de Kim et qui est introduit évidemment pour préparer la notion d'atome, car dans la terminologie philosophique courante, il désigne sans équivoque *ce qui existe en dehors et indépendamment de nous,* ce qui « a une existence absolue et s'impose avant toute science ». C'est en partant de l'existence de tels objets « objectifs » qu'on peut ensuite se demander s'ils sont absolument discrets et stables, ou si plutôt, comme nous le pensons avec M. Filippi, ils sont continus et mouvants.

Mais ces deux premières parties ne sont qu'une préparation à l'étude des théories modernes et aux conclusions philosophiques de M. Filippi. A la question essentielle :

qu'est-ce qu'expliquer ? l'auteur répond très nettement et en plusieurs endroits : expliquer, c'est représenter mathématiquement, c'est

> faire entrer les données expérimentales dans un cadre mathématique approprié. (P. 64.)

Il a mis en évidence — et il croit pouvoir l'établir à propos de chacun des chapitres de la physique — la démarche fondamentale de la science. Le physicien croit d'abord découvrir par une constatation expérimentale passive une loi existant objectivement en dehors de lui. Mais il s'aperçoit bientôt que pour donner à la loi toute sa généralité, il est obligé de « renverser la méthode » et d'utiliser la loi elle-même comme convention *a priori* pour définir avec rigueur les grandeurs en présence. Finalement, la loi physique n'est plus qu'une forme vide fermée sur elle-même. Elle constitue

> un réseau de relations dans lesquelles le théoricien inscrit des faits scientifiques. Et si l'on nous demande ce qui fait en définitive la valeur de ce réseau, nous répondrons que nous choisissons toujours le réseau de relations le plus simple. (P. 34.)

Ailleurs, il ajoute, il est vrai, qu'on préfèrera le « réseau » qui donne les relations numériques les plus exactement conformes à l'expérience. Il n'en reste pas moins que nous sommes en présence d'un idéalisme conventionaliste directement inspiré de l'école qui, de Mach et Poincaré à Meyerson et Brunschvicg, empoisonne depuis un demi-siècle l'atmosphère des discussions sur la valeur de la science. Aussi, la question surgit-elle irrésistiblement : les lois de la physique sont-elles de pures tautologies ? et M. Filippi, se souvenant qu'il est quand même en quelque lycée grand prêtre de la physique, n'ose pas répondre nettement par l'affirmative et nous renvoie de façon assez piteuse à un oracle de Brunschvicg.

***

Mais le même problème reparaît, plus impérieux que jamais, quand M. Filippi veut tirer la morale des théories récentes. Autrefois, nous dit-il, les lois physiques consistaient en relations entre les phénomènes expérimentaux tels qu'ils nous sont imposés par la nature, et des cadres logiques, géométriques, et algébriques, tels qu'ils nous étaient imposés comme nécessaires par notre raison. Elles avaient donc à la rigueur un sens objectif. Mais cette méthode s'est heurtée à des difficultés insurmontables, et les physiciens se sont crus autorisés à modifier les règles de la logique, de la géométrie et de l'algèbre pour les adapter à leur objet. Mais alors, dira-t-on, si l'explication consiste uniquement dans la relation mathématique entre les faits et les cadres rationnels, *on n'explique plus rien* dès lors qu'on modifie gratuitement ces cadres rationnels pour que ça colle » à tout prix. Et M. Filippi croit devoir « rassurer le lecteur ». Mais ses assurances manquent de conviction et nous croyons que sa véritable pensée doit être cherchée dans la citation de Jean Laporte par laquelle il termine son livre :

> Qu'est-ce à dire, sinon que la connaissance qui est en ce bas monde à la portée de l'homme ne suffit pas à l'homme et qu'elle a même avec elle une obscure tendance à se dépasser ? L'idée de nécessité est une pseudo-idée. Elle n'a pas de sens. Elle a néanmoins une valeur en ce que par son vide même elle symbolise le vide inhérent à notre cœur, ce désir profond et insatisfait que nous avons, dans l'ordre de la connaissance comme dans les autres, d'un au-delà.

Preuve qu'on ne fait pas sa part à l'idéalisme, et qu'on a beau se maintenir au

départ dans le positivisme le plus hautainement rationaliste, on n'en finit pas moins par tomber à l'unisson des plus plates homélies du mysticisme.

***

Notre opinion est que l'ouvrage tout entier de M. Filippi est bâti sur une monumentale erreur, qui n'est pas tant une erreur philosophique qu'une erreur proprement scientifique. M. Filippi se trompe complètement quant aux rapports entre la physique et les mathématiques. Il croit pouvoir bâtir la physique comme une mathématique — ou du moins comme ce que certains mathématiciens ont tenté de faire de leur science : une connaissance

> où l'on ne sait pas de quoi l'on parle et où l'on ne sait pas si ce que l'on dit est vrai (Russell.)

Et ce parti-pris « axiomatique » l'aveugle au point de lui faire donner de véritables coups de pouce à l'exposé des diverses parties de la physique pour le faire entrer dans son schéma. Nous sommes en mesure de l'établir pour chacun des chapitres de l'ouvrage. Prenons seulement deux exemples.

***

Dans son exposé de la mécanique céleste, M. Filippi prétend que la loi de Newton est une explication en ce seul sens

> qu'un ensemble de faits très complexes a pu être introduit dans un cadre mathématique relativement simple. (P. 61.)

Les mouvements des planètes que décrivaient les lois de Képler sont décrits au même titre par la loi beaucoup plus simple de Newton. Le terme « force de gravitation » qu'emploie celui-ci est une métaphore désignant une expression mathématique choisie *a posteriori* et en quelque sorte conventionnellement, et ne doit aucunement être entendu au sens matérialiste d'une cause physique agissant effectivement. Mais, outre que la loi de Newton est beaucoup plus générale que les lois de Képler (puisqu'elle s'applique aux mouvements des satellites, des étoiles multiples, etc.), et aussi plus exacte (puisqu'elle permet de calculer les « perturbations »), M. Filippi passe sous silence une chose très simple que n'importe quel écolier lui rappellera : il oublie la pomme ! La vraie grandeur de Newton et la vraie valeur de sa loi, ce n'est pas d'avoir trouvé la « dérivée seconde » de l'expression mathématique des lois de Képler, c'est d'avoir affirmé qu'il y a effectivement une force de gravitation et *qu'elle est identique à la pesanteur*. N'en déplaise à M. Filippi, cette découverte est avant tout qualitative et physique, et non quantitative et mathématique. Elle met en évidence une identité profonde entre deux ordres de phénomènes qui paraissaient tout d'abord totalement étrangers. Et M. Filippi a beau escamoter, comme dans d'autres chapitres de son livre, le fait que les forces peuvent être mesurées statiquement indépendamment des mouvements qu'elles produisent, il ne peut supprimer les belles expériences de Boys, von Jolly, Cavendish, qui ont montré la variation du poids d'un corps avec sa distance au centre de la terre, la modification de ce poids par l'attraction de grosses masses de plomb amenées dans son voisinage, ou l'action mutuelle de deux sphères pesantes. Les

mouvements des astres sont ainsi reliés à l'existence d'une force de l'espèce la plus concrète, mesurable au dynamomètre, et qui, sous sa forme statique, obéit parfaitement à la loi de l'inverse carré. Pour nous, d'accord avec tout véritable physicien, nous dirons qu'on a *expliqué* un phénomène, non pas quand on a remplacé son expression mathématique par une expression plus simple ou plus exacte, mais quand on l'a relié à une réalité physique *plus profonde*, c'est-à-dire permettant une synthèse plus vaste et englobant un plus grand nombre de faits expérimentaux. C'est là ce qui, par-delà leur effrayant appareil mathématique, fait la valeur éminente des théories modernes, relativité et mécanique ondulatoire. Cette conception est qualitative et non quantitative. Elle implique l'existence réelle de *choses* dont les lois de la physique ne sont que les multiples manifestations et dont la science cherche à pénétrer progressivement la nature. Elle fait porter l'effort sur ces choses mêmes et non sur leurs représentations mathématiques. Bref, elle est matérialiste et non idéaliste, c'est pourquoi probablement elle est étrangère à l'univers de M. Filippi.

***

En second lieu, dans la conclusion de l'ouvrage, sur la valeur explicative de la physique moderne, une étrange conception se fait jour : à travers beaucoup de considérations souvent justes mais un peu floues, M. Filippi admet que l'idéal pour la science, c'est, après avoir tracé un « réseau de relations mathématiques » qui « collent » avec le monde réel, de montrer que ces relations sont *nécessaires*, au sens où est nécessaire la relation du postulat d'Euclide au théorème de Pythagore. Il constate avec regret qu'il subsiste en physique un grand nombre d' « irrationnels » qui ne résultent pas d'une pure nécessité logique, et, après avoir laissé espérer une réduction du nombre de ces irrationnels, il conclut de leur persistance à une impuissance de la science à satisfaire notre besoin d'explication, conclusion qui s'exprime par le passage déjà cité de Jean Laporte. Rappelons que dans la terminologie prétentieuse et équivoque de Meyerson, un « irrationnel », c'est simplement un fait d'expérience qui se constate et ne se démontre pas, et marquons très fortement qu'à notre sens, ce sont ces faits irréductibles qui constituent ce qu'il y a de plus proprement physique dans la physique. Toutes réserves étant faites sur les prétentions de certains mathématiciens pour qui tout point de départ expérimental a été éliminé des mathématiques, l'aspiration de M. Filippi à une sophistication du même genre en physique nous semble une dangereuse aberration. Que la constatation de certains faits nous soit imposée comme vraie par une puissance extérieure à notre faculté de construire des édifices logiques, ce nous est le témoignage que la physique remplit effectivement son rôle qui est d'atteindre un monde extérieur à nous et irréductible à une pure spéculation. S'il est vrai qu'en physique « l'expérience est la source unique de la vérité » (Poincaré), ce sont précisément les soi-disant irrationnels qui constituent pour la science les points de contact avec la réalité objective, les sources vives du progrès et de ce type spécial de certitude qui puise sa valeur dans le réel lui-même. Bien plus, alors que pour M. Filippi, « la physique est une mathématisation des phénomènes naturels » (p. 299), nous serions enclins à penser, au contraire, que les mathématiques elles-mêmes puisent une part de leur fécondité dans certains contacts irréductibles avec la réalité expérimentale.

***

Mais nous conviendrons qu'il existe entre la physique et certaines branches des mathématiques une différence essentielle. Pour celles-ci, en effet, l' « objet » fondamental d'étude, c'est un symbole, nombre, opérateur, matrice, etc., qui est « posé » au commencement sans avoir à justifier de son existence. Quand M. Filippi met « à la base [de la mécanique ondulatoire] l'équation fondamentale de la nouvelle mécanique du corpuscule » (p. 308), il nous semble confondre encore une fois et sur un autre plan physique et mathématiques. Le mathématicien a le droit de dire : soit l'équation de Schrödinger, et d'en tirer les conséquences. Le physicien ne doit pas oublier un instant que cette équation est elle-même le résultat d'une très grande série d'opérations concrètes. Les x, y, z sont obtenus en mesurant, au moyen d'un instrument matériel de longueur et par un procédé matériel qu'il faudra préciser, les distances du point considéré à trois axes, qui ne sont nullement des vues de l'esprit, mais qui doivent être liés à un système matériel déterminé. Et il en est de même de toutes les lettres qui constituent l'équation. M. Filippi nous semble oublier trop souvent qu' « à la base » de toute théorie physique, il y a d'abord des choses préexistantes, « irrationnelles » ou plutôt *réelles*, et que les équations mathématiques sont, non pas du tout les prototypes platoniciens de ces choses, mais les résultats concrets qu'obtient le physicien en mettant ces choses en des relations déterminées avec d'autres choses choisies comme repères. Il est trop souvent question chez M. Filippi de localisation d'un corpuscule dans l'espace, sans qu'il soit précisé qu'à proprement parler pour le physicien il n'y a pas d'espace, mais seulement des procédés de mesure physique des distances. De ces procédés il n'est pas soufflé mot dans le premier chapitre consacré à la géométrie, où l'on commence par poser dans l'absolu des axes rectangulaires et des coordonnées cartésiennes qui impliquent donc déjà un procédé euclidien de repérage, ce qui rend absurdes les efforts pour inscrire dans ce cadre une géométrie non-euclidienne. On éviterait beaucoup de difficultés en considérant le type de géométrie, non comme une convention plus ou moins commode, mais comme une propriété irréductible des choses, comme un « irrationnel » qui nous est imposé par l'expérience dès que nous avons fait choix de nos procédés matériels de mesure et de notre système de repères matériels, tout changement arbitraire de géométrie correspondant à un nouveau choix de ces procédés et de ces repères. Peut-être en l'envisageant dans cet esprit, le principe prétendu indéterministe de Heisenberg apparaîtrait-il non comme dépouillant le corpuscule de la propriété objective d'être localisé avec précision dans un cadre spatial absolu préexistant qui, lui, est déterminé et jalonné avec certitude, mais comme reconnaissant l'impossibilité pratique d'obtenir un résultat numérique rigoureux lorsque nous mettons en rapport corpuscule matériel et repère également matériel par le procédé matériel usuel de mesure des distances. Heisenberg lui-même, en imaginant son célèbre microscope, a montré que l'incertitude était liée au caractère trop brutalement interventionniste de toutes les méthodes d'observation que nous pouvions concevoir, et que l' « abandon » du déterminisme classique portait sur nos rapports avec les choses, non sur les choses elles-mêmes.

***

En résumé, en face de la physique idéaliste par laquelle M. Filippi illustre les philosophies réactionnaires de Brunschvicg et de Meyerson, nous sommes amenés à énoncer pour notre part les principes suivants :

1° La vérité en physique est un rapport de la représentation avec son objet, non de la représentation avec elle-même. Elle résulte, non d'une nécessité logique, mais d'une référence au monde physique par le moyen de l'*expérience*.

2° Les expressions mathématiques ne sont pas les lois physiques elles-mêmes, mais seulement leurs représentations symboliques. Les quantités qui y figurent représentent, non des objets, mais des *mesures*, c'est-à-dire l'expression de *rapports concrets* entre les objets de l'étude et d'autres objets, étalons, systèmes de repères, instruments, qui sont de même nature que les premiers et que seules des conventions arbitraires élèvent à une dignité spéciale.

3° La découverte des relations numériques entre les mesures des grandeurs physiques et la représentation mathématique des lois est indispensable à la science. Elles ne constituent pas son but essentiel, mais *son principal outil*. Les grandes découvertes sont toujours *qualitatives*. La physique n'est pas une mathématisation du réel, mais une découverte du réel.

4° Expliquer un phénomène, c'est, non pas trouver l'expression mathématique qui le représente symboliquement, mais découvrir les objets inconnus, les structures cachées qui rendent compte de son apparition. La physique, depuis les philosophes de Milet, s'est fixé pour but la connaissance de la nature des choses.

5° Cette prétention du physicien à atteindre véritablement le réel est liée à la constatation suivante : les philosophes des sciences n'ont fait jusqu'ici qu'interpréter le monde physique de différentes manières, les savants sont en train de le transformer.

CHRONIQUE ARTISTIQUE

RÉFLEXIONS D'UN VIEIL ARTISTE

à qui les propos d'un contradicteur complaisant fourniront aujourd'hui l'occasion de quelques précisions et l'excuse de quelques redites.

par Francis JOURDAIN

....

— Tu ne seras donc jamais content ?

— Non, jamais. Plus précisément jamais *contenté.*

— Vieux grognon !..

— Grognon, moi ? Ah ! fichtre non !.. Parfois furieux, souvent rageur, mais toujours cramponné à la bonne humeur. Tu m'as tout l'air de ne pas soupçonner qu'on peut rager avec bonne humeur, rouspéter sans hargne... Mais rouspéter, ça, c'est vrai, je crois qu'il nous faut bien souvent rouspéter... Ne se résigner à rien, même pas à l'inévitable. Sans la rouspétance, tu serais encore à poil dans les cavernes de la préhistoire... Tout progrès est une dissidence, la protestation d'un rouspéteur, d'un Jamais-Content.

— Oh ! moi, tu sais... le progrès...

— Oui, je la connais... Le progrès est illusoire, mythique, essentiellement relatif... Tu laisses à d'autres cette conception de primaire... L'auto ne constitue pas un progrès sur le char à bœufs, puisque le riche bouffeur de kilomètres n'est, au fond, pas plus heureux que ne l'était le *pauvre* roi fainéant dont hier ta paresse d'écolier enviait le sort... Mon vieux, es-tu bien sûr d'être guéri de cette paresse ? Evidemment tu n'oses plus, quand tu dînes chez des gens bien, mettre les coudes sur la table. Tu sais que ça n'est pas comme-il-faut. Pour paraître distingué, tu fais l'esprit fort et le bel esprit. Un bel esprit ne croit pas au progrès ; ça ne t'empêche pas de porter des lunettes et tu es furieux si la pénicilline vient à manquer quand ta tuyauterie s'infecte ou si une coupure de courant t'empêche d'écouter à la radio Edith Piaf, Dieu-le-Père et J.P. Sartre... Est-ce vrai, oui ou non ?.. Ça t'embête, ce que je dis là, tu fais semblant de ne pas m'entendre... Tu regardes par la fenêtre... Qu'est-ce que tu vois qui t'intéresse tellement..?

— Le ciel, les nuages... Allons, sois de bonne foi, tu ne m'as introduit dans ce dialogue que pour les besoins de ta cause, pour que je fasse figure d'imbécile pendant que tu fais le plaisantin, pour que je te renvoie la balle... maladroitement bien entendu, et tu marqueras un point, puis un autre... 15, 30, 40... avantage ! Ce n'est guère honnête. Tu voudrais faire de moi ta dupe, et du même coup ton complice. Je ne marche pas. Je renonce à discuter, j'aime mieux regarder les nuages, la « mobile architecture des nuages »... les nuages, sans la contemplation desquels nous ne serions pas ce que nous sommes... Oh ! tu peux rire...

— Pourquoi rirais-je..? Je ne ris pas. Je ne ris pas du tout.

— ... les nuages sans lesquels, il n'y aurait pas de poètes...

— Ni de pluie...

— Les nuages, là-bas, les merveilleux nuages, dont depuis qu'il rêve et médite, l'homme suit des yeux avec ravissement la marche majestueuse... Et le vent qui les pousse fait aussi tourner les ailes du moulin, du vieux moulin, ornement magnifique de ce paysage à la beauté duquel tes hommes de progrès vont attenter... Demain, le crime sera consommé. Demain, le vieux moulin aura cessé de se signer au passage des nuages. Vous ne savez que détruire, aveugles que vous êtes. Oui, aveugles... Vous êtes les assassins aveugles de la Beauté... Au nom de je ne sais quel fallacieux progrès vous crucifiez les amants de la Beauté, les assoiffés de Beauté ! Que dis-je ! Crucifier, c'est vieux jeu. Vous nous broyez entre les engrenages de cette machine dont vous faites votre dieu, de cette infernale machine, de cette machine infernale !.. Pendant que vous y êtes, que n'inventez-vous la machine qui vous permettrait d'aller nous voler nos nuages...

— Il n'en est pas question, pour le moment. Même nous penserions plutôt...

— A égorger poètes et poésies..?

— Non, à fabriquer des nuages, ce qui aurait notamment pour heureuse conséquence d'augmenter, si j'entends bien, le nombre des poètes...

— Facile ironie.

— En vérité, plaisanterie peu coûteuse, j'en conviens volontiers. Revenons à nos moulins, ces moulins que tu détestes.

— Ça, c'est un peu fort ! C'est peut-être toi qui les aimes ?

— Bien sûr.... Ces moulins, tu ne les aimes pas, tu as attendu pour les protéger contre les sarcasmes que ces vivantes machines ne soient plus qu'un décor d'opéra-comique ou de mélo... Nous ne sommes plus jeunes, toi et moi. Nous sommes vieux comme le monde. Je me rappelle ton indignation lorsqu'il y a quelques siècles, ces damnées machines, ces maudits moulins vinrent déshonorer la nature ! Devenu un « motif » dont le pittoresque met en joie le paysagiste, le moulin sortit jadis des mains de ce démiurge qui s'obstine à épargner sa peine, la peine de la bête qui est en lui et qu'il veut sauver. Les armes qu'il forge pour sa libération, vous en faites une panoplie, elles ne vous intéressent que lorsqu'elles sont devenues les ornements de votre solitude, recouvertes de poussière. La poussière vous fait pleurer... d'attendrissement. A la vertu de l'aspirateur, vous offrez la vertu de vos larmes.

— C'est qu'hier...

— Il fut un temps où *Hier* s'appelait *Aujourd'hui*. Le vierge, le vivace et le bel aujourd'hui n'a droit à votre respect que lorsqu'il a perdu sa virginité, sa vivacité et sa beauté, la beauté du diable, la beauté de sa jeunesse...

Puisqu'aujourd'hui, tu mets dans ton salon la chaise à porteurs d'hier, demain, tu y mettras la locomotive et l'avion qui seront — enfin ! — d'hier.

— Très drôle..!

— Pas drôle pour un sou... Logique et déplorable conséquence de ta peur. Car, en définitive, c'est la peur qui t'empêche d'admettre que ce soit, comme dit l'autre, en allant vers la mer que le fleuve reste fidèle à sa source... Aller vers la mer..! Aventure!.. Tu as la terreur, la sainte horreur de l'aventure. Dis donc, oui... toi qui as hanté tous les musées, te rappelles-tu certain Breughel du musée de Bruxelles : Sous un grand ciel pur, un laboureur creuse paisiblement son sillon. Un berger garde son troupeau.. Un pêcheur mouille du fil... Belle journée calme, sereine... La lumière est splendide. Un bateau glisse lentement sur une mer sans rides... Quelle paix!.. Ces

deux jambes qui sortent de l'eau..? Elles n'attirent l'attention de personne. L'homme qui est en train de se noyer... c'est Icare tombé du ciel... tu sais bien, Icare, le fou qui voulait voler. Son papa lui avait dit : « Voler? mon garçon, ce n'est pas l'usage. Allons, tiens-toi tranquille... L'homme ne vole pas. » Alors Icare s'est rappelé le grand et terrible et inconvenant propos du clown Grock : « Pourquoi ? — Mais parce que ça ne se fait pas. — Je vais tout de même essayer ». — Icare a essayé. Il s'est tué. « Na ! qu'est-ce que j'avais dit ! » s'est écrié le papa. Comme militant des « Prévoyants de l'Avenir » il pouvait triompher. Il triompha. Comme papa, il n'avait d'autre ressource que de pleurer. Il pleura.

Sans Icare, je ne sais pas trop ce que tu ferais de ta sagesse. Icare ne voit son salut que dans son imprudence. Il ose. Il tombe. La légende prétend qu'il meurt. L'histoire prouve qu'il est éternel, éternellement insupportable. Il rouspète. Quand il se casse le cou, personne ne s'en émeut. La vie est là, simple et tranquille. Le pêcheur ne s'en fait pas, ni le berger, ni le troupeau voué à l'abattoir. Que s'est-il passé ?.. Rien ou si peu de chose : le monde a failli changer de visage. Et celui du vieux Breughel s'est éclairé d'un fin sourire. L'histoire qu'il nous conte avec tant de bonhomie, il en sait la leçon, il sait que la chute d'Icare est moins terrifiante que ne l'est l'indifférence dans laquelle le drame se déroule, il sait qu'Icare ressuscitera et courra une nouvelle aventure.

— L'aventure !.. L'aventure !.. Tu en as plein la bouche ! On dirait, ma parole, que tout aventurier est un héros ! Moi aussi, je connais des aventuriers, et qui, certes...

— Ne sont pas des héros ? Bravo !.. Tu vois bien que tu n'es pas ici uniquement pour proférer des âneries !..

— Je suis ici, que tu le veuilles ou non, pour souligner tes inconséquences. Et voici que tu facilites ma tâche... mais oui, en décrivant un tableau dont, tu l'avoues, l'intérêt tient, pour une bonne part, au sujet, ce sujet que tu décries et méprises.

— Je me doutais que tu m'avais fort mal compris : je ne décrie ni ne méprise. Je distingue et j'essaye de définir ; Littré le fera mieux que moi. Tiens, demandons lui d'arbitrer le débat. Lis : ART. — *Manière de faire une chose selon certaine méthode.* Suis-je autorisé à dire que l'art est la manière de traiter le sujet, que les critères selon lesquels on apprécie le sujet ne sont pas ceux qu'on applique à l'art, que le sujet n'est pas fonction de l'art, que la beauté du sujet n'est pas nécessaire à la beauté de l'œuvre d'art et ne compense pas les insuffisances dont celle-ci pourrait avoir à souffrir ?

En peignant *les Dernières Cartouches,* Alphonse de Neuville partait d'un sujet fort pathétique pour aboutir, faute d'art, à une image si ridicule que le moins athénien de nos ministres postaux n'ose plus en orner les almanachs par le don desquels le facteur nous rappelle la naissance d'un an nouveau. L'indéniable vulgarité du motif qui inspira Rubens n'empêche par la *Kermesse* d'être une « splendeur ». Je pourrais par ailleurs te citer cent excellentes toiles dont tu ne sais pas du tout ce qu'elles représentent.

— Ne me fais donc pas plus bête que je ne suis.

— L'intelligence n'a rien à voir là-dedans. N'essaye pas de me faire croire que tu sais aussi bien que Zurbaran de quoi s'entretiennent *Bonaventure et les envoyés de l'empereur Paléologue* ou que tu te félicites de retrouver chez Herrera *St Basile prêchant sa doctrine.* La cohue d'amis et de personnages étranges encombrant l'*Atelier* du bon Courbet, se justifie si peu que cette allégorie du grand ennemi des allégories paraîtrait peut-être bien proche du ridicule, si elle n'était une des plus admirables toiles qui aient

jamais été peintes. Il est cependant des allégories plus obscures encore, d'aucunes parfaitement incompréhensibles : leur hermétisme ne nous empêche pas de les aimer.

Mais attention !.. s'il n'est pas nécessaire, le beau sujet n'est pas pour autant désobligeant : quand un Breughel se montre tout à la fois grand artiste et moraliste profond, je ne vais certes pas bouder contre mon ventre, ni reprocher au peintre génial, la malicieuse, la pénétrante sagesse dont il nous fait par surcroît bénéficier.

L'artiste n'est pas, sous peine d'amende, astreint à se passer du sujet ; il nous est toutefois permis de constater qu'il a licence de s'en passer.

— Vive la liberté ?..

— Vive la liberté !

— Alors, cette liberté que tu sembles chérir, pourquoi la refuser à ces peintres abstraits que tu rudoies volontiers ? Ce sont, eux aussi, d'audacieux chercheurs d'aventure. Tout à l'heure, quand tu m'as, selon ton habitude, coupé la parole pour faire dévier le débat, je voulais te faire honte de ton illogisme en leur refusant...

— Je ne leur refuse rien du tout, et surtout pas le droit d'errer à leur guise. Je me borne à réclamer de leurs œuvres et des discours dont ils sont prodigues, ce minimum de cohérence faute duquel toute discussion est vaine et tout échange impossible.

— Ils sont, après tout, bien libres de...

— As-tu remarqué combien il est rare d'aborder ce problème de la liberté sans provoquer une inondation de sophismes ? Mon ami Maublanc en a récemment réfuté quelques-uns en une brochure excellente [1]. Bien qu'il n'envisage pas la question sous l'angle esthétique, nous pouvons faire notre profit du bon sens et de la clairvoyance dont il témoigne, une fois de plus. Combien il a notamment raison de considérer comme ne résistant pas à l'examen, la notion d'une liberté qui, n'étant que « *l'absence de toute contrainte, de toute limitation* », donnerait « *le pouvoir de faire n'importe quoi* » !

— N'en déplaise à ton Maublanc, la liberté consiste-t-elle à faire « tout ce qui ne nuit pas à autrui » comme il est dit dans la Déclaration de 89 ? Oui ou non, les jeunes peintres d'aujourd'hui sont-ils fondés à transposer la dite Déclaration sur le plan artistique ?

— Fondés, ils le sont, et ce n'est fichtre pas moi (d'ailleurs comment m'y prendrais-je ?) qui m'opposerai à la transposition en question. Mais, encore un coup, il s'agit moins de liberté que de possibilité.

— On peut toujours s'évader.

— Tu veux dire qu'on peut toujours essayer. L'évasion... Partir, bien loin partir... N'importe où, hors du monde... Rêver... C'est vite dit... Mais « ce n'est pas dans le rêve d'une action indépendante des lois de la nature que consiste la liberté, mais dans la connaissance de ces lois, et dans la possibilité ainsi donnée de les faire agir systématiquement en vue de fins déterminées ». Cette citation d'Engels, tu la trouveras dans la très remarquable étude de Maublanc. S'il est vain de chercher la liberté où elle n'est pas, il ne l'est pas moins de prêter un sens au non-sens.

— A qui fais-tu allusion ?

— Aux artistes qui prétendent créer des formes abstraites. Plastiquement parlant, il ne saurait y avoir de formes abstraites, puisque la forme n'est que *l'apparence extérieure sous laquelle un corps se montre à nos yeux.*

---

1. René Maublanc : *Les Problèmes de la liberté*. Les Cahiers rationalistes, nº 96, mai-juin 1947. 47, boulevard Saint Michel, Paris (5e). Prix : 30 francs.

— Subtilité byzantine ! Tu admettras bien qu'il existe un art non figuratif.

— Je l'admets seulement pour te faire plaisir, car, toujours fidèle au dictionnaire, je suis assez enclin à m'étonner qu'une image, c'est-à-dire une représentation, puisse ne rien représenter, qu'une figure puisse ne rien figurer.

— Cesse donc de jouer sur les mots. Tu comprends parfaitement ce que parler veut dire.

— On m'assure que tes fallacieux abstraits n'acceptent pas l'honorable appellation d'ornemanistes. Savent-ils du moins qui ils servent ? Impossible de s'y tromper, impossible de ne pas reconnaître en eux des spiritualistes fervents, des militants déterminés de l'antimatérialisme. Dame !... S'ils tentent de fuir la réalité, c'est qu'ils croient à la réussite de cette évasion, à la possibilité d'une prise de contact avec autrui sans utiliser le truchement du réel. Cela n'implique-t-il pas qu'ils reconnaissent dans l'homme un Esprit qui ne procède pas de la matière, et n'est-ce pas là le caractère essentiel du spiritualisme ?

— Bah ! je ne vois, quant à moi, aucun inconvénient à ce que tu appelles spiritualistes les tendances actuelles de nos jeunes peintres.

— Ce sont aussi des romantiques. Ils s'adressent moins à la raison — j'entends la raison esthétique — qu'à l'Âme.

— Pourquoi l'imagination ne chercherait-elle pas à rendre « l'univers moins hideux et les instants moins lourds » ?

— Le malheur est que l'imagination fait grandement défaut à ces idéalistes. Déjà, leurs ancêtres les Cubistes avaient fait preuve de plus de patience que d'invention, passant les plus belles années de leur jeunesse à casser la même pipe collective, à mettre en miettes la même carte à jouer et le même journal, à briser la guitare de l'escouade. Ces fragments d'objets ont été légués aux épigones : ils ont refusé l'héritage, entendant ne se nourrir que de lignes droites et de lignes courbes.

— En est-il d'autres ?

— Hélas ! non. Aussi aurais-je mauvaise grâce à reprocher à ces ascètes la monotonie de leurs indigestes menus. Ces évadés sont les prisonniers de leur ascétisme. Ces individualistes pratiquent un art impersonnel. L'œil le moins exercé perçoit aisément ce qui différencie un Lautrec d'un Roybet, par exemple, mais que deux peintres venus des antipodes n'aient plus à leur disposition que des figures prétendument géométriques, leur champ d'action se rétrécit au point que l'antinomie disparaît ; ils sont égaux dans la misère. Dans le domaine plastique, les facultés imaginatives trouvent leurs limites bien plus vite que les facultés d'observation et de déduction ; celles-ci sont pratiquement infinies et c'est jouer les Gribouille que de se priver — sous prétexte de n'être pas asservi à la réalité — des ressources innombrables qu'elle offre sans conditions, sans que soit imposée la moindre restriction à la liberté avec laquelle ce trésor sera utilisé.

Il n'y a d'ailleurs aucun moyen de s'exprimer abstraitement. Si abstrait qu'il soit, un concept ne saurait être exposé qu'en termes concrets. Cette obligation n'est pas réciproque : l'abstrait ne rend pas compte du concret.

— Aussi n'est-ce pas ce que se proposent ces véritables *inventeurs*. Ils ne suggèrent pas, ils créent.

— Eh ! on ne crée rien de rien !

— Ton rationalisme est périmé, désuet, dépassé !

— Ah ! nous y voilà. L'intellect, l'intellectualisme, l'intellectualité, l'intellection de ces intellectuels tendent à un irrationalisme intégral. Leur art est incantatoire.

— Vas-tu rallumer le bûcher sur lequel — il n'y a pas si longtemps — on mettait à rôtir tout individu suspect de sorcellerie ? Eh bien oui ! L'artiste est un sorcier !

— Non. Dis qu'il est un visionnaire, si tu entends par là qu'il perçoit ce que d'autres ne perçoivent pas. Ce privilège, il le doit à un don qui, pour être exceptionnel, n'est cependant nullement surnaturel et qui consiste non à savoir divaguer, mais à savoir regarder, à voir et te montrer ce que tu as sous les yeux et n'as pas su voir. L'artiste révèle non l'extraordinaire, mais l'ordinaire, le non-vu de l'ordinaire ; c'est le sens profond des mots tout simples de Constable ; il parle pour tous les peintres lorsqu'il dit : « De ma vie, je n'ai vu une chose laide ; quelle que soit la forme d'un objet, la lumière, l'ombre et la perspective le rendront toujours beau. »

L'enchanteur n'est pas extra-lucide, il est lucide.

Imaginer qu'une forme puisse n'être plus une allusion, attribuer à la couleur une force qui la dispense de suggérer, contraindre formes et couleurs à vivre avec les moyens du bord, à trouver en soi leur raison d'être, leur signification et leur efficacité est une entreprise identique à celle des *lettristes* qui décident d'oublier le sens des mots et de ne connaître que la sonorité immotivée des syllabes... *Coralionpadrousurmato*... Cette néo-musique, je veux bien qu'elle ravisse, mais il n'y a pas là langage puisqu'il n'y a ni expression ni échange ; il n'y a pas art.

— N'en jette plus !... J'ai compris... J'ai compris que tu nies le droit au rêve.

— Non. Je crois surfaites les joies tirées de l'exercice de ce droit incontestable. Dans ce dégoût des nourritures terrestres, il y a une sorte de désespoir. Cette fuite est une désertion, pour tout dire, une trahison. Et puis, il faudrait s'entendre. Qu'appelles-tu rêve ? Le moyen de transport vers Ailleurs « et les au-delà » comme parlent les chefs de gare ? Qu'en dis-tu, toi que voilà fumant de maussades cigares, qu'en dis-tu de ce pays pauvre pour personnes pâles ? Qu'en as-tu rapporté ? Une équipe de fantômes, spectres et revenants, quelques mirages, Croquemitaine, une citrouille transformable en carrosse, le moyen de fabriquer un univers en six jours, la lampe d'Aladin, l'Immaculée Conception, un lot de tapis volants et de peintures abstraites...

— Décidément, tu leur en veux, à ces maudits abstraits !

— Je n'en ai qu'à leur idéal et à leur idéalisme. J'ai pour plus d'un d'entre eux, de l'amitié, pour d'autres une sympathie qui me fait espérer que leur tempérament aura quelque jour raison des boniments dont ils s'intoxiquent. Et avant de les malmener cordialement, je me suis assuré que, maudits, ils ne l'étaient guère. Ils triomphent. Partout. Dans le nouveau monde, dans le monde entier et chez les gens du monde. Au musée et au bazar. Ils hantent les avenues qui relient le Panthéon à la Bourse. Grand bien leur fasse, mais ne va pas comparer leur sort à celui des grands refusés du siècle dernier. « De mon temps, on n'arrive pas », disait l'un d'eux sur ses vieux jours. Aujourd'hui « On » arrive. On arrive même à tourner des têtes cependant bien vissées sur de solides épaules... Les propriétaires de ces têtes — à l'intérieur desquelles subsiste un secret goût du vrai — usent d'incroyables astuces pour accorder au nouvel académisme leur inavouable penchant. J'ai tort de dire ces astuces *incroyables*. La méthode employée est toujours celle qui — ce n'est guère neuf — consiste à baptiser carpe le lapin. Ainsi est-on en train d'annexer à l'abstrait les Hollandais du XVIIIe, soucieux de réalité jusqu'à parfois ne pas complètement répudier le trompe-l'œil... Venu de Vienne au Petit Palais, le portrait de famille de Pieter de Hoch était récemment qualifié par

nos Critiques-Avertis de... géométrique ! *Sic,* mon vieux, *sic !* Et la rigueur de Veer Meer, sais-tu à quoi elle « s'apparente » ? A la rigueur du cubisme !... *Sic* et *resic !* Oui, de ce cubisme dont chacun savait déjà qu'il est de bonne lignée et de la famille de Monsieur Ingres !

Personne n'ose souligner le caractère pour le moins hâtif et sommaire de ces recherches généalogiques. L'usage exige que devant ces sornettes on conserve le sérieux qui est l'apanage des papes et des commissaires de police. Sous peine d'être rangé parmi les plus obtus des pachydermes, il faut admettre que le Vinci ayant souvent utilisé la composition dite en pyramide, c'est tout à la fois se maintenir dans la tradition et faire preuve d'esprit synthétique que de réduire le tableau au tracé d'un triangle isocèle.

— Je n'ai jamais...

— Tu m'interromps tout le temps. Ecoute-moi. As-tu jamais feuilleté le *Traité de psychologie* de Dumas ? Alors, tu as vu là des schémas physionomiques. Quelques traits dans un ovale suffisent à évoquer le visage humain et une très légère modification de ces traits permet de reconstituer toute une gamme de sentiments, de la tristesse à la joie, en passant par l'horreur, l'admiration et la colère.

— Je ne vois pas où tu veux en venir.

— Tout bonnement à cette banale constatation que notre œil est singulièrement complaisant... La plus grosse difficulté (j'allais dire la seule) qu'ait à surmonter le peintre non-figuratif est donc d'imaginer des formes qui n'exploitent pas cette complaisance, des formes qui ne nous conduisent pas vers le concret, ne nous incitent pas à le déduire. Deux points sont facilement deux yeux. Deux circonférences voisines l'une de l'autre font penser aux hémisphères ou aux seins de la femme, comme le rectangle, surtout s'il est surmonté d'un trapèze, fait penser à la maison, le losange à l'as de carreau, la moindre ondulation horizontale aux vagues. Pour le vrai peintre abstrait, le vrai de vrai, le dur, évoquer, c'est tricher ou sombrer dans le plus répugnant opportunisme.

— Tu exagères...

— Laisse-moi continuer. L'autre jour dans une galerie, j'entendais de jeunes experts en abstraction déplorer des écarts commis à la règle du jeu. « C'est pas mal, disait l'un d'eux, devant un triangle évocateur — bien lointainement hélas ! — de quelque honteuse lubricité. C'est pas mal, mais c'est un peu réaliste. » L'interlocuteur n'en convenait pas sans chagrin : « Evidemment, c'est un peu réaliste... Malgré cela, il y a du bon. » Que l'œuvre de son ami puisse être soupçonnée de réalisme affligeait sincèrement ce brave garçon. N'est-ce pas *hênaurme* !? Le réalisme est une tare !.. Cette horreur du vrai tourne à la phobie et cette phobie est contagieuse. En te parlant tout à l'heure des bonnes têtes qu'elle dérange, je pensais à mon vieux camarade Dufy dont j'aime fort le talent charmant et dont la spontanéité est si séduisante. Courageux, il ose encore avouer que « le spectacle de la vie le passionne », mais déjà il se méfie de cette passion qu'il semble tenir pour une pernicieuse faiblesse, une sorte de vice sans conséquences fâcheuses sur la pureté de sa vie intérieure. « *Il ne faut pas croire ce que l'on voit,* confie-t-il à Léon Degand. *L'œil est le plus grand ennemi du peintre* ».

— Façon de parler...

— J'entends bien, mais façon déplorable. Ce genre de paradoxe encourage ceux qui croient faire du grand penser en proclamant qu'il n'y a de clairvoyants que les aveugles. Nous a-t-on assez embêtés, avec ce voile du bonheur que serait la cécité... Crève-toi les yeux pour, enfin, contempler et servir le dieu qui est en toi !.. Mais non,

regarde de tous tes yeux ! L'œil est le plus grand ennemi du peintre ? Mais non, le peintre ne fait que transformer ce que lui fournit son ami l'œil... La part faite à la fantaisie est, dans l'œuvre d'un Dufy, considérable. Et elle est délicieuse. Mais quelle mine ferait-elle, la malheureuse, si Dufy lui faisait la sale blague de l'abandonner à elle-même ? Et Dufy lui-même, combien il s'embêterait en tête-à-tête avec sa seule fantaisie, s'ils étaient tous deux réduits à leurs ressources personnelles et soudain privés des fruits de la terre, s'il arrivait à Dufy — pour son malheur et notre désagrément — de préférer sa fantaisie personnelle aux innombrables fantaisies qui font sa délectation, les fantaisies de la lumière, les fantaisies de la nature. Ah ! comme Dufy s'ennuierait s'il ne croyait plus à ce qu'il voit ! Le patron des peintres, ce devrait être St Thomas. Ils ne croient pas à ce que voit le voisin, ils ne croient qu'à ce qu'ils voient eux-mêmes. Ils y croient éperdument. Ils y croient passionnément, et c'est de cette croyance qu'ils sont les propagateurs, et c'est de cette passion qu'ils nous entretiennent. Le peintre est un homme pour qui le monde extérieur existe.

— Allons bon, te voilà revenu à la Palisse. Satané bavard !...

CHRONIQUE LITTERAIRE

LA LITTÉRATURE EXPRESSION DE LA SOCIÉTÉ

par Jean LARNAC

BIBLIOGRAPHIE. — Claude AVELINE, Jean CASSOU, André CHAMSON, Georges FRIEDMANN, Louis MARTIN-CHAUFFIER, VERCORS : l'*Heure du choix*, Ed. de Minuit, 1947 ; Emile BRÉHIER : *Science et Humanisme*, Ed. Albin Michel, 1947 ; Romain ROLLAND et Frans MASEREEL : *la Révolte des machines ou la pensée déchaînée*, Ed. Pierre Worms, 1947 ; ARAGON : *les Voyageurs de l'impériale*, Ed. Gallimard, 1947 ; Howard FAST : *la Passion de Peter Altgeld démocrate américain*, trad. de l'américain par Renaud de Jouvenel, Ed. Hier et Aujourd'hui, 1947 ; Henry GREEN : *Orage sur Londres*, trad. de l'anglais par René Wauquier, Ed. Nagel, 1947 ; Paul TILLARD : *les Combattants de la nuit*, La Bibliothèque française, 1947 ; Loys MASSON : *Tous les corsaires sont morts*, Ed. Ferenczi, 1947 ; Jean MARTET : *les Portes du désert*, Ed. Albin MICHEL, 1947 ; Nicolas ZADORNOV : *le Grand-Père Amour*, trad. du russe par Stefen Chripounoff, Ed. Julliard, 1947 ; Magdeleine PAZ : *la Vie d'un grand homme, George Sand*, Ed. Corrêa, 1947 ; Marcel LE GOFF : *Anatole France à la Béchellerie, propos et souvenirs*, Ed. Albin Michel, 1947 ; René NELLI : *Poésie ouverte, poésie fermée*, Ed. des Cahiers du sud, 1947.

On nous répète souvent que notre époque est une époque d'inquiétude, par suite de l'insécurité dans laquelle il nous faut vivre, assis sur le volcan momentanément éteint de la bombe atomique. En fait, les spécialistes de la méditation sur la mort nous ont appris depuis longtemps que, même sans bombe d'uranium, le demain ne nous appartient pas. Il semble donc bien que certains conducteurs de l'opinion publique se soient donné pour mission d'attiser les angoisses, et cela pour des fins très particulières. Mais pourquoi trouvent-ils des alliés parmi les intellectuels les plus honnêtes ? L'écrivain ne saurait-il vivre que dans le tourment et par le tourment ? Ecarté par l'athéisme du dix-huitième siècle, le tourment pascalien a fait place au tourment romantique dont on pourrait suivre l'histoire à travers l'œuvre de Baudelaire, de Rimbaud, des existentialistes... J'aimerais, un jour, en découvrir l'origine dans une dérobade plus ou moins volontaire, et parfois maladive, devant les nécessités de l'action sociale.

Les éditeurs d'un recueil d'articles réunis sous le titre de *Civilisation* et dont j'ai rendu compte l'an dernier[1] avaient pour dessein de nous arracher au matérialisme en rénovant les valeurs « morales ». Il me paraît que Vercors, en appelant autour de lui Claude Aveline, Jean Cassou, André Chamson, Georges Friedmann et Louis Martin-Chauffier n'a pas eu d'autres desseins. Mais, tandis que les collaborateurs d'André Berge venaient des points les plus opposés de l'horizon politique, les rédacteurs de l'*Heure du choix* professent tous des opinions « avancées » ; quelques-uns même se déclarent communistes de cœur. Leur cas de conscience ne manque donc

1. La *Pensée*, nº 15.

point d'intérêt pour les lecteurs de la *Pensée.*

Ce serait durant l'été de 1946 que les signataires de l'ouvrage auraient reconnu que « l'heure est venue, pour le monde, de choisir son nouveau destin ». Je m'étonne que cette heure ait sonné si tardivement. Pourquoi ne sonna-t-elle pas en juin 1940 ? Serait-ce parce qu'il n'y avait alors à choisir qu'entre la servitude et la résistance et que l'on pouvait opter pour la résistance sans se faire le champion de la révolution ? A vrai dire, pour les esprits clairvoyants, l'heure du choix sonna en février 1934, lorsqu'il fallut décider entre le caporalisme hitlérien et la liberté démocratique ; elle sonna en octobre 1917, lorsque fut offert à notre exemple le premier Etat prolétarien ; en 1871, lorsque se constitua la Commune ; le 2 décembre 1851 ; en juin 1848 ; en février... Elle sonna chaque fois que l'homme se trouva sollicité par l'avenir et retenu par le passé.

Mais acceptons l'idée qu'en 1946 la question s'est posée d'une façon nouvelle, par suite d'une victoire qui montrait, d'une part la puissance des techniques dues à l'esprit matérialiste, d'autre part l'opposition entre une nation décidée à utiliser les conquêtes du matérialisme pour le bien du peuple et un groupe de nations décidées à les réserver au profit d'une minorité. Encore faudrait-il que le problème fût énoncé sans ambages. Or, je doute que cette formule convienne :

Faut-il donc s'épuiser à rétablir l'ordre ancien en repoussant toute vue nouvelle ? Ou, au contraire, tout détruire et tout recommencer ? (P. 8.)

Rien de plus traître que les mots. Ce *tout,* qui fait frémir, ne peut désigner l'ensemble de la civilisation matérielle, ni la totalité de l'espèce humaine. Car alors je ne vois pas bien comment l'humanité détruite pourrait recommencer son œuvre. Le tout ne se réduirait-il pas à quelques institutions économiques qui ont eu un commencement et devront bien avoir une fin ? à quelques habitudes de pensée, quelques croyances, quelques préjugés ? Trop d'écrivains ressemblent à ces frêles adolescents, à ces pâles vieillards qui craignent les courants d'air et le moindre changement. Ils crient à la fin du monde simplement parce qu'une guerre nouvelle est possible, ou même parce que des gouvernements populaires pourraient s'établir en Europe occidentale !

Ayant décidé d'appeler aux urnes les intelligences et les cœurs, de quelle façon Vercors et ses amis ont-ils organisé leur travail ?

Il s'agissait... pour ces six écrivains, d'accepter leurs différences, de les confronter, de les présenter toutes ensemble, et de tirer de cette diversité une raison de nouvel accord ; car ils s'entendaient pour considérer la diversité même de première importance, la preuve que le dialogue, l'échange, la dispute sont le signe, comme la condition, d'une civilisation vivante et libre. (P. 10.)

J'ai peut-être mauvaise grâce à dénoncer le péché mignon des littérateurs. Mais, enfin, il faut bien avouer que nous adorons discuter et que beaucoup d'entre nous font de la liberté d'échanger leurs idées, le critère même de la liberté. Or, ce qui importe à l'humanité, c'est l'action et non la discussion : Candide l'a fort opportunément rappelé à l'intarissable docteur Pangloss, il y a deux siècles. A quoi bon la liberté de dire, si l'on n'a pas la liberté d'agir ? Trop souvent, les démocrates du type traditionnel se contentent de laisser dire, empêchant, par tous les moyens, l'action démocratique. La condition d'une civilisation vivante et libre, ce n'est pas dans le dialogue, la dispute, que je la vois, mais dans une juste répartition des tâches et des biens. Et cette répartition ne sera obtenue que grâce à l'action continue, obstinée, de tous les hommes qui la souhaitent, grâce à une pesée de tous les instants sur les circonstances de lieu et de temps. Les auteurs de l'*Heure du choix* ne s'accordent malheureusement pas avec moi sur ce point.

Les exigences qui nous ont conduits à prendre la plume sont étrangères à des considérations de lieu ou de temps, déclarent-ils (p. 12) et nous nous accordons pour dénoncer (partout où ils se manifestent) les excès, les dangers d'un réalisme tactique et multiforme.

Tiré d'une seconde préface rédigée près d'un an après la première, le texte me semble capital. Se refuser au « réalisme tactique », n'est-ce point se dérober devant l'acte ? Constamment, le sculpteur se trouve obligé de ruser avec son ciseau, qui coupe trop ou pas assez, avec la matière insuffisamment homogène qu'il travaille. Son œuvre n'est pas immatérielle, elle ne sort pas uniquement de son cerveau, elle résulte de multiples rapports entre l'esprit, l'outil, le bloc. Et comment un moraliste, un sociologue peut-il prétendre se soustraire aux considérations de lieu et de temps ? Durant un demi-siècle, Julien Benda a tenté de répandre le goût de la pensée pure, pendant que Valéry et ses séides (en particulier l'abbé Brémond) nous proposaient un idéal de poésie pure. Intenables gageures. Au cours de la dernière guerre, Julien Benda s'est aperçu que la pensée pure ne suffit pas à fixer une conduite : s'arrachant aux hautaines exigences de la logique formelle, le clerc dut prendre parti, agir de son mieux en vue du but immédiat. Aujourd'hui, déchiré entre le désir d'une action exigée par les circonstances et le goût des spéculations parfaites, il reconnaît[1] que quiconque aime la justice se doit d'approuver les principes communistes, mais il réprouve les moyens propres à les inscrire dans la réalité. Attitude comparable à celle de Vercors, de Georges Friedmann, de Claude Aveline. Ceux-ci se montrent attachés « à la reconstruction rationnelle des institutions, fondée sur la justice sociale et la dignité humaine, — en un mot : au socialisme », ils considèrent celui-ci « comme possible et nécessaire », ils reconnaissent que l'immense effort de l'U.R.S.S. leur est un « *exemple* » ; mais, ajoutent-ils aussitôt, « elle ne peut constituer un *modèle* ». Veulent-ils dire par là, comme Garaudy semble le croire[2], que chaque pays devra construire le socialisme à sa manière ? ou que la manière dont il s'édifie en Russie leur déplaît fort ? S'ils avaient été plus soucieux de réalités que de fictions morales, ils auraient peut-être écrit que le socialisme soviétique constitue le noyau autour duquel doit se former le socialisme universel.

On n'en finirait pas de montrer comment, sous la plume de qui sait les charmer, les mots servent à dissiper la pensée, à l'obscurcir. Claude Aveline s'amuse à montrer l'insuffisance des « Eglises » et, sous ce nom trompeur, il classe aussi bien le communisme que l'Eglise chrétienne. Que n'a-t-il reculé devant ce procédé cher aux sophistes ! Discerner et non confondre, doit être le souci primordial de qui prétend penser. En disant que « ce ne sont pas les communistes qui ont, les premiers, donné à la foi la primauté devant la patrie », il confond, dans un but qu'il faut bien se résoudre à dire péjoratif, la conviction raisonnée du communisme et la foi aveugle du chrétien.

Georges Friedmann, lui, ne joue pas avec les mots. Il reconnaît nettement que :

> le communisme détient sur lui, devant l'histoire, la mission grandiose de renverser les structures économiques du capitalisme et par suite de réaliser la condition nécessaire, primordiale, de l'unification et de la libération. (P. 85.)

Cette mission, il la remplit à peu près seul, car les partis socialistes, « minés par leurs hésitations et leurs contradictions intestines », n'ont plus qu'un faible pouvoir. Le fait reconnu, on s'attendrait à voir Georges Friedmann se déclarer le fidèle militant du parti de son choix. Cependant, comme Benda, il se voile les yeux devant les horreurs de la politique. Il approuve tout sur le plan de l'idéal ; devant les réalités il fait la moue. Si bien qu'en désespoir de cause, il compte sur la France pour réussir une vaste synthèse entre la révolution économique nécessaire et l'exigence de ce qu'il nomme les « forces morales » :

> La France peut seule faire la synthèse originale de ce qu'il y a de meilleur, d'une part, dans l'héritage humaniste d'Occident et, d'autre part, dans les institutions collectivistes dont l'U.R.S.S. fait, en de difficiles conditions, l'admirable expérience. (P. 93.)

1. Voir les *Lettres françaises* du 5 février 1948.
2. *Ibid.*, nº du 12 février 1948.

Est-ce bien sérieux ? Et l'attitude d'André Chamson est-elle plus sérieuse lorsqu'il affirme — tel un moine du moyen âge — qu'une « malédiction plane sur l'univers » (p. 108) ? Louis Martin-Chauffier regarde les choses en face lorsqu'il précise que le mot démocratie signifie, en américain : liberté économique, recherche effrénée du profit ; et qu'en russe il signifie : justice sociale. Le dilemme lui apparaît alors clairement : nous avons à choisir entre la démocratie des trusts et la démocratie du peuple. Mais un tel choix, pense-t-il, risquerait de provoquer la guerre en détruisant le fragile équilibre actuel. Aussi, effrayé devant une telle responsabilité, il rejoint Friedmann dans l'échappatoire : nous réaliserons une civilisation nouvelle par l'unité de l'Europe, sinon l'Europe périra (p. 146). L'*Europe :* qu'est-ce à dire? Dois-je reprendre, à propos de ce mot, mon commentaire du pronom *tout ?* Le chantage à la guerre, à la fin du monde, est, pour trop de gens, l'*ultima ratio*. Ils m'évoquent la maman peu raisonnable qui passe sa vie à tourmenter ses enfants turbulents par un : « Vous me ferez mourir, si vous continuez ! ».

En définitive, que reste-t-il de ce petit ouvrage, conçu par six bons écrivains, six honnêtes hommes pour lesquels je ne saurais avoir que du respect et de l'amitié ? Ni Jean Cassou, ni André Chamson n'ont osé mettre en équation leur embarras. Par peur de la guerre, Louis Martin-Chauffier a opté pour la troisième force. Claude Aveline et Georges Friedmann ont dit leur goût pour le communisme, mais un communisme purement théorique, c'est-à-dire impuissant. Et Vercors s'est montré plus exigeant que tous sur le chapitre de la morale. Certes, il n'ignore pas que « la politique n'est pas une affaire de saints ni de poètes » (p. 151), mais le réalisme politique doit garder des mesures et la grande question est celle-ci : « Où se trouve la limite que nous pouvons tolérer ? » (p. 152). J'ai bien envie de demander à Vercors si, dans le cas d'un naufrage, il s'interdirait de se mouiller au delà de certaines limites. La prétention de l'écrivain, du « moraliste, », à régenter l'univers me paraît parfois comique. Hugo nous a trop violemment affirmé que le poète est le mage, que le manieur de mots dépasse de cent coudées la simple humanité, car « le mot c'est le verbe et le Verbe c'est Dieu ». Or, il y a cent ans, le mage Hugo ne sut pas prévoir la révolution de Février [1] et il se déroba devant Lamartine qui le priait de s'engager [2].

***

Ces « valeurs morales » auxquelles Vercors et ses amis sacrifient le salut de l'homme, Emile Bréhier les défend avec ardeur dans un petit livre intitulé *Science et Humanisme*. En dépit de sa bonne volonté, il n'arrive malheureusement pas à donner, de l'Humanisme, une définition précise :

> Le mot, en français (ou en allemand), écrit-il, suggère naturellement un certain mode d'éducation, une éducation libérale qui développe toutes les facultés humaines par opposition à l'éducation de nos spécialistes. (P. 14.)
>
> L'inspiration humaniste, ajoute-t-il (p. 16), est étrangère à la science positive, et ne se soumet aucunement à elle.

Depuis plus de deux millénaires, les deux modes de pensée créés par les Grecs se développent parallèlement :

> L'un prétend assurer notre puissance sur la nature, l'autre veut nous libérer et faire de nous des hommes non comme espèce biologique, mais comme des êtres moraux. (P. 16.)

Malheureusement, tandis que la pensée scientifique se développait sans ambages (notre penseur oublie la lutte obstinée,

---

1. Voir mon article d'Action du 18 février 1848.

2. Depuis que Jean Larnac a écrit sa chronique, Vercors a répondu dans les *Lettres françaises* (nº du 18 mars 1948) à l'article de Garaudy dont il est question plus haut. Il y précise son choix d'une façon qui donne en partie satisfaction à notre collaborateur. Il se défend en particulier de prêcher le scepticisme et l'obstention et de reculer, par scrupule moral, devant les nécessités, même brutales, de l'action. Nous aurons sans doute à revenir sur ce débat, qui est un exemple émouvant de l'évolution qui amène vers le marxisme des intellectuels honnêtes et clairvoyants, même s'ils ont longtemps sacrifié aux vieilles idoles d'un individualisme fallacieux (N.D.L.R.)

menée durant des siècles par l'esprit théologique contre l'esprit scientifique, la condamnation de Galilée, les précautions imposées à Descartes par la prudence, la condamnation au feu de l'*Esprit*, le barrage dressé devant l'*Encyclopédie*...), l'humanisme trouva sur sa route trois ennemis : le naturalisme « qui reproche à l'humanisme son caractère artificiel », les idées démocratiques « qui voient dans l'humanisme une culture réservée à quelques-uns », la religion « pour qui l'humanisme est l'affirmation d'une indépendance de l'homme, d'une activité immanente incompatible avec la transcendance divine ».

Il n'est pas sans intérêt de suivre l'alerte raisonnement d'Emile Bréhier qui, après une rapide revue historique, parle de Jean-Paul Sartre comme du dernier représentant du naturalisme et reconnaît que la Russie soviétique a tenté, sous l'impulsion de Lénine, puis de Staline, d'instituer un humanisme nouveau. Contaminé par le goût de la technique, l'humanisme soviétique ne trouve hélas ! pas grâce devant le philosophe qui revient vite à ses chères amours : le vieil humanisme des stoïciens, d'Erasme, de Bembo. « La race humaine périrait », affirme-t-il sérieusement, si le mouvement en faveur de la science et le dédain de l'humanisme traditionnel se poursuivaient « jusqu'au bout ». (Quelle race, pourrait-on lui rétorquer, afin de lui apprendre à respecter le mot propre : la blanche ou la noire ?) On reconnaît là le chantage à la catastrophe cher aux auteurs de l'*Heure du choix*.

Sans doute, les intentions du prophète de malheur sont-elles pures : aujourd'hui où les forces économiques apparaissent à tous primordiales, n'a-t-il pas la naïveté de croire — tout comme un Gandhi dont on comprend qu'il soit si fort vanté (encore que ni M. Truman, ni M. Blum n'aient jusqu'ici imaginé de faire la grève de la faim pour favoriser la réussite du plan Marshall) — que la paix s'obtient « par une victoire sur soi-même » (p. 61) ? Son désir de subordonner la science au mythe de l'humanisme ne peut cependant servir que la réaction : ce furent Brunetière, Ollé-Laprune, donc le parti nationaliste et clérical qui déclenchèrent la lutte contre la science à la fin du siècle dernier. Julien Benda ne l'a pas oublié, dans l'article de la *Nef*[1] où il a nettement dénoncé les procédés dont use la philosophie contemporaine pour déconsidérer la science et tenter d'en démontrer l'inanité. Tandis que Romain Rolland l'oublia lorsqu'en 1921 il conçut le scénario de la *Révolte des machines* que son collaborateur Frans Masereel vient de publier. Rolland était alors ulcéré par la guerre qui venait de s'achever, sinon il n'eût pas conçu ce dessin animé propre à décourager l'homme en lui enseignant une philosophie désabusée fondée sur l'éternel retour.

***

Parmi les romans récemment parus, il en est un qui, par ses dimensions, son contenu, aussi bien que par sa valeur littéraire, mérite une attention particulière : *les Voyageurs de l'impériale*. Achevé en 1939, il avait été publié durant l'occupation, mais l'édition tronquée, mutilée, non revue par l'auteur, ne permit pas de mesurer le relief de cet étonnant récit, d'une variété de ton désagréable peut-être aux fervents d'*Adolphe*, réjouissante pour qui aime retrouver, dans un livre, le foisonnement de la vie.

Réduit à un schéma, c'est l'histoire d'un professeur issu d'une famille très bourgeoise et qui, déséquilibré par les conditions historiques où il lui a été donné de naître, cherche à se réaliser par la spéculation boursière, perd peu à peu sa fortune, puis finit par quitter sa femme et son fils, afin de gagner cette liberté métaphysique à laquelle aspirent, aujourd'hui plus que jamais, ceux qui se refusent au grand combat pour la justice. Mais un schéma ne donne qu'une idée très approximative des *Voyageurs de l'impériale*. Lorsque nous sommes conduits au château de Sainteville

1. Numéro de janvier 1948.

en Jura, où le petit Pascal Mercadier passe ses vacances, nous avons l'impression qu'Aragon, nouveau Chateaubriand, évoque le Combourg de sa jeunesse :

Cet enfant ne se trouvait bien qu'à la ferme ou aux champs, avec les vachers. Ou bien il courait la montagne avec les garnements de Buloz. La montagne surplombait Sainteville, qui était comme une colline poussée à contre-pente. On passait en bas, le long du potager, du parc, par le chemin des étangs, le grand et le petit, où il n'y avait guère de carpes. On filait par les champs... (P. 54-55.)

Prenons-nous contact avec les habitants et les familiers du château, alors nous nous apercevons que l'écrivain n'a pas seulement pour but de décrire le « vert paradis des amours enfantines ». Il sait peindre un orage en montagne digne de faire pendant aux tempêtes des *Mémoires d'outre-tombe*, mais il sait peindre aussi, avec une précision cruelle qui rappelle celle du meilleur Mauriac, la vie d'une noblesse désargentée, alliée à de grands bourgeois qu'elle méprise tout en usant de leur argent. Et jamais il n'oublie les grands événements internationaux qui ponctuent le déroulement du temps, tout en faisant ressortir la mesquinerie des personnages : inauguration de la tour Eiffel aux premières pages, découverte fortuite du véritable auteur du bordereau sur lequel fut basée l'affaire Dreyfus (p. 288)... De ces grands événements auxquels, à distance, il semble que chacun aurait dû participer, fût-ce seulement par l'exaltation, Pierre Mercadier se désintéresse ; il lui importe bien qu'un innocent se morfonde à l'île du Diable !

Il passait de jolies filles sur le boulevard. Pierre ricana. Bizarrerie du monde. Il s'y sentait supérieur, et se foutait pas mal de la justice, des bordereaux et de l'Ile du Diable. (P. 289.)

Ayant quitté l'Université, ayant abandonné sa famille pour se livrer au jeu du baccara, où il voit l'activité la plus totalement inutile — car il ne cherche pas à s'enrichir — donc la plus libre, il se refuse à toute obligation sociale. Il triche.

Comme il trichait sur ses pensées, professeur, éducateur de la jeunesse, comme il trichait, chef de famille, sur le commun avoir des siens. Tricher : la véritable morale de l'individu.

Accoudé au mur crénelé de Vérone, il pense que si le héros véritable des temps de l'ancienne liberté était le condottiere, le héros d'aujourd'hui, dans le monde de l'industrie, du crédit et du papier-monnaie, c'est après tout l'homme à l'identité fuyante, qui glisse entre les mailles de la loi, ne s'embarrasse d'aucune des sottises de convention, sans place assignée ici ou là, maître de son destin, défiant les limites fixées à une existence, et dont l'histoire est faite de cent romans, de cent désastres. (P. 338.)

Que d'hommes, depuis un siècle, ont aspiré ainsi à la désertion ! que d'aventuriers de la finance et de l'industrie ! que de Gauguin et d'Alain Gerbault ! que de Maurice Sachs et de Pierre Minet !... Le destin en a fait des capitalistes, des solitaires greffant un bonheur illusoire sur un désespoir foncier, ou des épaves semblables à Pierre Mercadier. Une fois dissipés les restes de sa fortune, celui-ci échoue, en effet, à Paris parmi les clochards, jusqu'au jour où Meyer, l'un de ses anciens collègues devenu « marchand de soupe », lui offre une place de maître en son institution. Le gîte et le couvert assurés, Mercadier se transformera-t-il en homme rangé? Non. Il ne cherche nullement à renouer connaissance avec sa femme et son fils. Chaque semaine, il vient converser avec la tenancière d'une maison close, autre épave de la vie. On pourrait s'attendre alors à quelques scènes de haut ragoût, fort à la mode aujourd'hui. Mais, en nous transportant au bordel, Aragon reste un probe historien, un moraliste satirique. Les attitudes des personnages, leurs propos sont si atroces dans leur banalité, que nous éprouvons une invincible horreur. Mieux que les raisonnements d'un philosophe, le cynisme désolé de Mercadier nous détourne d'un certain mode de vie.

Hélas ! on ne saurait dire tout ce que contient cet ouvrage d'une extrême richesse : roman d'aventures puisqu'il nous permet de suivre une destinée singulière ; fresque historique puisque s'y trouve évoquée l'époque des omnibus à impériale ; roman d'analyse puisqu'on y peut étudier un caractère nouveau, un type inoublia-

ble ; roman social, enfin, puisqu'on y assiste à l'effondrement de la grande bourgeoisie. Les *Voyageurs de l'impériale* me semblent l'une des œuvres les plus marquantes de la dernière décade, non seulement dans notre histoire littéraire, mais plus particulièrement dans la vie d'Aragon qui semble avoir voulu faire un amer retour sur sa jeunesse, le poème dédié à Elsa Triolet et qui sert d'antélude à l'ouvrage m'incite à le croire :

Va tu n'as rien perdu de ce mauvais jeune homme
Qui s'efface au lointain comme un signe ou mieux [comme
Une lettre tracée au bord de l'Océan
Tu ne l'as pas connu cette ombre, ce néant...

***

Il me reste peu de place pour épuiser mon propos. Mais je ne voudrais pas achever cette chronique sans dire tout le bien que je pense de la *Passion de Peter Altgeld.* Nous avons été trop submergés par une littérature américaine imprégnée de désespoir ou cherchant, par l'érotisme, à nous plonger dans le gouffre métaphysique, pour ne pas saluer avec joie une œuvre forte qui prend son intérêt ailleurs que dans une banale intrigue amoureuse. Au moment où commence la campagne électorale aux Etats-Unis, où Edgar Wallace essaye de constituer un parti neuf entre les vieux Partis républicain et démocrate, on lira avec passion l'aventure de ce Peter Altgeld qui, conduit à la politique par sa générosité, devient l'idole d'un Etat, l'espoir des syndicalistes, puis finit par succomber devant les forces d'argent, démocratiques ou républicaines, liguées pour la défense de leurs intérêts : « ils mangeaient tous à la même mangeoire et vivaient dans la même enceinte » (p. 264). S'il est encore des Français qui mettent en doute les organisations policières montées aux Etats-Unis pour faire échec au syndicalisme, et la vénalité de la presse la plus puissante du monde, ils trouveront dans l'émouvante fresque brossée par Howard Fast des faits et des allusions propres à dissiper leur scepticisme.

Parmi les romans de guerre ou de résistance, on ne saurait mettre sur le même plan *Orage sur Londres* de l'Anglais Henry Green et les *Combattants de la nuit* de Paul Tillard. Le premier se réduit à un de ces bavardages à froid où excellent les Britanniques, mais Green n'est ni un Morgan ni un Huxley, et son traducteur, René Wauquier, a accumulé les fautes, les négligences. On pouvait peut-être demander aux écrivains londoniens un témoignage plus valable sur les bombardements de leur ville que ce récit sans intérêt. Quelle netteté, quelle précision photographique, au contraire, dans les *Combattants de la nuit !* Il semble que Paul Tillard ait rédigé un rapport sur les aventures dont il fut l'acteur, le témoin ou la victime depuis les premiers attentats contre les Allemands à Paris jusqu'aux geôles de la Gestapo. On a pu lire, depuis quatre ans, beaucoup de récits sur la Résistance. Je n'en connais pas un qui soit plus simple, plus dépouillé, plus sincère, plus prenant et, pour tout dire, plus authentique.

***

Dans *Tous les corsaires sont morts* et les *Portes du désert,* les amateurs de chasse au trésor seront conduits à prospecter l'un en l'île Maurice, à rechercher l'autre en Amérique du Sud, mais qu'ils ne s'attendent pas à éprouver les mêmes joies au cours des deux chasses. L'intérêt que l'on éprouve à suivre le récit de Jean Martet est très différent de celui que nous procure Loys Massont. On lit l'œuvre de Martet d'une traite, comme un simple roman d'aventures ou un roman policier, on n'y cherche aucun témoignage sur la vie, pas plus dans l'ordre folklorique que dans l'ordre psychologique : l'intrigue suffit. Tandis qu'on demande autre chose à Loys Masson dont l'*Etoile et la Clef* nous avaient prouvé qu'il a beaucoup à dire sur son île natale. Malheureusement, il n'a pas su choisir, ici, entre l'humour satirique, l'intrigue palpitante, l'analyse de caractère et le récit historique. Si bien que *Tous les corsaires sont morts* nous déçoit, jusqu'aux derniers chapitres où l'œuvre prend surtout une signification sociale. Dois-je ajouter qu'on y

trouve maintes belles pages sur les paysages de l'île et les mœurs de ses habitants ?

***

C'est l'intérêt folklorique qui donne quelque valeur au roman de Nicolas Zadornov : *le Grand-Père Amour*. Rien de plus simple que le sujet : dans la deuxième moitié du siècle dernier, une colonie de paysans russes se dirige vers le fleuve Amour pour y créer un village ; après un voyage de deux ans, au lieu de la terre promise, les pionniers se trouvent en présence de solitudes boisées que l'hiver couvre de neige et de glace ; il leur faut entrer en contact avec des Golds à demi sauvages et des marchands chinois qui rançonnent tout le monde ; mais le travail de la main et du cerveau finit par vaincre la forêt, le froid, les incompréhensions techniques. L'œuvre est lente, un peu grise, mais elle rappelle parfois, avec bonheur, les romans du grand nord américain, et ne nous conte-t-elle pas la plus belle des aventures, celle que Daniel de Foë a condensée et immortalisée dans Robinson Crusoë ?

***

Parmi les ouvrages consacrés à l'histoire littéraire ou à l'esthétique, j'en voudrais signaler trois. Le premier, *la Vie d'un grand homme, George Sand,* parce qu'il est prétentieux et sans valeur. Lorsqu'on connaît le monumental ouvrage de Wladimir Karénine, on ne peut que sourire en lisant, dans la prière d'insérer de Magdeleine Paz, que « des années de patientes recherches » lui ont permis de « renouveler le sujet ». Et, lorsqu'on trouve des pages entières de l'*Histoire de ma vie* découpées en dialogue et non signalées par des guillemets (p. 113-114 notamment), on ne peut s'empêcher de dénoncer une véritable escroquerie. L'ouvrage de Magdeleine Paz n'est ni un roman ni une probe étude biographique, mais un fatras.

***

Les propos et souvenirs réunis par Marcel Le Goff sous le titre d'*Anatole France à la Béchellerie* ont une autre valeur. On en avait déjà lu une bonne partie en 1924. Ils se trouvent aujourd'hui complétés sur bien des points, et notamment à propos de la politique. Mais Marcel Le Goff ayant commencé sa rédaction nouvelle en 1940 et l'ayant achevée en 1944 me semble avoir été sollicité par des tendances diverses. Je n'ai pas l'impression qu'il ait jugé son Monsieur France avec toute l'impartialité désirable. N'a-t-il pas été tenté, sous Vichy, de mettre l'accent sur le scepticisme francien et, lors de la Libération, de donner des gages aux communistes ? Quelques contradictions, les hésitations de la conclusion me font craindre qu'il n'ait voulu mécontenter personne.

J'avoue ne jamais avoir bien compris l'admiration du Maître pour les bolchévistes, lisons-nous page 153, pas plus d'ailleurs que les idées révolutionnaires qu'il exprima avec tant de constance dans les dernières années de sa vie... Son adhésion bruyante à des principes que toute sa vie démentait, donnait l'impression d'une attitude voulue, conservée par un acte persistant de la volonté plus que par une sympathique adhésion de la pensée.

Marcel Le Goff n'a pas compris combien, chez France, l'idéal communiste fut profondément enraciné et combien le moindre recul dans la réalisation de cet idéal le fit souffrir. Il n'eut pas la force, et il le regretta (voir p. 153), de s'arracher à ses bibelots et à ses livres pour participer au combat immédiat ; mais il n'hésita pas à dénoncer, avec une vigueur digne de Saint-Just, les faiblesses des chefs du prolétariat dont il espérait tout (voir ses réflexions sur Jaurès).

***

Il faudrait plusieurs pages pour exposer la thèse soutenue avec élégance par René Nelli dans son étude : *Poésie ouverte, poésie fermée.* La question qu'il soulève est de celles qui nous tiennent à cœur :

Nous voyons... s'installer côte à côte, et parfois chez le même écrivain, une poésie de mythes renouvelés aux problèmes sociaux, forgeant dans la langue vulgaire son style anonyme et exact, et

une poésie fermée, incompréhensible et bourgeoise... La poésie est donc dualiste... (p. 158).

Le restera-t-elle ? René Nelli se le demande. Mais il ne croit pas que la poésie soit appelée à de grands destins, car « la poésie ouverte risque de ne plus se manifester par des œuvres, quand les hommes ne seront plus séparés du réel par les hommes », ils *vivront* la poésie ouverte s'ils réussissent à se libérer, ils trouveront, sans le secours de personne, « la voix qui nomme les choses » :

A ce moment, poésie ouverte et poésie fermée apparaîtront toutes deux comme d'anciennes illusions (p. 159).

La prédiction est de celles auxquelles je me suis assez souvent laissé aller. Mais qu'en diront les poètes ? Qu'en dira Yvon Belaval qui, dans un fort beau livre, s'est mis à *la Recherche de la poésie ?* Nous en reparlerons.

LA CHRONIQUE THÉATRALE

par Guy LECLERC

Don Juan, de Molière : Un rationaliste du XVII[e] siècle.

De la pièce de Molière que Louis Jouvet a montée à l'Athénée, la *Croix* disait récemment que ce fut « une œuvre en avance sur son temps, annonciatrice de l'impiété délibérée du XVIII[e] siècle ».

Ce don Juan n'est pas, en effet, le séducteur banal aux seules préoccupations érotiques. Pas davantage, il ne doit être considéré comme l'éternel insatisfait cherchant en vain la possession absolue que réclamerait son orgueil. Ce don Juan, c'est, dit encore la *Croix*, « l'homme qui s'oppose orgueilleusement à Dieu », l'homme qui, « même devant la révélation du surnaturel,... ne capitule pas. » Entendez, pour adopter un langage plus adéquat, que don Juan est un rationaliste qui combat avec énergie les préjugés spiritualistes.

« Je crois que deux et deux sont quatre, Sganarelle, et que quatre et quatre sont huit. » Voilà ce que faisait dire Molière à son héros en 1665 ! On ne s'étonne pas dès lors que, représentée quinze fois, sa pièce soit ensuite restée dans l'ombre pendant près de deux siècles. Une telle profession de foi cartésienne n'était pas pour plaire beaucoup aux puissants de l'époque !

Je veux aussi rappeler l'admirable scène au cours de laquelle Juan, n'ayant pu obtenir, du pauvre qui lui demandait une aumône, une répudiation de son Dieu, s'écrie, en lui tendant un écu d'or : « Va ! va ! je te le donne pour l'amour de l'humanité ! » Répétons-le, la chose se passe en 1665, à un moment où la conception d'une morale et d'une fraternité purement humaines n'était guère répandue...

On doit être très reconnaissant à Louis Jouvet d'avoir révélé une telle pièce aux spectateurs de 1948. Malgré son aridité de ton, son manque d'unité et d'évidentes faiblesses, dues à une construction très hâtive, c'est une grande et belle pièce qui fait honneur à son immortel auteur... et au personnage de don Juan. Car, en définitive, le spectateur, au terme de ces cinq actes, s'il a réprouvé comme il se doit les vices du grand seigneur hypocrite et débauché, admire sa force de caractère et sa volonté inébranlable de conserver à l'homme l'« empire de l'homme ».

***

L'Invitation au château, de Jean Anouilh : Le rose et le noir.

En dépit d'une exposition trop longue et de quelques répliques qui ne passent pas la rampe, les cinq actes de cette « pièce rose » sont divertissants. Le dialogue est toujours de qualité, les saillies souvent spirituelles, les personnages secondaires cocasses. Mais si tout cela suffit à faire une très honnête pièce, tout cela ne suffit pas évidemment à faire une pièce très honnête.

La sauvage (car il y a une sauvage ici, comme il se doit) s'appelle cette fois Isabelle. C'est une petite danseuse de l'opéra. Elle a été engagée par Horace, un

jeune hobereau provincial, pour briller au cours d'une soirée donnée en son château et servir ainsi l'une de ses intrigues (il s'agit, très précisément, de détourner le frère jumeau d'Horace d'une jeune fille riche, gâtée, et insupportable... Après de multiples péripéties amoureuses, Frédéric convolera, en effet, avec Isabelle).

Isabelle a soif de pureté. Elle déteste l'argent et les riches. Lorsque le roi des sulfates (le père de la jeune fille gâtée et insupportable) lui offre des liasses de billets de banque pour quitter le bal, elle refuse tout net.

Le grand financier, qu'Anouilh avait déjà copieusement ridiculisé en le présentant comme très préoccupé par ce problème : « Y a-t-il plusieurs manières d'accommoder les nouilles sans beurre et sans sel ? », se demande alors : comment ? on ne pourrait plus tout *acheter ?* et nous le voyons complètement désemparé.

« Bravo ! » serait-on tenté de dire ! Voilà un divertissement dont les « gags » sont infiniment plus efficaces que les tirades désespérées des pièces noires ! Eh non ! pas du tout ! Si l'on passe sur le fait que la pure Isabelle, qui déchire les billets du financier, la pure Isabelle qui hait la richesse, admet que sa mère la livre à la concupiscence d'un vieux marcheur pour de l'argent... Si l'on passe aussi sur le fait que les réactions du financier sont trop invraisemblables pour qu'on y croie vraiment un seul instant, reste l'essentiel : ce n'est pas le grand magnat des sulfates, encore moins le financier en général qui est ici ridiculisé et attaqué, c'est monsieur Messerschmann, Juif polonais. Vous voyez l'astuce ! Nos ennemis, ce sont les ploutocrates juifs, proclamait-on il y a quelques années, et M. Anouilh emboîte allègrement le pas à la propagande vichyste et nazie.

Aussi bien, les tendances réactionnaires de l'auteur sont-elles évidentes :

En politique, fait-il dire à Horace, il faut se laisser gouverner comme on se laisse couper les cheveux, par d'autres, tant bien que mal.

Ce même Horace qu'Anouilh veut nous présenter comme dégoûté de la classe à laquelle il appartient se laissera d'ailleurs marier finalement à la fille du roi des sulfates, sans protester...

Enfin, si quelque spectateur s'était fait des illusions sur les intentions « révolutionnaires » de M. Anouilh, elles seraient vite dissipées par des répliques de ce genre : « On est tout seul, voilà ce qui est sûr. On ne peut rien les uns pour les autres... la mort est la seule réalité ».

Ainsi, grattez le vernis et la « pièce rose » apparaît pour ce qu'elle est : une « pièce noire » où le mépris de l'homme et de la vie éclate une fois de plus.

***

L'Archipel Lenoir : Une grande satire de mœurs.

Certaines répliques de la nouvelle pièce d'Armand Salacrou, l'*Archipel Lenoir,* sont fort proches de celles d'Anouilh. Quelle différence fondamentale, cependant, entre les deux œuvres !

L'*Archipel Lenoir* ne comporte pas d'exposition. D'emblée, l'auteur nous jette en pleine tragi-comédie de caractères et de mœurs au sein de la famille Lenoir.

Il y a là Marie-Thérèse, la fille, une bourgeoise ridicule, le fils, Victor, qui, dégoûté de son milieu, fait la noce pour ne pas trop penser, Adolphe, le gendre, digne, raide

comme son faux-col et « réaliste » : c'est sur lui que repose le sort de la maison Lenoir, fabrique de liqueurs. Il y a aussi la sœur d'Adolphe, la comtesse Hortense, une vieille bigote refoulée, veuve après trois mois de mariage et qui parle à tout propos de son « petit mari » tué en 1914, le vicomte Cazette, un dégénéré, les petits-enfants Lenoir...

Tout ce monde-là est réuni dans le grand salon de la maison de Pont-Lévêque autour du grand-père Lenoir tapi dans son fauteuil. L'instant est solennel. Le « vieux », qui est encore vert, a abusé d'une jeunesse. Le père d'icelle, un braconnier rancunier, a porté plainte et un policier doit, à l'aube, arrêter l'auteur du délit.

Chacun des participants de ce conseil de famille, muré dans son égoïsme, est comme un îlot séparé des autres, mais, devant le danger qui menace, tous prennent conscience qu'ils constituent en quelque sorte un archipel. Il faut à tout prix étouffer le scandale, sauvegarder l'honorabilité, la respectabilité de la famille et, surtout, préserver son patrimoine : la « marque Lenoir ! »

Que va-t-on faire ? On discute, on dispute, chacun se déboutonne pour une fois et dit ce qu'il a sur le cœur : l'ensemble des interventions donne déjà une fière idée de la morale bourgeoise... Finalement, le conseil de famille tombe d'accord sur une solution élégante : pour éviter le scandale, le grand-père devra se suicider avant l'aube.

Mais le « vieux » tient à la vie. Il regimbe. Son gendre, Adolphe, se fait fort de le convaincre. Seuls, tous deux, avec un revolver, les deux hommes s'accrochent âprement :

— Je me mets à votre place, beau-père.
— On dit ça... Ah ! c'est simple d'imaginer la mort des autres ! Et si je tirais sur vous au lieu de tirer sur moi ?... maintenant, vous êtes à ma place !..., etc.

Là-dessus, la lumière s'éteint, un coup de feu part.

Qui a été tué ? ...Je passe sur la seconde partie de la pièce où ceux qu'on croyait morts réapparaissent aux yeux ahuris des autres, où la comtesse Hortense prend le grand-père pour un fantôme et lui demande des nouvelles du Bon Dieu... C'est là un vaudeville supérieurement mené.

Le conseil de famille, disais-je, était déjà fort édifiant en soi. Mais un ami de l'Archipel Lenoir, le prince Boresku, « Bobo » pour les intimes, et sa femme, dite « Lolotte », se chargent de souligner le désarroi de ces bourgeois cossus, leur égoïsme, leur manque de perspective, la stérilité de leur existence. Et aussi, la faillite totale des valeurs traditionnelles de leur classe, plus particulièrement des valeurs dites religieuses :

De quel secours voulez-vous que soit une religion faite pour les esclaves du monde romain à des bourgeois du xxe siècle qui jouent à la roulette ? dit à peu près « Bobo ».

On voudrait citer toutes les réparties étincelantes et féroces que Salacrou multiplie. C'est un véritable feu d'artifice. Un feu d'artifice qui brûle pour de bon.

En vérité, les bourgeois qui viennent chaque soir applaudir l'*Archipel Lenoir* en prennent pour leur argent. Rarement, satire plus mordante leur a été infligée !

Le tableau n'est pas seulement caricatural. Il est sombre aussi et l'angoisse, la hantise de la mort jaillissent des propos de « Bobo », notamment, dont le cynisme souriant est fort proche du désespoir.

Ayant fait cette constatation, certains ont voulu en conclure que Salacrou était

le « dramaturge de l'angoisse ». Que, si ses personnages n'avaient pas toujours conscience des raisons de leur souffrance, il en avait conscience pour eux. Que leur cri d'angoisse, « c'est celui qui jaillit du cœur de l'athée Salacrou ». Qu'ils sont « les confidents de sa quête incessante d'un Dieu », etc.[1].

Cette conclusion me semble tout à fait inexacte. Certes, les personnages de Salacrou, conscients ou non de l'absurdité de leur vie, sont désemparés, angoissés. Certes, Bobo, parce qu'il est beaucoup plus intelligent que les autres, en vient à penser que la mort vaudrait mieux que cette vie de néant. Mais, nous l'avons vu, tous sont de pauvres fantoches.

C'est cela que Salacrou veut démontrer. L'angoisse de ses personnages n'est pas la sienne. C'est celle d'une classe dépassée par les événements, dépassée par l'histoire. Il le dit avec un très grand talent auquel il faut rendre hommage.

Me permettrai-je cependant quelques réflexions ? Je ne pense pas qu'il faille chicaner Salacrou sur sa seconde partie. Bien sûr, le passage de la grande satire de mœurs au vaudeville pur peut décevoir, mais a-t-on si souvent l'occasion de rire à ce point, aussi sainement ?

Le début même de la pièce comporte une faiblesse. Ce dilemme : le déshonneur ou le suicide du grand-père n'est-il pas invraisemblable ? N'y aurait-il pas moyen, dans la réalité, de faire disparaître la jeune fille violée, ou, mieux, son père ? Ou de soudoyer le policier, ou, mieux, le juge ? Cela encore n'est pas grave.

Mais il est une question que les amis sincères de l'auteur ont le devoir de lui poser : Ne pensez-vous pas, Salacrou, que ce genre de satire, pour cruel qu'il soit, est, lui aussi, un peu dépassé par les événements ? Le temps n'est-il pas venu, laissant de côté les classiques têtes de pipe, que vous cassez avec une si grande virtuosité, de vous attaquer aux nouvelles et pseudo-valeurs de la bourgeoisie, aux nouveaux types de bourgeois ?

La bourgeoisie s'est faite militante. Quand elle le juge nécessaire, elle sait maintenant lâcher du lest. Elle admet volontiers que l'on s'en prenne à ces valeurs et à ces types traditionnels (les têtes de pipe). N'ai-je pas déjà constaté que c'est elle qui vous fait, pour une part, un triomphe quotidien au Théâtre Montparnasse et cela ne vous agace-t-il pas un peu ? Ne pourriez-vous pas nous camper maintenant un patron de combat, je veux dire un de ces grands industriels qui donnent leur bénédiction aux groupements de « Force ouvrière », une comtesse existentialiste, un jeune dandy technocrate de la « Troisième Force », par exemple ? ...Bref, ne pourriez-vous pas nous offrir une satire *très actuelle* : l'actualité immédiate ne vous fait pas peur et *les Nuits de la colère* ont prouvé qu'elle pouvait vous valoir une éclatante réussite...

***

Passage du Malin de François Mauriac : Une pitoyable histoire de coucherie.

La famille bourgeoise inspire à Armand Salacrou une étude vivante, colorée, où les traits psychologiques abondent, où le brio n'exclut jamais la profondeur. Placé devant une matière analogue, François Mauriac ne nous offre qu'une pièce fade, sans

1. M. José Van Den Esch : *Salacrou, dramaturge de l'angoisse.*

relief, tout empêtrée dans les lieux communs, et qui, tournant bride devant les problèmes essentiels, prétend nous intéresser à une pitoyable histoire de coucherie.

> Tout roman de Mauriac a pour thème une révolte d'un personnage enfermé dans une double cage : sa propre veulerie et l'emprise familiale. Tout roman de Mauriac s'achève sur le triomphe de la famille qui écrase le révolté sous le poids de sa révolte, ce péché. Et cet écrasement n'est possible que par le triomphe des complexes dont la famille a pris soin de saturer l'esprit de chacun de ses membres.

Ces deux phrases de Roger Boussinot résument excellemment, outre l'œuvre romanesque de Mauriac, la pièce dont il nous a gratifiés cette année [1].

De son héroïne, Emilie Tavernas, Mauriac dit : « Sa race est celle des dominatrices d'âmes ». A la voir évoluer, on ne saisit vraiment pas en quoi peut consister l'ascendant qu'elle est censée exercer sur les jeunes filles de son institution. Ni si elle l'exerce pour le compte de Dieu ou pour son propre compte... Mais on perçoit fort bien qu'elle est prisonnière des préjugés et des complexes familiaux.

Un instant troublé dans sa chair par le passage d'un don Juan pour jeunes domestiques naïves, qui figure le « Malin », elle se ressaisit. « L'amour, dit-elle, est une convoitise immonde », et elle s'arrache à son amant. Mais, au fond, elle regrette ce qu'elle abandonne, elle ne sait pas trop ce qu'elle veut, sa violence verbale ne parvient pas à masquer un profond désarroi, son désespoir apparaît gratuit...

Mauriac dit encore :

> Eclairer un personnage aussi complexe, le faire s'exprimer tout entier en un nombre restreint de répliques, voilà le tour de force qu'exige de nous le théâtre lorsque nous l'abordons avec nos habitudes de romancier.

Incontestablement, le prophète du *Figaro* n'a pas accompli le « tour de force » exigé et Emilie Tavernas est très loin de Thérèse Desqueyroux.

Comment, en vérité, s'intéresser à ces débats de conscience où les affaires de grâce se mélangent si étrangement aux obsessions sexuelles qui tourmentent tous les personnages ? (Car, bien entendu, le jeune homme est ici amoureux de sa belle-mère, sa sœur incarne la créature élue et la vieille chipie de grand'mère se délecte avec des histoires de draps chiffonnés et de sommiers qui grincent...)

Lorsque Mauriac déclare : « *Passage du Malin* relève du théâtre le plus suspect à la jeune génération et qu'il faut bien qualifier de psychologique », il se vante ! Peut-on parler de psychologie devant cette étude terriblement élémentaire où tout étudiant en philosophie qui se respecte retrouve sans peine ses souvenirs de première année de licence ?

> Vivrons-nous dans un monde encore capable de s'intéresser à un drame de la vie personnelle ? interroge Mauriac. Arthur Koestler ne le pense pas, lui qui écrivait naguère :
>
> « Un nouveau type d'écrivain semble remplacer l'homme de lettres humaniste de la classe moyenne : c'est l'aviateur, le révolutionnaire, l'aventurier, ce sont les hommes qui mènent une vie dangereuse... »
>
> Cela revient à dire que nous en avons fini avec la littérature expression du drame individuel ; et il est vrai que celui d'Emilie Tavernas ne demeure intelligible que pour les humanistes et les chrétiens, fils de la vieille Europe nés dans un temps où il y avait encore une vie privée.

Monsieur Mauriac exagère vraiment ! Que viennent faire l'humanisme et la vieille

---

1. Roger Boussinot : « *Le Massage du Calin* » (Action).

civilisation chrétienne occidentale dans cette galère ? Si leur sort est réellement lié aux pitoyables macérations d'Emilie Tavernas, pauvre humanisme ! pauvre vieille civilisation chrétienne occidentale ! Si le drame individuel doit se résumer au misérable petit débat d'une femme frigide, pauvre individu ! Quelle misère est la nôtre, enfin, si notre vie privée gravite autour de la hantise du péché de la chair !

Non, M. Mauriac ! L'écrivain de l'avenir n'est pas l'aventurier cher à M. Koestler (qui se reconnaît en lui). Tous les hommes dignes de ce nom mènent aujourd'hui une vie dangereuse. Plus dangereuse, plus féconde surtout, que celle de l'agent de la D.G.E.R. ou de l'*Intelligence Service*. C'est pour eux que l'écrivain de l'avenir écrit : Il est des leurs, ni bourgeois confiné dans une famille qu'il déteste et dans une classe qui pourrit avec lui, ni protagoniste d'aventures policières.

Le drame individuel le plus authentique, en un temps où des millions d'hommes ont à forger ensemble le destin de l'homme, c'est le drame de l'individu intégré dans la collectivité en lutte. Mais celui-là vous est inaccessible, à vous et à vos semblables. Emilie Tavernas est d'un autre monde. Nous vous l'abandonnons volontiers, car la « jeune génération », comme vous dites, n'a que faire de vos problèmes. Son temps est trop précieux pour qu'elle le gaspille avec des masochistes !

« Selon que je ferai rire ou non, je porterai dans l'avenir mon effort sur la comédie ou je dirai adieu au théâtre », dites-vous. Vous ne nous faites pas rire, M. Mauriac, et c'est nous qui vous disons adieu en souhaitant que le théâtre en fasse bientôt autant et marche désormais vers la vie.

***

Le Maître de Santiago de Henri de Montherlant ou le **Mal de pureté**.

Si l'on se place sur le seul plan du talent, il faut reconnaître que le *Maître de Santiago* a tout de même une autre allure que le *Passage du Malin*. Mais, mises à part les incontestables qualités littéraires et dramatiques de M. Henri de Montherlant (qu'il ne faut pas exagérer, d'ailleurs) *le Maître de Santiago* est une pièce infiniment plus réactionnaire encore que le *Passage du Malin*, car, cette fois, les problèmes sont posés et résolus. Et dans quel sens !

Plusieurs critiques ont affirmé de cette pièce qu'elle était « l'une des plus belles pièces catholiques écrites chez nous depuis longtemps ». Les catholiques en décideront. Ils diront s'ils reconnaissent pour un des leurs ce quinquagénaire bigot, aigri, qui sacrifie le bonheur de sa fille à son égoïsme, méprise et maudit sa patrie... au coin du feu et proclame qu'il a reçu « à profusion le don d'écœurement ».

Après tout, Don Alvaro n'a qu'un but : faire son salut. Et cela lui vaudra peut-être un brevet de christianisme. Mais nous voilà loin de l'amour et de la charité et Montherlant dessert passablement la religion en l'incarnant de la sorte... Ce personnage inhumain n'inspire pas plus d'admiration que de pitié, et il a peu de chances de convertir le spectateur non prévenu.

Des traits politiques qui pullulent dans la pièce, détachons celui-ci : « Avant, nous étions souillés par l'occupant. Maintenant, nous sommes souillés par nous-mêmes. » C'est que tout gravite ici, paraît-il, autour du désir de pureté. J'espère qu'il sera des catholiques pour se souvenir des exemples de pureté en acte que donnèrent certains d'entre eux, aux côtés des laïques dont ils furent les frères de combat. Et pour laisser

Don Alvaro à ses ruminations qui se veulent méprisantes et mystiques et qui ne sont qu'orgueilleuses et stériles. Ne traite pas de la pureté qui veut, monsieur de Montherlant et lorsque vous évoquez l'auto-souillure, parlez pour vous ! Souvenez-vous du « Comité France-Allemagne » et du *Solstice de juin !*

Quant aux autres, les jeunes surtout, puissent-ils au moins ne pas accepter les attaques que Montherlant leur prodigue comme il les prodigua jadis aux femmes ! Au jeune soldat qui lui avoue : « Vous me désespérez », Don Alvaro répond : « C'est ce que je veux. » Et tout est clair alors. Avec Sartre, le « désespoir » se traduit par de bruyantes tentatives de mystification pour le compte de la bourgeoisie réactionnaire. Avec Montherlant, le « désespoir » aboutit au silence du cloître, au renoncement. Dans les deux cas, le même mépris de l'homme, la même invite à la dérobade devant l'avenir.

Il est heureusement d'autres perspectives pour la jeunesse. Mais il lui faut d'abord sortir de ce « temps du mépris ». Arrière donc les charlatans et les bonimenteurs qui s'emploient à l'étouffer !

CHRONIQUE PHILOSOPHIQUE

UN DÉBAT SUR LA LOGIQUE EN U.R.S.S. LA *LOGIQUE* D'HENRI LEFEBVRE. LES INTERPRÈTES DE HEGEL

par Jean KANAPA

Le débat auquel donnèrent lieu en Union Soviétique les imperfections, voire les graves erreurs de l'ouvrage d'Alexandrov, *Histoire de la philosophie occidentale*, et l'importante mise au point que constitue le discours que Jdanov prononça lors de la conférence philosophique pan-soviétique réunie pour discuter de ce livre, ont justement retenu l'attention du public français. Indépendamment de la preuve supplémentaire que le fait même de ce débat a apporté de la totale liberté d'expression qui règne en U.R.S.S. et du caractère largement démocratique des discussions culturelles en ce pays, *la Pensée*[1] a souligné tout l'intérêt du fond du débat pour l'intellectuel français à qui le discours de Jdanov fournit un certain nombre de suggestions et de sujets de réflexion dont il lui sera à peu près impossible de ne pas tenir compte désormais dans ses jugements, dans ses recherches, dans ses méthodes de travail.

Si ce débat témoigne — entre autres choses — de l'intensité de la vie philosophique en Union soviétique, il serait complètement faux de croire qu'il en est le seul et exceptionnel témoignage. C'est ainsi — pour prendre un autre exemple (entre plusieurs) — qu'en 1940 s'ouvrit en U.R.S.S. une discussion qui se poursuivit *pendant les années de guerre* sur l'éventualité d'une décision de réintroduire l'étude de la logique « élémentaire » dans le programme des dernières années des écoles secondaires. Les professeurs Kolman et Asmus furent priés d'écrire des manuels qui furent ensuite pris comme base de discussion. Des professeurs de philosophie, de l'enseignement supérieur et de l'enseignement secondaire, des membres de l'Institut de philosophie et du commissariat à l'Education, prirent part aux réunions et aux débats. Là aussi, la question fut portée devant le plus large public. C'est ainsi que la revue américaine *Philosophy and phenomenological research* a pu publier (en décembre 1944) un article de E. Shur, « La théorie du concept, du jugement et de l'inférence dans les logiques formelle et dialectique » ; cet article était extrait de la revue soviétique *Pozdznamenem marksizma* dont les lecteurs ne sont pas des philosophes professionnels et qui tirait avant-guerre à 50.000 et pendant la guerre à 10.000 exemplaires. La question n'était d'ailleurs pas encore complètement réglée en 1945, puisque la même revue américaine publie dans le dernier numéro que nous en avons reçu (septembre 1947) la traduction d'un article de P.S. Popov, « La logique d'Aristote et la logique formelle », publié à Moscou en 1945, et qui relève des mêmes préoccupations.

L'auteur y remarque que les successeurs scolastiques d'Aristote ont complètement déformé le sens véritable de son enseignement.

> C'est une métamorphose surprenante qui accompagna l'opération qui consista à vider progressivement de son sang la logique d'Aristote et sa transformation en formalisme scolastique. On a là un exemple de la façon dont une doctrine se voit maquillée dès lors qu'elle est privée de ses nécessaires fondations et d'une réévaluation géné-

1. Georges Cogniot : Les discours de A.A. Jdanov sur « l'histoire de la philosophie ». *La Pensée*, n° 16, janvier-février 1948, p. 47 à 53.

ralisante. Je pense au fait que le cœur même de l'ontologie gnoséologique d'Aristote, sa théorie de la signification objective des concepts, fut progressivement atténuée et réduite à un nominalisme...

Si les « formalistes » ont pu ainsi considérer Aristote comme leur père et précurseur, c'est pour des raisons à la fois intrinsèques et extrinsèques. D'un côté, l'unilatéralité de nombreux ouvrages du Stagirite, leur manque d'organisation, leur insistance sur l'aspect formel des processus de connaissance ; d'un autre côté, le fait que ce furent surtout ces ouvrages plus apparemment formalistes qu'on connut au moyen âge (la quasi-totalité, ou du moins l'ensemble des renseignements sur l'œuvre d'Aristote n'ayant été connus qu'au XIIIe siècle) et cet autre fait, presque *politique,* que les clercs étaient bien trop occupés à concilier l'enseignement d'Aristote avec celui de l'Eglise pour explorer l' « objectivisme » de celui-là, tout cela contribua à déformer historiquement le vrai visage de l'aristotélisme. Comme le dit Lénine,

la scolastique et les théologiens ont pris dans Aristote ce qui était mort, et non ce qu'il y avait de vivant, les enquêtes, les recherches...

En fait, la logique d'Aristote *n'est pas* la pure et simple logique formelle. Celle-ci est un tronc sans jambes ; la logique d'Aristote a des racines, des racines objectives. Lorsqu'on l'étudie telle qu'elle fut, on constate, selon l'amusante expression de Popov, qu'on ne peut se permettre « de la glisser dans le lit de Procuste de la logique formelle ».

*
* *

Et ici il faut bien poser encore la question que nous avons déjà posée à propos du débat sur l'histoire de la philosophie.

Peut-on nier ce fait réel que ces discussions sur les problèmes philosophiques (et sur d'autres) les plus ardus et les plus complexes se sont déroulées en Union Soviétique et *uniquement* en Union Soviétique, et pendant une guerre qui réclamait la conjonction de tous les efforts ?

En vérité, c'est justement parce que, tous les efforts — les efforts intellectuels y compris — étaient requis que de tels débats ont pu démocratiquement avoir lieu. Quand on interdit un livre en Amérique, c'est en cachette et sans que personne ne vienne, *n'ose* venir s'en expliquer. Quand on discute un problème culturel en U.R.S.S., tous les spécialistes sont invités à prendre part au débat et le problème est porté simultanément devant le plus large public ; ici, le fracas de la guerre n'a point empêché, mieux, il a stimulé l'étude des questions que posent, par exemple, la logique et son enseignement. Est-ce en Amérique ou en U.R.S.S. que règne la liberté culturelle et que se manifeste sans relâche le progrès culturel ?

*
* *

Le fait que, *en pleine guerre,* les philosophes soviétiques, chercheurs marxistes, aient pu se préoccuper de questions, *en apparence* abstraites, de logique, ce fait indique à lui seul (de façon extérieure) que ces questions ne doivent finalement pas être aussi abstraites, aussi formelles, qu'elles en ont l'air — et la réputation ! Et que le matérialisme dialectique, dont ils firent le fondement et la méthode de leurs recherches, constitue peut-être précisément le seul fondement et la seule méthode qui permettent d'élaborer une logique *concrète.*

La publication du dernier livre de H. Lefebvre, *Théorie de la connaissance, logique formelle et logique dialectique* [1], vient confirmer, par son contenu même, ces suppositions.

Ce volume constitue le premier tome d'un grand ouvrage « A la lumière du matérialisme dialectique », dont le second (*Méthodologie des sciences*) paraîtra prochainement.

1. Paris, 1947, Editions sociales.

Nous avons dit récemment [1] quels étaient le plan et la méthode de l'ouvrage dans son ensemble. Nous avons aussi rappelé le souhait de son auteur qui, ne se cachant pas les inévitables déficiences d'une œuvre individuelle, écrit :

S'il soulevait assez de critiques pour qu'elles exigent un approfondissement ou un élargissement des thèses — si quelque jour prochain cet essai sur le matérialisme dialectique pouvait se transformer en un plus vaste travail collectif, — il aurait atteint son but.

Sans pouvoir analyser de façon exhaustive cet excellent premier tome (que le lecteur se doit de lire, même et surtout s'il est un adversaire du matérialisme dialectique), nous voudrions aujourd'hui en indiquer les lignes de clivage essentielles.

***

La connaissance, dit H. Lefebvre, n'est pas un problème. Elle est un *fait.* On parle toujours, surtout dans les Universités, qui en font une des têtes de chapitre de leur programme, du « problème de la connaissance ». Mais en vérité la connaissance n'est un problème — *un faux problème* — qu'à partir du moment où l'on pose comme originaire la séparation du « sujet » et de l' « objet ». C'est là une démarche propre à la pensée métaphysique qui pose comme *effectivement* séparé *dans la réalité* ce qu'elle *peut* concevoir comme séparé *dans la pensée* (par exemple le cerveau et la pensée). Quand elle s'exerce sur les rapports du sujet et de l'objet, tantôt la pensée métaphysique pose leur dualité comme absolue, et dès lors, la « réunion » qui s'opère dans le processus de connaissance devient un inquiétant mystère (qui ouvre la voie au scepticisme, au recours à Dieu ou à la recherche de garanties transcendantes ou transcendantales), tantôt elle pose l'un des deux « moments » (le sujet *ou* l'objet) comme le seul vrai et affirme que l'autre est une illusion (ce qui conduit en fin de compte à l'idéalisme ou au matérialisme métaphysiques).

Le matérialisme *dialectique* refuse de se laisser enfermer dans de tels dilemmes. Il constate (car c'est une simple constatation) que la connaissance comme fait précède le « problème » de la connaissance et en conclut que le vrai problème n'est pas : « Comment la connaissance est-elle possible ? », mais : « Comment la métaphysique est-elle possible ? » c'est-à-dire : comment la connaissance peut-elle devenir un « problème », un *mystère ?*

Pour être résolue, une telle question — qui fait partie à coup sûr d'une théorie matérialiste de la connaissance — exige qu'on sorte du cadre strict de la philosophie et qu'on envisage celle-ci dans ses rapports avec l'ensemble des activités humaines. Elle exige que soient révélées et mises en lumière les conditions historiques, sociales, économiques qui ont donné naissance à la « métaphysique », bref elle exige la prise en considération du devenir humain dans sa totalité et dans son mouvement.

Cette tâche, c'est au fond celle que H. Lefebvre se propose de mener à bien au cours des huit volumes de *A la lumière du matérialisme dialectique.* C'est pourquoi ceux qui s'étonneraient de voir un ouvrage sur le matérialisme dialectique commencer par les traditionnelles abstractions de la métaphysique (ou plus exactement par la *dénonciation* de ces abstractions), qui s'étonneraient de ce qu'un matérialiste se plonge dans les subtilités de la logique et parle d' « être », de « non-être », de « concept » ou d' « idée », feraient la preuve qu'ils n'ont pas bien compris ce qu'est le matérialisme *dialectique.* L'essai de Logique de Lefebvre n'est pas plus un traité de logique au sens ordinaire du mot que *Le Capital* n'est un simple traité d'économie... *Le Capital,* pour son élaboration, exigeait une Logique, fût-elle (mais elle ne le fut d'ailleurs pas !) implicite ; la Logique de Lefebvre, dans son développement *explicite,* conduira au *Capital.*

Mais pourquoi une Logique, demandera-t-on encore ? Pourquoi un matérialiste a-t-il besoin d'un tel attirail « spirituel » ? La

1. La *Pensée,* n° 15, novembre-décembre 1947, p. 70.

logique n'est-elle pas stérile ? Les mathématiciens, les physiciens, les économistes, les hommes politiques ont-ils besoin d'une Logique pour arriver au vrai (de l'action *et* de la connaissance), pour suivre le développement d'un phénomène, pour le dominer, pour déjouer les ruses et les apparences du réel ? Non, bien sûr, si l'on entend par Logique un ensemble de règles qu'il faudrait apprendre *avant* la connaissance ou l'action et qui seraient *à côté* du savoir scientifique, qui constitueraient une science *à part*. Mais indiscutablement oui, si l'on conçoit la logique comme *la technique intellectuelle qui permet de s'emparer du vrai*, de se l'approprier (à la fois et en même temps au regard de la connaissance et de l'action). Car c'est en apparence seulement que les savants ou les hommes politiques s'emparent (s'approprient) « spontanément » et « immédiatement » de leur *objet*. Cette immédiateté est, en fait, le résultat de l'expérience de l'humanité tout entière (de l' « homme générique », dirait Marx). Les hommes utilisent une technique intellectuelle qui a été façonnée par les siècles. En quelques mois, un enfant apprend au lycée des théorèmes mathématiques qui ont demandé des milliers d'années d'élaboration. Mieux : en quelques mois il acquiert ce qu'on appelle un « sens » de la rigueur mathématique, de la manière dont on doit en mathématique developper un raisonnement pour qu'il soit reconnu valable ; mais ce « sens » lui-même a demandé des siècles d'appropriation. C'est lentement que les mathématiques ont constitué leur méthode, une méthode qui représente leur manière propre de développer leur objet, et qui, par exemple, s'interdit le recours à certains procédés jugés « impurs », telle la mesure empirique (sensible).

Voit-on maintenant tout l'intérêt méthodologique qu'il y a à commencer l'exposition de la seule conception du monde vraiment scientifique et moderne par l'exploration des médiations (historiques) par l'intermédiaire desquelles la technique intellectuelle contemporaine peut aujourd'hui *apparaître* « immédiate », « naturelle » ? L'essentiel de la démarche du marxisme étant de révéler l'élaboration *historique* (médiate) de ce qui *semble* aujourd'hui *naturel* (immédiat), n'était-il pas tout indiqué de partir d'abord de la question des fondements historiques de la technique intellectuelle qui régit aujourd'hui aussi bien nos raisonnements (notre connaissance) que nos gestes (notre action) ? A vrai dire, ceux qui ne comprendraient pas pourquoi il est légitime de la part de Lefebvre de commencer par une Logique n'auraient tout simplement pas bien compris ce qui différencie une logique dialectique d'une logique formelle (métaphysique).

Pour le matérialiste, en effet, l'esprit humain progresse, se développe, change, devient plus subtil, plus « délié », exactement comme les organes des sens, qu'il n'est d'ailleurs pas possible de séparer de la pensée. L'homme voit autrement et plus que l'animal ; ses yeux, ses oreilles s'affinent (il *comprend* certaines musiques, certaines peintures, etc.), il sait apprécier et différencier des aliments qui ne sont pour l'animal qu'une même nourriture grossière et sans diversité. De même l'esprit est l'organe du savoir et cet organe peut — comme tout autre — être éduqué, de telle sorte qu'il devient capable de « sentir » et de s'approprier un certain contenu ; on apprend ainsi (en mathématiques, en physique etc.) à « manipuler », à « faire parler » un objet spécifique. Ainsi, de même que chaque génération trouve à sa disposition « immédiate » les outils *matériels* fabriqués par les générations antérieures, elle trouve aussi des outils *intellectuels* tout prêts (ou presque). Cette idée d'une technique intellectuelle s'élaborant au cours des siècles, le matérialiste la reconnait fondamentale et fait la *théorie* de sa formation. Il montre comment l' « outil » intellectuel s'est créé au contact de l'objet, comment il « extrait » le savoir du contenu indifférencié ; il montre qu'il façonne l'objet et que l'objet le façonne ; autrement dit, que l'outil modifie le savoir, mais que réciproquement le savoir modifie l'outil. L'objet du savoir et le savoir se créent l'un l'autre dans un mouvement dialectique dont la reconnaissance est la condition nécessaire de toute compréhen-

sion scientifique de l'évolution historique du savoir et de son état présent.

*
* *

Ce que Lénine résume en ces termes :

La logique est la science, non pas des formes extérieures de la pensée, mais des lois de développement de toutes les choses matérielles, naturelles et spirituelles, c'est-à-dire du développement de tout le contenu concret de l'univers et de sa connaissance, c'est-à-dire la somme, le résultat de l'*histoire* de la connaissance du monde. (*Cahiers*, p. 111.)

*
* *

La logique dialectique (ou concrète) ne s'oppose pas à la logique formelle (ou métaphysique) comme le Vrai s'oppose au Faux. Précisément *parce qu'elle* est logique dialectique, elle refuse une telle opposition, dans la mesure où l'on donne à cette opposition un caractère absolu. Comme elle repousse l'opposition *absolue* du vrai et du faux, du concret et de l'abstrait, etc. Elle n'est pas LA logique de la « contradiction » en face de LA logique de l' « identité ». Au contraire, elle reconnaît la validité de la logique formelle *dans la mesure où la logique formelle ne pose pas* (*ne peut pas poser*) *l'identité comme un absolu*. Autrement dit, la logique formelle n'a de sens (et de validité) qu'en tant qu'elle est *déjà* logique dialectique qui s'ignore, en tant qu'elle refuse ou est incapable de faire un usage « absolu » (c'est-à-dire *absolument* formel) des principes qu'elle met à sa racine. La logique dialectique montre, en effet, que le « principe d'identité », pris dans son sens absolu, devient un non-sens absolu, une contradiction absolue : quand on pose « A est A », pour que cette proposition ait un sens, pour qu'elle ne soit pas une absurde tautologie, il est nécessaire de sous-entendre que A sujet est d' « une certaine manière » (non déterminée) différent de A prédicat. Il faut introduire en sous-main la différence, sinon l'on n'énonce, à proprement parler, *rien*. C'est dire que l'identité absolue empêcherait d'admettre, rendrait impossible l'existence du faux, de l'erreur, de la contradiction. Or, il va de soi que la logique formelle, en tant qu'elle prétend à la vérité, doit reconnaître cette existence.

La logique dialectique, elle, ne déclare pas que « A est A » ou bien que « A n'est pas A ». Elle déclare que « A est B *dans une certaine mesure, à un certain degré, pour un certain temps, etc...* ». Et il lui importe justement de déterminer cette mesure, ce degré, ce temps. Bref il faut déterminer les *limites* et les *conditions* de validité d'un énoncé, voir quand et comment il est vrai, quand et comment il cesse d'être vrai.

C'est en fonction de cette essence de la logique dialectique que se résout la question de sa fécondité et de celle de la pensée. Pour la logique dialectique, la pensée n'est pas un reflet stérile, elle est cette « formidable puissance » qui affirme le « même » contre *l'apparence* de la différence, la différence contre l'*apparence* de l'identité. Les jugements de la vie quotidienne tout autant que les énoncés de la science sont de parfaites illustrations de cette puissance : du morceau de cire devenu liquide, modifié dans sa couleur, son odeur, sa consistance, la pensée dit encore : « C'est de la cire. » Inversement, peut surgir un régime avec « un chef d'Etat régulièrement investi par les Chambres », un régime qui, *en apparence*, continue la « légalité », et dont la pensée *dialectique* sait dire : « C'est un autre régime ». Ainsi de Vichy.

*
* *

Devant les propositions de la logique dialectique, devant ses lois, devant les exemples qu'elle donne (l'eau qui gèle, comme illustration de la relation qualité-quantité ; la vie ou l'érosion géologique, comme illustration de la relation être-non-être, etc.), on entend souvent dire : « Mais c'est du simple bon sens, c'est naïf, tout le monde sait cela...! » Que ce soit du « bon sens » et *rien d'autre*, nous serons prêts

à l'admettre si l'on concède que toute contestation de ces énoncés est du « non-sens » et *rien d'autre*. Alors, nous ferons défiler la galerie des « métaphysiciens », depuis Parménide jusqu'à Bergson et Sartre, et nous dénombrerons leurs « non-sens » : la qualité est une illusion (Descartes)..., la quantité est une illusion (Bergson)..., le mouvement est une illusion (Zénon)..., il n'y a pas de milieu entre l'en-soi « massif » et le néant (Sartre)..., etc.

Car la chose est claire : la pensée métaphysique conteste la *réalité* du plus et du moins, la réalité de la naissance et de la mort, de l'apparition et du changement. Ce sont là pour elle illusions et apparences « subjectives », irrationnelles, contradictoires, « absurdes ». Le matérialisme dialectique, lui, rend au « bon sens », au réalisme dit « naïf », leurs droits et fonde leur légitimité. Cela ne signifie certes pas qu'il conteste la nécessité d'un « dépassement » du point de vue immédiat de la perception simple. Mais ce dépassement, il le trouve dans la *science* et non dans la métaphysique. Car il constate que la science transforme *réellement*, « sensiblement », l'immédiat que la métaphysique ne « transforme » qu'*en pensée*, par le jeu de l'abstraction. Là où la métaphysique « détruit » les apparences sensibles et affirme imperturbablement, depuis Parménide et comme lui, l'identité et l'unité de l'être, la science ne détruit pas seulement en pensée l'apparence : elle la détruit réellement en montrant, en *produisant* (en chimie, en physique atomique) le passage d'une « substance » dans une autre.

A ce compte, la logique dialectique est déjà la logique du monde (parce que le monde lui-même *est* dialectique).

On ne s'étonnera donc pas de constater que l'essai de Logique de Lefebvre apporte d'emblée une vue d'ensemble (en même temps que *fondamentale*) sur le matérialisme dialectique. Tout le marxisme est déjà présent (parfois explicitement) dans cet ouvrage que son titre pourrait faire croire partiel.

***

Il y aurait encore bien des choses à dire sur ce volume si riche, et notamment combien il semble être à jour des découvertes scientifiques contemporaines (H. Lefebvre a toujours tenu à s'entourer de spécialistes de chaque question pour s'enquérir auprès d'eux et leur faire contrôler ses travaux du point de vue du spécialiste). Et aussi quelle mine de renseignements, de suggestions, de prises de position renferme cet Appendice, qui approfondit chaque question. Et encore combien la simple présentation des textes de Lénine sur Hegel, la logique et la dialectique convainc du génie philosophique de celui que certains veulent aujourd'hui encore nous faire prendre pour un simple « agitateur ». (Tous ces textes, au complet, doivent d'ailleurs être prochainement présentés au public par les Editions sociales).

***

Si, dans son Introduction, Henri Lefebvre appelle de tous ses vœux les discussions sur son ouvrage, il est deux points sur lesquels, nous semble-t-il, ces discussions vont vraisemblablement s'engager.

Il est certain, d'une part, que la discussion peut s'engager sur le point de savoir si l'auteur a eu raison de *commencer* par une Logique. Une condamnation hâtive serait, à ce sujet, tout simplement stupide. Mais compte tenu de l'aphorisme de Lénine :

> On ne peut comprendre le *Capital* de Marx et, en particulier son premier chapitre, sans avoir étudié et compris toute la logique de Hegel. Donc pas un marxiste n'a compris Marx un demi-siècle après lui.

et compte tenu d'une première justification que nous avons donnée plus haut, la question peut se poser de savoir si, aujourd'hui, dans les conditions actuelles de la véritable bataille culturelle qui se livre, avec toute sa complexité, ses pièges, sa signification, il relève d'une juste appli-

cation de la méthode marxiste d'inaugurer l'exposé d'une philosophie essentiellement *militante* par l'exploration de la Logique. On ne peut répondre d'un trait de plume ; la question mérite d'être largement discutée.

D'autre part, compte tenu de ce que les *connaissances* scientifiques de H. Lefebvre paraissent à jour, compte tenu de ce que la constante référence d'une recherche logique à Hegel est une nécessité indiscutable (voir l'aphorisme cité de Lénine) et compte tenu du cadre « universitaire » dans lequel l'auteur a conçu son travail, il sera fécond de se demander si H. Lefebvre a su élaborer de façon suffisamment *dialectique* et à la lumière des confirmations que les progrès scientifiques les plus récents apportent au matérialisme, les concepts de la nouvelle logique. Si, autrement dit, la Logique de Lefebvre intègre parfaitement (dialectiquement) l'apport logique des sciences dans leur état présent ; si sa présentation ne garde pas un certain formalisme ; si la dialectique matérialiste scientifique, à l'œuvre spontanément dans les travaux du savant moderne, a effectivement enrichi le *contenu* des concepts logiques tels que les explicite l'ouvrage. Ici encore, il ne doit pas être question de donner une réponse hâtive et superficielle. Mais puisque H. Lefebvre rappelle que

> le dernier mot de Lénine, dans ce domaine, ne fut-il pas une recommandation expresse, celle de lire Hegel, de le comprendre et de le transcrire « *matérialistement* » ?

et puisque, conscient du danger qu'il courait, il avertit que

> afin d'éviter l'interprétation néo-hegelienne, de nombreux passages de cette logique insistent — sans craindre les répétitions — sur l'importance et le sens primordial du CONTENU de la forme logique,

il sera légitime d'examiner de très près la façon dont il remplit cette tâche de « transcrire Hegel matérialistement », la façon dont il a su tirer de l'état actuel des sciences le véritable (et le valable) « contenu » des formes logiques.

Viennent les discussions, les controverses et les critiques, Lefebvre sera certainement le premier à s'en féliciter. Il sait que c'est à ce compte seulement que son travail progressera. Son intention n'est pas dogmatique. Autrement serait-il marxiste ?

Reste que cet ouvrage, le premier en son genre, connaît déjà un succès mérité auprès des spécialistes. Son caractère pédagogique et sa richesse font que, dès maintenant, nombre d'étudiants l'utilisent (à la licence ou à l'agrégation), ayant mis au rebut, comme dépassés, leurs vieux manuels de Logique, au premier rang desquels le morne Goblot...

*
* *

Reste aussi que son effort de transcription matérialiste de Hegel vient à point nommé pour contrebattre l'entreprise de ceux qui, pour des raisons idéologiques assez claires, tentent de déformer l'hegelianisme pour le mieux utiliser à leur profit, pour se l'approprier.

De ceux-là, M. Kojève est sans doute le représentant le plus « populaire » (dans un cercle de deux cents intellectuels « angoissés »). Et en un sens, le plus amusant. Nous allons dire pourquoi.

M. Kojève a — non pas publié — mais laissé publier un gros livre qui s'appelle *Introduction à la lecture de Hegel*[1]. Ce livre est composé des cours que fit M. Kojève à l'Ecole pratique des Hautes Etudes (5e section) de janvier 1933 à mai 1939, d'un commentaire de la section A du chapitre IV de la *Phénoménologie de l'Esprit* (sur le texte du Maître et de l'Esclave) et de plusieurs conférences.

Les cours de M. Kojève étaient en fait une lecture commentée de la *Phénoménologie* et ce qu'on nous en donne ici, ce sont les notes prises durant ces cours.

Résultat : une pagaïe invraisemblable. Intituler ce recueil monstrueux *Introduction à la lecture de Hegel* est peut-être une excellente affaire commerciale, ou plus sim

---

1. Paris, Gallimard.

plement la manifestation de cet humour si particulier qui règne dans la maison Gallimard qui édite ce livre, c'est en tout cas mentir effrontément sur les services que peut rendre l'ouvrage à qui voudrait s'initier à la philosophie hégelienne. Certes, il peut apporter un certain nombre de choses à qui connaît déjà bien Hegel... et encore !

Et encore..., car M. Kojève interprète Hegel de la façon la plus personnelle qui soit : imaginez que Marx ait été un existentialiste avant la lettre et que Hegel ait été un pré-marxisto-existentialiste de cet acabit, vous aurez ainsi le visage de Hegel vu par M. Kojève. Autrement dit : M. Kojève s'est cherché un père spirituel et il l'a trouvé dans un Hegel qu'il a forgé pour les besoins de la cause.

C'est assez gênant et on n'en finirait plus de relever les « audaces » (nous sommes gentils !) de l'interprétation kojévienne.

Ce qu'il y a de cocasse, c'est la semi-fureur de M. Kojève lorsque « son » Hegel ne dit pas exactement ce qu'il lui veut faire dire. Et, notamment, lorsque Hegel affirme qu'il n'y a pas seulement une dialectique de l'humain, mais que celle-ci reflète une dialectique de la nature. Cela, M. Kojève, existentialiste, ne peut pas le tolérer. Et il prend à partie Hegel. Voyez plutôt :

La dialectique à trois temps [dit M. Kojève commentant Hegel] n'est pas une méthode. La dialectique est la nature propre, véritable des choses elles-mêmes (*Encyclopédie*, § 81) et non un art extérieur aux choses (*Enc.* § 274) : la réalité concrète est elle-même dialectique. La pensée du philosophe est dialectique parce qu'elle reflète (révèle) le réel qui est dialectique.

La chose met M. Kojève en rage. Il écrit aussitôt :

La *Phénoménologie* est *faussée*[1] — chez Hegel — par le *préjugé* moniste (en vue de la Logique) ; par le *préjugé* que l'être de l'homme n'est pas différent de l'être de la nature.

« Faussée », « préjugé » : M. Kojève est-il assez mécontent de ce que Hegel ne soit pas plus existentialiste (on sait avec quelle véhémence sommaire M. Sartre, au nom de l'existentialisme, s'attaqua dans *les Temps modernes* à l'idée marxiste et hegelienne d'une dialectique de la nature) ! Pourtant, quel mal il se donne !

Pour Hegel, l'essence n'est pas indépendante de l'existence. Aussi, l'homme n'existe-t-il pas en dehors de l'histoire. La *Phénoménologie* de Hegel est DONC[1] « existentielle » comme celle de Heidegger. Et elle doit servir de base à une anthropologie.

Le « donc » n'est-il pas magnifique de mauvaise foi ? Et M. Kojève revient à la charge souventes fois. Ainsi, dans les pages 483-488 (et la longue note I de la page 483). M. Kojève considère comme une « erreur » de Hegel d'avoir cru qu'il existait une dialectique de la « totalité », c'est-à-dire une dialectique qui concernât *à la fois* et *de la même manière* l'homme et la nature. Et il n'a que mépris pour cette « erreur ». Seule, est valable pour lui la dialectique hegelienne qui concerne l'homme.

En admettant que seul l'être humain est *dialectique* au sens hegelien du terme, on peut dire que la dialectique de Hegel est une dialectique *existentielle* (489, note 1).

On reconnaît là la typique thèse existentialiste. Et ce refus d'une dialectique de la nature (qu'on déclare n'exister que « dans l'imagination *schellingienne* de Hegel » !) débouche directement sur l'idéalisme.

Qu'on critique l'interprétation fausse (idéaliste) que donne Hegel de la dialectique de la nature, et d'ailleurs de la dialectique en général, anthropologique *comprise*, nous sommes les premiers à en reconnaître l'absolue nécessité ; mais qu'on *refuse* la notion et l'existence d'une dialectique de la nature quelle qu'elle soit, ce n'est pas critiquer l'idéalisme de Hegel, c'est être plus idéaliste que lui. Aussi bien, comment les néo-hegeliens existentialistes pourraient-ils dénoncer l'idéalisme de Hegel ? Puisqu'ils *sont idéalistes !*

***

1. Souligné par nous.

L'ouvrage de M. Jean Hyppolite, *Genèse et structure de la « Phénoménologie de l'esprit » de Hegel*[1], qu'il présenta, avec sa traduction de la *Phénoménologie*, comme thèse de doctorat, est beaucoup plus *honnête* que celui de M. Kojève. Il n'est pas à recommander au non-spécialiste, mais il rendra des services à beaucoup de professionnels.

C'est un commentaire serré de la *Phénoménologie* qui, comme le dit l'auteur, est

> l'ouvrage de Hegel le plus vivant, celui dont la croissance paraît la plus organique. On est frappé de voir que les mêmes concepts reviennent à des étages divers et enrichissent leurs significations. Ce n'est donc qu'en analysant de près la progression de l'œuvre, son contenu substantiel en même temps que ses démarches dialectiques, qu'on peut espérer en entrevoir le mouvement.

Dire que cet ouvrage de M. Hyppolite apporte de Hegel le commentaire que nous, matérialistes dialectiques, nous attendons, certes non. Et d'autant moins que M. Hyppolite cède à plusieurs reprises à la « tentation existentialiste », notamment à propos de cette question de la dialectique de la nature. C'est ainsi qu'il écrit :

> Sans doute, il semble souvent que cette dialectique est mieux adaptée aux êtres vivants ou aux êtres conscients qu'aux êtres matériels..., car il faut introduire dans l'être — qui est relation — un dynamisme que nous pouvons prêter aux vivants ou à la conscience, mais qu'il nous paraît difficile d'introduire dans ce qu'il est convenu d'appeler la matière inerte (p. 115).

Cela paraît peut-être « difficile » au philosophe qu'est M. Hyppolite, mais la science est là pour montrer que tel est pourtant le fait, et que la matière dite « inerte » *n'est pas* inerte. Et que, par conséquent, une dialectique de la nature est, non seulement possible (avec des prémisses autres, bien entendu, que celles de Hegel), mais encore *réelle*.

La tentation existentialiste réapparaît encore chez M. Hyppolite lorsqu'il écrit :

> Cette ontologie de la vie universelle sert seulement de base à une conception de l'être de l'homme, nous dirions aujourd'hui de l'existence humaine... Cette intuition de l'être de l'homme apparaît bien, en effet, comme le point de départ de la spéculation hegelienne. (P. 144-145.)

Les seules justifications que donne l'auteur sont des références aux travaux de jeunesse de Hegel. En admettant à la rigueur que le souci de l' « être de l'homme » (terminologie bien peu hegelienne d'ailleurs) ait été le « point de départ » de la spéculation hegelienne — ce qui n'est pas prouvé du tout, — il reste que réduire la dialectique totale telle qu'on la trouve chez Hegel à une simple « base », et, qui plus est, à la « base » d'un pré-existentialisme, est une interprétation assez personnelle. Il semble en fin de compte que ces passages de M. Hyppolite tirent à l'existentialisme ce qui ne fut que le « romantisme » de Hegel. L'assimilation est hâtive, car, à ce compte, combien de philosophes et d'individus non-philosophes ne pourrait-on faire passer pour des précurseurs de l'existentialisme?

De toute façon, et malgré la gravité d'une telle déviation d'interprétation, M. Hyppolite n'est pas la proie — comme M. Kojève — d'un délire existentialiste systématisé. Et, exception faite de quelques interventions très personnelles de M. Hyppolite, son livre n'est en tout cas pas un livre « menteur ». C'est déjà cela.

Les recherches historiques auxquelles s'est livré l'auteur sont souvent nouvelles et fort intéressantes. C'est ainsi que la prise en considération (très limitée d'ailleurs et aussitôt « dépassée ») par Hegel de la notion d'aliénation telle qu'il la trouve dans le *Contrat social* de Rousseau ouvre des horizons de réflexions importantes. C'est ainsi encore que le commentaire sur l'appropriation par Hegel du *Neveu de Rameau* de Diderot (pages 387-403) est fort bien venu et les perspectives historiques révolutionnaires que recélait cette illustration de la « conscience déchirée » bien mises en lumière.

Qu'on ne s'attende d'ailleurs pas à une critique de Hegel dans cet ouvrage ; l'idéalisme hegelien ne gêne pas particulièrement ici M. Hyppolite. Aussi bien nous

1. Paris, Aubier, éditions Montaigne.

dira-t-il que son intention n'était pas critique.

Une naïveté pourtant fait sourire :

> On ne peut nier ici le caractère révolutionnaire, aperçu par Marx, de la dialectique hegelienne (386).

Seulement « aperçu » ? Sans doute, M. Hyppolite a-t-il écrit cette phrase (et d'autres) à un moment où il ne connaissait pas encore très bien Marx.

* * *

Car il semble qu'il le connaisse mieux aujourd'hui. Comme en témoigne (après son article « Marxisme et Philosophie », dans la *Revue socialiste,* nov. 1946) un article récent, « La conception hegelienne de l'Etat et sa critique par Marx », paru dans *les Cahiers internationaux de sociologie* (vol. II, 1947), par ailleurs si vides et si verbeux.

Certes, cet article est assez « ramassé » ; et n'épuise pas la question. Certes, M. Hypyolite est encore plein de réserves quant à la valeur de la solution marxiste. Comprenant bien que c'est

> dans le prolétariat dont la contradiction est l'expression de la contradiction de toute la société bourgeoise [que] Marx trouve le levier nécessaire pour « désaliéner » l'homme

et que seul le prolétariat est capable de « résoudre la contradiction de la condition humaine » contemporaine, M. Hyppolite demande :

> Mais cette résolution de toute transcendance est-elle possible aussi bien sur le plan de l'histoire que sur celui de la pensée ? La condition humaine contient-elle avec son problème la solution même du problème ?

A quoi on ne saurait mieux répondre qu'en conseillant à M. Hyppolite de continuer à fréquenter Marx pour trouver la solution de cette inquiétude. Inquiétude d'ailleurs très hegelienne, ce dont M. Hyppolite ne se cache pas.

> La dialectique hegelienne, dit-il, maintient toujours au sein de la médiation la tension de l'opposition ; la dialectique réelle de Marx travaille à la suppression complète de cette tension. Elle prétend y parvenir dans le réel lui-même. Mais si nous considérons l'objection que Hegel ferait à cette critique, nous pensons qu'il se refuserait à cette disparition possible du « tragique de la situation humaine ». Ce tragique ne tient pas seulement à certains conflits économiques qui peuvent un jour ou l'autre disparaître, il tient au mouvement même de la Vie ou de l'Idée dans l'histoire.

Sans parler du romantisme assez abstrait (et historiquement dépassé) de cette position de Hegel, M. Hyppolite oublie une chose ; c'est que le marxiste n'envisage pas la suppression *absolue* (complète) de « la tension de l'opposition » ; ce qu'il envisage et ce qu'il réalise par son action historique, c'est la suppression de la forme d'exploitation de l'homme par l'homme que prend cette « tension » dans les rapports économico-sociaux interhumains aujourd'hui. Une fois *cette* tension radicalement (par la racine) détruite, subsistera l'opposition de l'homme et des forces naturelles qu'il veut subjuguer, et la tension intellectuelle propre à l'activité culturelle de l'homme. L'histoire (dialectique, donc « contradictoire »), pour le marxiste, ne s'arrête pas. C'est pour Hegel qu'elle s'arrête, M. Hyppolite a confondu.

Par ailleurs, M. Hyppolite fait bien ressortir le cœur de la critique de Hegel par Marx, à savoir la dénonciation « des médiations hegeliennes qui ne résolvent pas *réellement* les contradictions d'une situation historique ».

Et si, à cette critique, il ne peut finalement opposer que l'expression de doutes qui relèvent d'un scepticisme assez superficiel (du genre : « la mariée est trop belle »), le meilleur moyen de lever ces hésitations est sans doute de le renvoyer au précepte de Hegel lui-même (de ce Hegel si contradictoire !) que l'auteur rappelle en ces termes :

> La lecture des gazettes, disait Hegel, est la prière du matin moderne : elle nous permet de nous situer dans notre monde historique.

Mais oui ! Après le livre de philosophie, il n'est que de lire la presse quotidienne.

Ici, comme là, la troisième force est un mythe et un mensonge. Hegel ou Marx, l'idéalisme ou le matérialisme, le passé ou l'avenir, le conservatisme ou le progrès, l'idéologie mystificatrice ou la dénonciation de cette idéologie, la réaction (idéologique et politique) ou le peuple : il n'y a pas de tiers parti.

Et la recherche d'un refuge en des médiations abstraites, conceptuelles, très souvent même simplement *verbales* (hegeliennes ou autres), le refus de participer à la résolution réelle des contradictions *réelles*, le recours à l'Esprit (de Hegel), au Dieu (de l'Eglise) ou à l'En-soi-pour-soi (de Sartre) ne sont pas un tiers-parti. Ils ne sont que les atouts préférés du parti du mensonge et de l'abdication, les slogans du parti de l'abêtissement et de la servitude.

Même, *et surtout*, (qu'on y pense bien chaque fois qu'on lit une contribution philosophique !), s'ils ont l'air *désintéressé*...

Seul le matérialisme dialectique permet au savoir humain et à l'action humaine d'avoir sur le monde (nature et société) cette *prise*, qui est la condition du progrès *réel, concret* tout à la fois de ce savoir et de cette action. Lui ne se présente pas sous des allures « désintéressées » ; *il est intéressé*. Intéressé à l'homme concret et à son avenir.

POLEMIQUES

I

L'EROTISME CONTEMPORAIN ET LE CAS MILLER

Sex-appeal, pin-up, fuck : surplus américains. Pour la détourner de son avenir social, les Etats-Unis prêtent à l'Europe une « aide » idéologique.

Sans faire ici l'étude, qui serait indispensable, des magazines dont nous sommes inondés, il suffit de remarquer que la falsification d'un Boris Vian, qui crut bon d'attribuer à un prétendu nègre américain son roman sadique, *Nous irons cracher sur vos tombes,* montre que l'érotisme est lié, dans l'esprit du public, avec un certain climat moral émanant des Etats-Unis. Le millérisme est un article de publicité au même titre que les films égrillards d'Hollywood.

Encore ne faut-il ni condamner en bloc, ni prendre l'effet pour la cause. Steinbeck est au moins aussi américain que Miller, et celui-ci, *a priori,* n'est pas responsable du millérisme actuel. La publicité ne crée pas non plus un besoin totalement artificiel dans le public. La littérature érotique dont nous constatons la diffusion répond à une demande réelle. Avant de juger Miller, c'est ce besoin qu'il faut analyser.



Les tables des libraires nous offrent le choix : érotisme rural, érotisme bourgeois du médecin et de l'avocat en divorces, érotisme intellectuel et raffiné, comme celui de Sartre.

Ces genres n'ont rien d'absolument original. Le cynisme ne se renouvelle guère. Et ce n'est pas en France qu'on peut inventer la gauloiserie. La tradition qui va des fabliaux aux contes du *Chat noir* en passant par Rabelais, La Fontaine, Balzac et Maupassant, c'est de rire sans vergogne des choses naturelles, épargnant ainsi à nos catholiques aïeux bien des complexes qui tourmenteront la pudibonderie protestante. Mais cette gauloiserie saine, qui marque les périodes les plus ardentes de notre histoire, n'a rien de commun avec la grivoiserie et la salacité des époques tarées.

La tendance moderne à l'érotisme littéraire remonte à la fin du siècle dernier. Mais elle se développa à la suite de la première guerre mondiale. Elle fournit au premier surréalisme un certain nombre de ses audaces, au moment même où Freud ramenait la psychologie de ses riches clients au refoulement sexuel. Mais, fait capital, elle ne se cantonna pas dans la littérature dite d'avant-garde. Elle prit bientôt droit de cité dans les publications destinées au public le plus bourgeois. Romancier commercial, Jules Romains, lançant ses *Hommes de bonne volonté,* abonda dans la pornographie. Il fit école, et relia les deux après-guerre, d'*Eros de Paris* à *Naissance de la bande,* dans une peinture complaisante des perversions sexuelles de la bourgeoisie. Ce qui prouve bien que chez son public le besoin est transformé en habitude.

Aussi ne faut-il voir, dans l'érotisme brutal qui éclate après la Libération, que le retour à leur vice de toxicomanes un moment sevrés. Evitons, en effet, les à peu près. Il est faux de prétendre que l'érotisme caractérise les après-guerre. Les guerres d'autrefois n'eurent pas de tels effets. Les conditions sociales sont seules en cause, qui n'ont pas changé au fond depuis trente ans : les explosions guerrières ne font que manifester et accentuer la crise intellectuelle et morale où se débat la bourgoisie. Celle-ci perd de plus en plus ses illusions sur son sens et son destin. Elle cherche à se divertir de ses craintes sur l'avenir, et fabrique pour ses membres des idéologies individualistes, des idéologies d'évasion.

L'évasion ne s'opère pas seulement vers l'extérieur ; elle se fait souvent vers l'intérieur, et, pour ce qui nous intéresse ici, vers le corps : c'est une évasion physiologique. Comme le prouve le succès du *Corps et Ames* de M. Van der Meersch, ou des romans de Plisnier, le bourgeois s'est découvert un vif intérêt pour les histoires de malades et de médecins. Toute une littérature de carabins a remplacé les grosses plaisanteries de curés. Mais cette fois, c'est le héros lui-même qui sollicite sa mise en fable, qui commande son portrait, pour y retrouver les petites saletés et les mesquines prouesses de sa vie sexuelle. L'énergie que le bourgeois s'est refusé à employer au progrès social, il la rassemble et l'exalte dans ce mythe du bouc que Miller lui construit.

Miller n'a donc fait que prendre la suite d'un courant déjà ancien. Jules Romains est déjà passé (malgré la pornographie, voilà qui est significatif) au rang des dessus de cheminée. L'érotisme, après s'être vendu sous le manteau, puis à tirage relativement limité, s'étale librement dans les revues. La dernière livraison de *Caliban* [1] ne contient-elle pas le roman du marquis de Sade, *Justine ou les infortunes de la vertu* ? On dira peut-être que Sade mérite l'attention des historiens des idées morales. Ce qui nous intéresse seulement ici, c'est que le choix d'un pareil texte, à un pareil moment, revêt une grande signification. La noblesse déclinant de la fin du XVIII[e] siècle montra la même tendance que notre bourgeoisie à s'évader dans la pornographie. Sade, en son domaine, complétait Cagliostro, comme le Sartre pornographe complète Lanza del Vasto.

*
* *

L'historien constate, il se félicite des signes d'accélération d'un mouvement souhaité. Le critique, plus médecin que savant, craint la contagion du mal parmi les sujets non immunisés. La jeunesse, surtout celle qui étudie, privée de la santé morale que donne le contact avec la vie du travailleur, subit l'influence d'une ambiance bourgeoise : elle lit Miller.

Mais, dira-t-on, elle a lu aussi *Drôle de jeu* et les *Raisins de la colère,* qui n'ont rien de malsain. Regardons-y donc d'un peu plus près : Miller mérite une analyse objective, que nous tenterons à l'occasion de la récente étude de Georges Villa sur *Miller et l'amour* [2].

Le trait le plus net de Miller, c'est, d'après Anaïs Nin, de nous « rendre l'appétit pour les réalités fondamentales », c'est-à-dire pour le plaisir du ventre et du sexe, pour la « superbe santé », qui donne l'optimisme. En un sens, ce naturalisme est une qualité, tel qu'on le trouve chez un Rabelais, et certaines bonnes pages de Miller ébau-

---

1. Octobre 1947.
2. Editions Corrêa.

chent un art de jouir du monde, comme tel livre ancien de Giono. Mais comme chez Giono, ce monde ne connaît pas la société, il ne contient que quelques amis, êtres d'élection à l'occasion desquels Miller vante la « sympathie ». Comme un intellectuel qui n'a pas su se mêler aux hommes, et qui trace son petit cercle mesquin pour s'isoler des autres, Miller condamne le monde de ses frères.

Mais de ces deux démarches : jouissance physique du monde, et condamnation de la société, laquelle précède l'autre ? Georges Villa prétend que l'optimisme physiologique de Miller est primitif, et précède le pessimisme à l'égard des hommes. Il se trompe évidemment. Il faut inverser l'ordre. La culture du moi, chez Miller, présente, en effet, un caractère voulu, acharné, qui prouve qu'il délimite son moi à partir de l'extérieur, en constatant d'abord son inadaptation au monde social.

Pour un homme comme moi, il n'y a pas de solution, moi étant ce que je suis et le monde étant ce qu'il est.

Il croit au

conflit qui oppose éternellement l'homme à la réalité...
Pas d'évasion, pas de Paradis où je pourrais fuir.

En fait, Miller s'évade, il s'évade dans l'égoïsme. Pour l'homme qui se détourne des autres, rien n'existe plus que son moi, et d'abord son moi physique et sexuel.

Rien n'a été détruit, sauf mes illusions. Moi-même j'étais intact. Le monde était intact...
Ce soir je voudrais penser à un seul homme, un individu solitaire sans nom, sans patrie : un homme que je respecte parce qu'il n'a absolument rien de commun avec vous, MOI-MEME.

Et il s'étourdit, nous dit G. Villa, « comme un collégien en vadrouille ». Le collégien se complaît dans la scatologie. Je me rappelle cette plaisanterie de séminaire et de lycée : *mingere cum bumbis, res est saluberrima lumbis*. Quand Miller pontifie :

J'exige un monde qui respecte ses origines animales,

cela ne donne finalement qu'un équivalent de notre latin de cuistre :

Alléger une vessie pleine est l'une des grandes joies humaines.

Le collégien ignore la femme et l'amour. Miller ne raisonne pas autrement. Pour lui, l'amour, c'est faire l'amour, c'est l'égoïsme du mâle, la satisfaction du rut, la conquête pour la possession minutée. On ne voit pas ce qu'il y a là d'original, si ce n'est une réaction devant le conformisme américain à l'égard des femmes.

Pareil égoïsme ne serait pas conforme à ses origines s'il n'était expressément antisocial. La vitalité que Miller croit redécouvrir, il refuse bien entendu de l'employer au bien des autres.

Je n'ai aucun désir de travailler, ni de devenir un membre utile à la société.

C'est l'attitude du petit bourgeois qui réclame sa liberté : je me moque du reste, pourvu qu'on me laisse faire mes petites affaires.

Que devient alors cette énergie personnelle tant vantée ? Elle ne peut se borner à la virilité, se contenter de l'acte sexuel ou stomacal : le moi physiologique offre même

parfois des insuffisances douloureuses. Alors l'énergie se projette dans l'idéal. C'est l'amour pour la femme-idole (bien connue aussi des collégiens), pour l'ange. Ce qui séduit Miller dans un ange,

> ce n'est pas sa pureté, mais son envol... L'envol par-delà les limitations terrestres.

Et comme il voit cet ange perdu à jamais, parce qu'il le confond avec une figure de femme entrevue, il se plaint de la « blessure qui ne guérit jamais ».

L'amour sublimisé et meurtri par essence provoque donc un mouvement « ascensionnel ». Et comme de juste Miller débouche sur l'idéalisme, sur sa forme à la mode, le spiritualisme hindou. Dans le *Cauchemar climatisé,* il découvre avec Ramakrishna le snobisme yoghi, que nous connaissions avant lui.

De cette attitude spirituelle découle une position politique. Comme tout penseur fumeux qui se croit profond, Miller condamne fièrement tout espoir d'amélioration humaine. Comme Bernanos, il se contente de condamner le machinisme, et prêche la résignation.

> Rien ne peut être changé si ce n'est en changeant le cœur des hommes... et qui saurait changer le cœur des hommes ?

Il se moque du progrès et autres balivernes. Laissons les maîtres du jour gouverner en paix.

> Des plans quinquennaux ne nous intéressent pas. Demain ne nous intéresse pas.

Et le grand homme de taxer les marxistes... de racisme. Sérieusement. Les marxistes sont racistes, puisqu'il veulent la domination de l'homme sur le monde, donc le monde animal, donc « en détruisant d'autres vies ». Qui eût soupçonné cette réfutation de Marx par le végétarisme ? Après tout, il doit bien y avoir aux Etats-Unis une ligue de végétariens antimarxistes.

Voilà où mène la volonté d' « indépendance » chez l'homme aveuglé par son orgueil d'artiste. C'est l'indépendance du boutiquier qui désire seulement écouler sa camelote en paix.

> Nous épousons toutes les doctrines, théories, idées, cultes et-ismes, pourvu qu'ils nous apportent un secours immédiat.

En fait de « isme », l'impérialisme américain a secouru la carrière de Miller, en l'utilisant à l'usage externe. Il s'est trouvé du papier pour inonder la France, qui rêvait trop de lendemains, avec des œuvres qui prêchent l'égoïsme et les jouissances immédiates.

Miller est donc un danger. Son érotisme rejoint et sert celui de notre bourgeoisie tarée. Mais surtout la leçon du millérisme, qui au départ s'affiche virile, et comme une morale de l'étalon, se révèle, au bout du compte, une morale d'eunuques. Miller est un danger.

Jean VARLOOT

II

SUR QUELQUES PROCÉDÉS REGRETTABLES DE LA PROPAGANDE CATHOLIQUE

Il est bien évident que, comme matérialiste et athée, je suis naturellement et nécessairement l'adversaire de toute théologie. Mais la discussion philosophique sur la valeur de la religion est une chose, le jugement moral sur certaines formes de la propagande religieuse en est une autre.

Je respecte profondément des croyants sincères, tout en ne partageant pas leur foi, que je considère comme mal fondée philosophiquement et comme socialement dangereuse ; mais je ne puis avoir le même respect pour les procédés courants dont l'Eglise catholique se sert pour attirer aux moindres frais les cœurs simples, les enfants et les hommes peu instruits. Ces procédés révèlent, en effet, une absence de scrupule, un mépris du public, une volonté de spéculer sur l'ignorance et la naïveté, un appel aux sentiments les moins raisonnables et même les plus bas, à la peur et à l'intérêt, pour lesquels j'éprouve une instinctive répulsion. Personne, je pense, n'a jamais employé avec plus de cynisme la maxime : La fin justifie les moyens ; depuis des siècles d'ailleurs, les meilleurs des croyants, de Pascal à Péguy, s'en sont légitimement indignés.

*
* *

S'il m'est permis d'évoquer un souvenir personnel, je voudrais dire la révolte que provoqua en moi, il y a bien longtemps, l'attitude du prêtre, aumônier de lycée, qui m'enseignait le catéchisme pour la première communion. Il ne craignait point d'affirmer à des enfants de dix ans, pour leur inspirer l'horreur du pêché, qu'il avait personnellement vu le diable à plusieurs reprises et nous en faisait les descriptions les plus détaillées et les plus horrifiques. Cela valut au gosse impressionnable et peureux que j'étais d'atroces cauchemars ; et puis, un peu plus tard, une indignation véhémente contre cet homme qui, jouissant apparemment de son bon sens, abusait de l'autorité de son âge et de sa soutane pour tromper sciemment un auditoire crédule et lui raconter des fables terrifiantes auxquelles il ne pouvait croire lui-même. Ce fut l'origine de mon impiété militante.

J'ai retrouvé plus tard l'écho de mes terreurs enfantines en lisant le vieil utopiste Fourier :

> On menace les enfants de brûler éternellement, s'ils déguisent quelque péché. On leur fait croire que le plus juste péche sept fois par jour ; on les désoriente à force de terreurs. J'étais, à l'âge de sept ans, bien terrifié par la crainte de ces chaudières bouillantes. On me promenait de sermon en sermon, de neuvaine en neuvaine ; tant enfin qu'épouvanté par les menaces des prédicateurs et les rêves de chaudières bouillantes qui m'assiégeaient toutes les nuits, je résolus de me confesser d'une foule de péchés auxquels je ne comprenais rien et que je craignais d'avoir commis sans le savoir. Je pensai qu'il valait bien mieux en confesser quelques-uns de trop que d'en omettre aucun[1].

---

1. Ch. Fourier : *Publication des manuscrits*, 1852, p. 78-79.

Anatole France, qui vécut la même aventure et raconte dans le *Livre de mon ami*[1] une anecdote personnelle qui reproduit exactement celle de Fourier, a justement dénoncé la malhonnêteté de cette propagande[2] :

La morale puérile des religieux a surtout le tort grave d'imprimer la peur dans l'âme des enfants et d'effrayer les jeunes esprits par des images de flammes et de tortures, par la menace de supplices atroces. Ils enseignent à leurs écoliers qu'on ne peut échapper à l'enfer éternel qu'en observant des régles de vie minutieuses et compliquées, dans lesquelles le désintéressement n'a point de place. J'ai sous les yeux un petit livre de piété, à images. On n'y voit que brasiers, fournaises, diables cornus armés de broches et de fourches. Cela nous semble ridicule, mais c'est odieux.

* * *

Moins odieuse peut-être, mais au moins aussi ridicule est, à l'inverse, la description du bonheur éternel, telle qu'on la trouve dans la propagande populaire de l'Eglise. Elle a d'ailleurs de quoi étonner ceux qui, peu au courant des complications et transformations du dogme catholique, n'ont pas leur attention attirée sur une éventuelle résurrection des corps avant le jugement dernier...

Un ami m'a communiqué de plaisants prospectus envoyés pour le 1er janvier 1948 par la Procure des prêtres du Sacré-Cœur à Amiens, et manifestement destinés à une clientèle peu cultivée. Le père Jacquemin, procureur du Sacré-Cœur, se rappelle au bon souvenir de ses « Bien Chers et Honorés Bienfaiteurs et Bienfaitrices » (les majuscules sont dans le texte) dans les termes que voici (j'en respecte scrupuleusement les particularités typographiques) :

Au siècle dernier encore, pour fêter la nouvelle année, chacun redisait une formule qui rappelait le vrai but de la vie : « **Bonne et heureuse année et le Paradis à la fin de nos jours** »[3]. Permettez-nous de vous redire ce souhait si plein de sens chrétien ; et afin de le savourer un peu, **rappelons-nous ce qui constitue le bonheur du Ciel.**

Il y a le bonheur de l'âme et celui du corps. Celui de l'**âme** consiste en ce que nous verrons le Bon Dieu tel qu'il est : Il sera la plénitude de lumière pour NOTRE INTELLIGENCE, la surabondance de paix pour NOTRE VOLONTÉ, la joie parfaite pour NOTRE CŒUR dans l'amour sans limite.

A ce bonheur parfait de l'âme, **notre corps** participera avec tous ses sens, selon sa capacité [...]

Oui, notre corps que nous aurons employé au bien, à la vertu et à la défense de la cause de Dieu, en sera justement récompensé [...]

Ajoutons que les corps des Saints seront doués de **4 privilèges** dont le corps glorieux du Christ ressuscité est le gage et le modèle, à savoir : une **clarté** plus brillante que le soleil, une **agilité** plus rapide que la pensée, une **subtilité** capable de pénétrer les corps sans les briser, une **immortalité** exempte de toute souffrance, de tout besoin et enfin de la mort. Ce sera pour eux un inviolable repos, une joie jamais interrompue, une éternelle vie.

Quant au **lieu** où s'écoulera cette bienheureuse éternité, on doit affirmer que les plus magnifiques palais dans toute leur munificence ne sont d'aucune comparaison avec le Ciel.

Que dire encore de la **douceur de la Compagnie** avec laquelle chaque Bienheureux vivra

---

1. Anatole FRANCE : *le Livre de mon ami*, VIII, p. 140-141.

2. Préface du livre d'Emile COMBES : *Une Campagne laïque* (1902-1903). Paris, H. Simonis Empis, 1904, p. XXVIII.

3. On n'en est plus évidemment à l'époque où saint Justin écrivait : « Si vous rencontrez de soi-disant chrétiens prétendant que leurs âmes vont au ciel immédiatement après la mort, ne les tenez pas pour chrétiens », et saint Irénée : « Ceux-là sont hérétiques qui... prétendent que, immédiatement après leur mort, il s'élèveront au ciel... et iront au Père ». C'est seulement au VIIe siècle, avec le pape saint Bernard, que l'idée est acceptée que « les âmes, en quittant cette terre, s'élèvent immédiatement au ciel ». Encore s'agit-il des âmes, et le sort des corps pose une série d'autres problèmes... J'emprunte ces textes à l'ouvrage que l'ex-abbé Turmel, sous un de ses pseudonymes, donna à la collection Christianisme : Louis COULANGE, *Catéchisme pour adultes*, I, *Les dogmes*, Paris, Rieder, 1929, p. 205-208.

toujours ? Les Anges et les Justes ont une très parfaite connaissance mutuelle que la lumière divine rendra plus réelle et plus parfaite. (Ici bas les confidents les plus intimes ne se pénètrent jamais à fond)...

Il me paraît difficile de supposer que le père Jacquemin croit sérieusement à cette histoire de corps brillants et agiles, qui « pénètrent les corps sans les briser » ! Je ne lui ferai pas cette injure. Mais comment appelle-t-on ceux qui trompent sciemment leur public ?

Après cette description enchanteresse, le Procureur du Sacré-Cœur peut donner quelques conclusions pratiques, pour en arriver au but même de la circulaire :

Que conclure après l'évocation d'un tableau si merveilleux et sans ombre, qu'il est du reste impossible de décrire en si peu de mots ?

1° Tout d'abord qu'il est très important de ne JAMAIS LE PERDRE DE VUE DANS QUELQUE PEINE OU DIFFICULTÉ QUE CE SOIT.

2° Puis, que nous allons FAIRE TOUS NOS EFFORTS pour qu'en 1948 et tout le reste de notre vie, nous nous enrichissions de toutes sortes de vertus, AFIN QUE, par CHACUNE DE NOS ACTIONS SURNATURALISÉES, NOUS PUISSIONS JOUIR D'UN DEGRÉ DE PLUS DE SI RICHES TRÉSORS que le Sacré-Cœur a bien voulu nous préparer dans la gloire éternelle.

3° Il y a mieux encore : agrandissons notre cœur. FAISONS EN SORTE QUE LE PLUS GRAND NOMBRE D'AMES EN JOUISSENT AUSSI. Or, parmi les moyens à notre portée pour cela, il y a celui que vous employez si bien vous-mêmes : aider à former de vaillants et saints apôtres du S.-C. par vos prières et sacrifices.

Ainsi, comme il fallait s'y attendre, le prospectus se termine par un appel aux « sacrifices » qui sont chiffrés sur une autre feuille : pour « avoir leur prêtre ou leur missionnaire », les « bonnes âmes » sont invitées à verser des sommes allant de 6 fr. pour « un jour de pain », à 30.000 fr. « pour un nouveau prêtre tous les 13 ans et à perpétuité ». En retour, l'œuvre assure son « offrande spirituelle » : une messe tous les premiers vendredis du mois à ceux qui ont versé 10 fr., une messe tous les jours à ceux qui ont versé 500 fr.

C'est plus qu'un bon placement ; c'est une spéculation inespérée, comme le prouve l'en-tête du prospectus, inspiré des prospectus financiers les moins raffinés :

LE CENTUPLE ? NON.

Mais le Mille pour un, et plus que le Mille **pour les grands cœurs qui favorisent les vocations de futurs Missionnaires.**

Enfin, avec le chèque postal attendu, l'enveloppe contient un dernier papier, agrémenté d'une image édifiante et enrichi de citations de St Vincent de Paul, du maréchal Foch et de deux évêques. L'une d'elles est caractéristique non seulement par l'audace de ses métaphores, mais aussi par la tranquille ingénuité de son argumentation :

Ah ! si j'étais homme du monde, s'écriait Mgr Bougaud, contre mes péchés je voudrais avoir comme un bouclier, sur ma tête et sur celle de mes enfants, un prêtre qui me devrait sa vocation, son sacerdoce, et qui, debout chaque matin à l'autel, me servirait de paratonnerre.

*
* *

Il est de bon ton, dans les milieux bien pensants, de se moquer ou de s'indigner de la grossièreté des attaques menées contre l'Eglise par ses adversaires. Mais comment ne voit-on pas que toutes les attaques sont justifiées par la grossièreté même de certains

procédés de propagande religieuse ? Ce prêtre-bouclier-paratonnerre dressé sur la tête du généreux bienfaiteur et de ses enfants, je ne sais si c'est un artifice profitable pour soutirer de l'argent aux fidèles, mais je sais bien que c'est un procédé moralement condamnable. Le matérialiste que je suis trouve déplaisant cet appel à l'égoïsme personnel, ce mélange du spirituel et du temporel, de la vertu et de l'intérêt.

On me dira qu'une telle propagande n'est pas faite pour les hommes les plus instruits et les plus purs ; mais ce n'est point une excuse. Il n'est pas permis d'avoir deux langages : un langage pur pour l' « élite », un langage grossier pour la « foule ». Quand on a la prétention de rendre les hommes éclairés et vertueux, ce n'est pas à la niaiserie ni aux calculs égoïstes qu'on fait appel, c'est à la réflexion critique, et aussi au désintéressement, au dévouement, à la solidarité, à l'amour du genre humain. Je le demande à tous les croyants éclairés : y a-t-il rien de tel dans la propagande catholique dont j'ai fait état ici ?

René MAUBLANC

III

« MES MOTS ET MES BAISERS SONT VAINS »

Dans la revue *Hommes et Mondes* du mois de février 1948, entre un article consacré à l' « impérialisme russe » dont l'auteur invoque Kravtchenko pour légitimer sa thèse, et un feuilleton littéraire dédié à Jean-Louis Curtis (prix Goncourt) et le remerciant de s'être « *délivré du tabou de la résistance* » (sic), fleurissent les vers d'un doux poète.

Il se prénomme Marcel-Edmond. Dramaturge sans renom, écrivain sans prestige, il reçut, des mains vineuses de monsieur Félix Gouin, le 26 janvier 1946, le portefeuille de l'Education Nationale ; s'y cramponna depuis ; s'illustra par son incapacité de réaliser toute réforme sérieuse ; s'engagea à faire obtenir aux membres de l'enseignement leur reclassement ; affirma en juillet 1946 sa résolution, s'il échouait, de démissionner ; ne démissionna pas ; reçut le surnom de « *matraqueur* » et de « *briseur de grèves* » ; admit le honteux renvoi d'une dizaine d'étudiants de la Cité Universitaire de Paris ; et pour finir, afin de ne pas déloger l'un de ses protégés de *Force ouvrière,* laissa diriger par un fou dangereux un pavillon de cette même institution... Ce brillant *curriculum vitae* lui valut enfin le Gouvernement général de l'Algérie. Mais il lança, avant son départ, un feu d'artifice de *Poèmes* qu'il choisit, en socialiste conséquent, d'éditer dans la publication la plus grossièrement réactionnaire qui soit, signés de son nom : Marcel-Edmond Naegelen.

Il ne s'agit pas d'œuvres de jeunesse, c'est en pleine conscience que l'ex-ministre de l'Education Nationale a donné ses œuvres à la revue « laïque » et « républicaine » où il se trouve en compagnie de Marcel Jouhandeau, Jacques de Lacretelle, Thierry Maulnier, André François-Poncet, le R.P. Sertillanges O.P., la princesse Bibesco et le comte Carton de Wiart...

Dans son roman intitulé *le Revenant,* notre Excellence s'écriait, par la bouche d'une tendre héroïne : « Si quelques Alsaciens se sont mal conduits pendant l'occupation allemande, ayez la force de paraître l'ignorer... » Car, jésuite de naissance et toujours disposé à promettre sans promettre, à agir sans agir, tout en récoltant le fruit

de ses tergiversations et de ses tartufferies *ad majorem sui gloriam,* Naegelen-écrivain-poète ne contredit pas Naegelen-ministre. Les ridicules et les mensonges de celui-ci vont à celui-là comme un gant.

Lisons les *Poèmes.* Voici d'abord quelques formules assez judicieusement ciselées pour ne pas risquer d'effrayer les amateurs des œuvres de M. Prud'homme. L'ennui est « *noir* », le matin « *clair* », les moissons « *d'or* », le ciel « *de plomb* », les horizons « *mouvants* », — le reste à l'avenant. On voit la tristesse, qui s'avance « *à pas lents* », s'enfoncer dans les « *ténèbres du destin* ».

> La nuit est sans étoile et la journée est grise.

Le Ministre de l'Education Nationale s'en tient, par prudence, au verbe *être,* et ne parle que par attributs... Il est vrai qu'avec tout cela, il connaît ses limites :

> Mes mots et mes baisers sont vains (p. 307).

Passons. Le bouquet, c'est « *Résurrection* ».

On y peut voir le Ministre presser sur son cœur les murs de sa prison (!), à la recherche du cheval qui fendait les ténèbres et des « *vivants parés de deuil* » (?). Les cœurs se noient dans le brouillard et les arbres dans le chaos, les pieds trébuchent sur des « *racines de fer* » et la lèvre boit de la sève sur la branche. Etc. etc.

Bien triste, en vérité ! Mais rassurons-nous :

> Rien n'est mort de ce qui ne peut mourir (sic) et lie
> Les gerbes d'autrefois aux gerbes de demain.
> Crispe tes poings d'amant au corps de la Patrie.
> Et marche en titubant sur l'éternel chemin...

Un peu de tenue, Monsieur le Ministre !...

Qu'on y aille voir : nous n'inventons rien. Jamais on n'aurait soupçonné, sous ce sein, d'où l'Education Nationale ne put tirer sa subsistance, un cœur aussi déliquescent. Imaginez la France en proie aux crispations de cet amant affaibli : on voudrait être Effel, et faire un dessin.

Monsieur Naegelen aurait intérêt à retourner sur les bancs d'une de ces écoles qui se fermèrent si bien, à sa barbe, pendant les grèves : les instituteurs lui apprendraient que la poésie a des exigences qu'il ne suffit pas d'être ministre pour satisfaire...

Et foin de ces Tartuffes qui pleurnichent en vers et intriguent en prose ; qui ont de la « *Patrie* » plein leurs rimes et de la *Force Ouvrière* plein leurs bureaux ; qui chantent la France en alexandrins et la matraquent en Sorbonne ; et qui osent gémir sur « *la nuit où mon pays descend* » en servant l'influence de l'étranger !

Hélène PARMELIN

DOCUMENTS

I

CHARLES PÉGUY ET LÉON BLUM

par François CHAUMIER.

Il est bon, pour comprendre les actes d'un vieillard, de connaître ses origines et ses attitudes de jeunesse. Sur la jeunesse de Léon Blum, j'apporte ici un témoignage qui prend sa valeur de la qualité du témoin. Nul ne contestera l'autorité de Charles Péguy parmi les membres d'un parti associé aujourd'hui aux socialistes au sein de la « troisième force », et qui ont toujours à la bouche quelque citation de celui qu'ils semblent prendre pour un oracle ou un Père de l'Eglise.

Quant aux socialistes eux-mêmes, qui ont facilement une confiance aveugle dans leurs chefs, ils auront intérêt à écouter la voix disparue d'un homme issu du peuple, resté essentiellement peuple, et dont le talent, l'honnêteté, la pauvreté et l'héroïsme sont incontestés.

On va voir comment Charles Péguy jugeait Léon Blum, qui l'avait précédé de quatre ans à l'Ecole normale supérieure (promotions 1890 et 1894).

*
* *

En mai 1898, Péguy fondait une maison d'édition dans laquelle il investissait la dot de sa femme. Sa situation d'étudiant l'obligeait à user d'un prête-nom. Ce fut la librairie Georges Bellais. Les œuvres qu'il édita ne firent pas florès : deux livres de lui dont sa *Jeanne d'Arc*, le premier ouvrage des Tharaud, une pièce de Romain Rolland, un recueil d'articles de Jaurès. La boutique, sise rue Cujas, était le siège de l'état-major dreyfusard du Quartier latin et le point de mire des bandes réactionnaires. Bref, pour éviter de liquider totalement l'affaire, Péguy dut passer la main. L'entreprise devint la « Société nouvelle de librairie et d'édition ». Société anonyme, sa gestion fut confiée à cinq administrateurs : Lucien Herr, Léon Blum, Mario Roques, Hubert Bourgin et Simiand. Péguy restait gérant. Il rompit bientôt avec son ancienne maison, puis créa les *Cahiers de la Quinzaine* qu'il anima jusqu'à sa mort. Ils contiennent à peu près toute son œuvre et de nombreuses autres. Ils comportent 238 volumes, répartis en quinze séries. Le premier cahier parut le 5 janvier 1900.

*
* *

Péguy parla de Blum, dans les *Cahiers*, au moins trois fois : deux fois en 1901, et en 1905. Le deuxième témoignage revêt à notre sens une importance particulière. Nous le reproduirons le dernier.

Dans le onzième cahier de la deuxième série, en un long article intitulé *Compte rendu de mandat*, consacré à une critique de la politique intérieure des partis socialistes d'alors, Péguy faisant état d'une brochure de Léon Blum, *les Congrès*

ouvriers et socialistes français, disait, avant de citer :

Il faut avouer que ce citoyen Blum est un homme singulièrement heureux, et, comme on dirait, fortuné. Il vit sans doute en quelque pays de rêve.

Puis, après avoir cité et commenté, il faisait tenir, aux personnages qui animaient son récit, ce colloque :

— Enfin, si quelque auteur avait tenu au citoyen Léon Blum lecteur le raisonnement suivant : (justement celui qu'il a tenu lui-même), que pensez-vous que le citoyen Léon Blum eût répondu à l'auteur ? Se serait-il fâché ou aurait-il marché ?

— Il eût souri, répondit Pierre Baudouin.

— N'y a-t-il pas quelque danger à publier pour le peuple des raisonnements dont on sourit soi-même ?

— Ce ne sont pas des mensonges, répondit vivement mon cousin. Ce sont des consolations. Et des encouragements. Il faut bien consoler le peuple. Il est si malheureux. Et il faut bien l'encourager. Il est si mou.

— Je me demande, continua Pierre Deloire, poursuivant sa pensée, je me demande ce que voulait Léon Blum au moment où il écrivait cette singulière conclusion. Transportait-il aux âpres événements cette souriante indulgence que nous lui avons connue dans la critique littéraire ? Transportait-il aux misérables événements la facile philosophie des heureux de ce monde ? ou faisait-il de la mondanité, de la politesse mondaine à l'usage du peuple ? était-ce embourgeoisement ? était-ce calcul politique et habileté parlementaire ?

* * *

En 1905, en tête d'un cahier d'*Etienne Avenard,* le cinquième de la septième série, consacré aux événements révolutionnaires de Russie, Péguy publiait une introduction de vingt pages. Y parlant de Jaurès, il contait leur dernière rencontre alors que celui-ci s'affairait pour mettre sur pied l'*Humanité.* Puis, dissertant sur la situation endettée et difficile du journal et considérant son personnel, il écrivait :

En tête des lettres, le seigneur Léon Blum, baron déclinatoire, prince des déclanchements. Et aujourd'hui la récompense de Jaurès, la voici ; aujourd'hui la situation est la suivante [...] que Léon Blum le bon apôtre donnerait volontiers onze ans de la vie du patron pour être ailleurs. Il a bien voulu entrer dans l'*Humanité* pour se faire un nom. A présent que le nom est fait, il voudrait bien sortir, pour utiliser ce nom. Et la situation est aujourd'hui la suivante, que tout le monde à Paris sait, et que tout le monde dit que Léon Blum a depuis de longs mois posé sa candidature à la critique, ou à la chronique littéraire du *Temps,* qui pourtant n'est point vacante, succession qui n'est pas même ouverte, et qu'il ne dépend heureusement pas de lui de faire ouvrir. De sorte que la situation de Jaurès, en dernière analyse, est devenue celle-ci : qu'il a mis et qu'il a, aujourd'hui, à la tête de ses services littéraires, s'il y est encore, un homme qui manifeste avec enthousiasme, le seul enthousiasme qu'on lui ait jamais connu, le violent désir qu'il aurait d'être ailleurs, un homme qui fait jouer ses influences, qui fait marcher ses amis, un homme enfin qui au vu et au su de tout Paris donnerait quinze ans et quart de la vie de son patron pour monter de l'*Humanité* au *Temps.* Belle situation pour un journal et point démoralisante.

* * *

Dans les deux citations précédentes, il s'agissait d'attitudes. La préface du *Jean Coste,* douzième cahier de la deuxième série, en même temps qu'elle mettait davantage en évidence les sentiments profonds de Léon Blum à l'égard du peuple, posait un problème général, toujours actuel.

Jean Coste ou l'instituteur de village est un roman écrit, en 1894-95, par un professeur d'école normale primaire, Antonin Lavergne. Il a pour trame la situation matérielle lamentable qui fut celle des instituteurs durant de longues années sous la troisième République.

C'est toujours la même chose. Les gouvernements cèdent aux besoins ardemment exprimés des masses ou à la pression des événements, parfois même à certain libéralisme de quelques-uns de

leurs éléments, mais ensuite, dans l'application véritable des dispositions prises légalement ou proclamées, on sabote; dans l'exacte mesure où le peuple est incapable d'exercer son contrôle. Ainsi en fut-il en ce qui concerne l'établissement de l'enseignement obligatoire et l'état misérable dans lequel furent placés les premiers instituteurs publics qui durent souvent montrer un héroïsme quotidien pour exercer leur charge.

En tête du *Jean Coste*, Péguy publiait ce texte :

PRÉFACE DE L'ÉDITEUR

J'étais délégué aux éditions dans une société anonyme à capital et personnel variables quand me parvint la copie du roman que l'on va lire. Je ne connaissais pas l'auteur. Un camarade commun lui avait donné le nom de la librairie Georges Bellais. Maltraité par les éditeurs bourgeois, il s'adressait à nous de confiance. Il nous envoyait son livre et ne s'était pourvu d'aucune recommandation.

J'emportai la copie chez moi. Je la lus attentivement. Je n'ai jamais été de ces grands abatteurs qui expédient cinq in-octavo dans leur matinée. Il me fallut ma journée entière du dimanche pour lire les deux cent soixante et quelques pages manuscrites.

Employé fidèle, je rendis compte au conseil d'administration que ce livre me paraissait bien. Le conseil délégua l'un de ses membres à prendre connaissance de la copie.

L'administrateur-délégué n'hésita pas : J'ai vu, dit-il, ce roman, c'est bien long, c'est bien ennuyeux, et puis c'est bien noir, il n'y a pas des gens aussi malheureux que ça.

Je dus m'incliner devant cet arrêt. La critique littéraire d'un employé ne vaut pas contre la critique littéraire d'un patron.

Mais, dès lors, j'espérai qu'un éditeur pauvre accueillerait librement un jour la copie d'un auteur pauvre. Je gardai le manuscrit chez moi. Je suis heureux que les cahiers le publient enfin.

Il n'y a pas des gens aussi malheureux. — Je n'en veux pas au riche administrateur qui de cette simple proposition étranglait doucement une œuvre et un homme. Je le plains. A moins d'avoir du génie, un homme riche ne peut pas imaginer ce qu'est la pauvreté. De ce défaut vient cette faiblesse d'esprit que nous remarquons chez la plupart des riches. Avec cette faiblesse d'état, ils méconnaissent l'amertume des événements et l'âpreté des hommes. Ils sont ainsi et demeurent pour la plupart des niais, des puérils, des fades. On ne saurait leur en vouloir. Mais il est regrettable que, de plus en plus, ce soient de ces riches qui, sous le nom devenu officiel de socialistes, fassent profession de représenter l'immense multitude pauvre. L'homme le plus talentueux du monde, s'il n'a pas manqué de pain, ignore des cercles que nous connaissons.

Léon Blum se reconnut, se sentit durement touché, répliqua.

Dans le cahier suivant, on pouvait lire ceci :

Le 18 juin 1901.

C'est moi qui ai rendu compte au conseil d'administration de la *Société nouvelle* du roman de M. Lavergne. Je suis obligé d'opposer un démenti catégorique aux propos que vous me prêtez.

Veuillez insérer cette lettre dans votre prochain cahier.

Léon Blum.

Immédiatement au-dessous, Péguy imprimait ces simples mots :

Je maintiens.

*
* *

J'ai réduit les commentaires, autant qu'il était possible, à de simples explications. Je m'en tiens là. Comme disait encore Péguy :

Rien ne vaut un texte pur.

Pour qui sait lire.

II

L'OPINION PUBLIQUE ET LA LITTÉRATURE EN TCHÉCOSLOVAQUIE

par J. KANAPA

L'Institut tchécoslovaque d'opinion publique (fondé par Josef Kopta après la libération), en coopération avec les services culturels du Bureau du plan, a soumis au public, en octobre 1946, les cinq questions suivantes sur la littérature.

1re QUESTION : *Combien votre foyer, possède-t-il de livres?*

Réponses :

Aucun en %.	De 1 à 10 en %.	De 10 à 100 en %.	Plus de 100 en %.
17	26	38	19

2e QUESTION : *Combien de livres avez-vous acheté cette année?*

Réponses :

Aucun en %.	Un en %.	De 1 à 5 en %.	Plus de 5 en %.
50	13	23	14

3e QUESTION : *Qu'est-ce qui vous a poussé à acheter votre dernier livre?*

Réponses :

	En %
La publicité	5
La critique	9.5
La devanture de la librairie	20
La recommandation d'un ami	16
La bande du livre	0,5
Divers	20
Pas de réponse	29
	100

Chose curieuse et lacune importante dans la question : on ne demande pas aux gens si le *titre* du livre n'a pas été un des facteurs qui les ont poussés à acheter le livre. Sans doute, ceux qui auraient répondu *oui* à une telle question se trouvent-ils dans les *divers* pour une proportion importante.

4e QUESTION : *Préférez-vous les livres d'auteurs tchécoslovaques ou les traductions d'auteurs étrangers?*

Réponses :

Tchécoslovaques en %.	Étrangers en %.	Pas d'opinion générale en %.	Pas de réponse en %.
46	6	43	5

5e QUESTION : *Quel livre emporteriez-vous dans une île déserte?*

Réponses :

La question a certainement surpris nombre de gens, car sur 1.000 personnes interviewées, 371 ont répondu : « Je n'en sais rien. » Cent deux personnes accordent leur préférence au livre d'un des grands auteurs tchèques : Rais, Havlicek, Zeyer, Neruda, Halek, Svetla, Baar, Holecek, etc. A côté de ce groupe dans lequel aucun des auteurs cités n'obtient une majorité décisive, deux autres auteurs tchèques connaissent une popularité particulière : Bozena Nemcova et Alois Jirasek. La Bible obtient 81 voix. Même nombre de voix pour un groupe, comprenant des ouvrages d'histoire, encyclopédies et dictionnaires. Cinquante-trois lecteurs votent pour T.-G. Masaryk ou E. Bénès. Vingt-trois lecteurs préfèrent Robinson Crusoë. Il y a encore 254 autres réponses : 15 voix à *Autant en emporte le vent*, de Mitchell ; 9 à *La Mousson*, de Bromfield ; 4 à Dostoïewski ; 3 au *Livre de la vie et de la mort*, d'Axel Munthe. Le reste des réponses désigne une grande variété d'ouvrages, dont chacun ne reçoit en général qu'une seule voix.

Les données qui précèdent ont été extraites d'une brochure publiée par l'Institut en juin 1947 sous le titre : *Qu'en pensez-vous?*

La méthode d'enquête utilisée est conforme à celle qui commence à être universellement employée. Il faut seulement remarquer que le domaine de l'enquête est restreint ici à la partie proprement tchèque du pays, l'Institut n'ayant pas encore à ce moment étendu son action à la Slovaquie — cette extension doit d'ailleurs être réalisée à l'heure actuelle.

Il est bien entendu d'ailleurs qu'un tel sondage, si intéressant et utile qu'il puisse être, ne peut prétendre donner une vue complète et définitive du niveau culturel.

Comme pour tous les sondages effectués selon cette méthode, la validité de l'« échantillonnage » employé est sujette à certaines réserves (extension réduite, représentation des diverses classes sociales non scientifique). Nous n'en donnons donc les résultats qu'à titre d'indication.

III

UN INSTITUT POUR L'ÉTUDE DU MATÉRIALISME DIALECTIQUE

par E. BOTTIGELLI.

Pour la première fois dans l'histoire de l'Université allemande, un Institut pour l'étude du matérialisme dialectique a été inauguré le 12 octobre 1946 à Iéna. C'est ce que nous apprend la revue *Einheit* (*Unité*), revue théorique du socialisme scientifique qui paraît à Berlin.

La plateforme théorique de l'Institut est l'idée que Hegel marque la fin de la philosophie bourgeoise. Du fait que la méthode dialectique pénètre dans les divers domaines du savoir, la philosophie a terminé son rôle de science située au-dessus des autres. Il reste la logique formelle, la dialectique et la gnoséologie. Elle a désormais à condenser à l'aide de la pensée dialectique les résultats des sciences particulières.

Les tâches que s'est fixées l'Institut sont donc de propager les principes fondamentaux du matérialisme dialectique, de former des maîtres, mais aussi de continuer l'étude des problèmes soulevés par les fondateurs du marxisme. « Nous devons continuer le travail de mise en valeur et de renversement de la dialectique hegelienne », dit le Dr W. Wolf. Il s'agit donc en premier lieu de reprendre Hegel et d'appliquer à toute son œuvre cette critique si magistralement commencée par Lénine dans ses *Cahiers sur la dialectique*.

Mais là ne se bornent pas les perspectives d'avenir. Il faut, à l'aide de l'histoire de l'évolution intellectuelle des hommes, reconstruire une gnoséologie marxiste. La logique formelle classique doit faire l'objet d'un remaniement dialectique. Il est également nécessaire de soumettre à une critique sévère les méthodes des diverses sciences. Enfin, il s'agira d'appliquer le matérialisme historique à l'étude de l'histoire de la société humaine et de reprendre du point de vue du marxisme les divers problèmes de l'art, de la pédagogie et des sciences sociales.

C'est là, certes, un vaste programme, mais il n'est pas douteux qu'il soit fécond et sans doute a-t-il déjà porté des fruits. Nous souhaitons que des contacts s'établissent avec Iéna, afin de pouvoir profiter des travaux de l'Institut. Mais comment ne pas regretter, une fois de plus, que, dans l'Université française, à défaut d'être l'objet d'études et de recherches méthodiques, le matérialisme dialectique ne soit même pas matière d'enseignement ?

LA VOIX DE NOS LECTEURS

CEUX POUR QUI LA VIE EST TROP DURE

Le dévouement de nos lecteurs à notre revue est constamment pour moi un sujet d'admiration. Nous savons bien quels sacrifices s'imposent beaucoup d'entre eux, dont la situation matérielle devient chaque jour plus difficile. En voici une preuve touchante. Une lectrice de Touraine nous écrivait à la fin de décembre dernier :

L'année dernière, je vous avais fait part de mes difficultés et vous aviez eu le beau geste de me servir la revue grâce à un abonnement payé par un de vos lecteurs, ce dont je lui suis reconnaissante. Rien ne s'est amélioré, au contraire, vous le savez. Je fais cependant le gros sacrifice de vous envoyer l'abonnement de 1948, vu mon attachement à *La Pensée*.

Mais il y a d'autres abonnés pour qui ce sacrifice n'est plus possible ; et en ces mois de janvier et février où se font la plupart des réabonnements nous avons reçu des lettres navrantes de quelques-uns de nos amis les plus fidèles, ceux sur qui pèse le plus lourdement l'enchérissement forcené de la vie : des instituteurs, des postiers, même un médecin et un professeur de lycée, surtout des retraités.

Voici quelques-uns de ces témoignages d'une époque cruelle aux pauvres :

L'obligation de restreindre mes dépenses dans tous les compartiments de mon budget m'empêche de renouveler mon abonnement.

Mon budget, de plus en plus serré, ne me permet plus de me réabonner.

Mes moyens ne me permettent plus de continuer mon abonnement.

J'ai le regret de vous informer que les conditions actuelles d'existence et la naissance de mon second enfant ne me permettent plus de renouveler mon abonnement.

Abonné à votre revue depuis sa création, j'ai toujours eu beaucoup de satisfaction à la lecture de chacun de vos numéros. Je vous félicite de lui avoir maintenu ce niveau élevé et ce n'est pas sans amertume que je suis dans l'obligation de vous demander de ne pas poursuivre mon abonnement.

Les difficultés de vie sont telles qu'il faut abandonner une à une les petites joies qui nous étaient accessibles. *La Pensée* est une des dernières et nous devons y renoncer. C'est avec un réel regret. Espérons en des temps meilleurs assez proches.

Cet espoir se retrouve sous la plume de beaucoup de nos correspondants. Et certes cet optimisme têtu, cette confiance opiniâtre en l'avenir font bien partie de notre pensée commune et répondent bien à l'idéal qui anime notre revue.

D'un receveur des postes :

En raison de gros frais nécessités par mon état de santé actuel, je ne puis, dès maintenant, renouveler mon abonnement. Toutefois je pense revenir sur cette décision momentanée dès que cela me sera possible ; je souhaite pouvoir continuer à méditer les si intéressants et si profonds articles de *La Pensée* ; ils ne peuvent qu'accroître la somme des connaissances qui donnent du prix à la vie. Espérons en un proche avenir plus clément...

D'un malade, pensionnaire d'un hospice, qui a dû emprunter une grosse somme pour s'acheter le vélocimane à volant qui lui permet de circuler :

Je regrette d'autant plus de ne pouvoir renouveler mon abonnement que votre revue faisait plus que m'intéresser ; elle m'instruisait et constituait dans ma vie d'infirme un grand réconfort moral et intellectuel. Soyez certain que dès que j'aurai liquidé ma dette, je ne manquerai pas de revenir à votre revue, qui m'a déjà beaucoup appris et m'a permis de dépasser notablement le niveau de mon instruction primaire.

A la conférence de Georges Cogniot à la Sorbonne, j'avais lu quelques extraits de ces lettres et fait appel aux auditeurs pour nous envoyer des abonnements de soutien. Quelques jours après, Maurice Thorez, qui assistait à la réunion, m'écrivait qu'il prenait à son compte le réabonnement de cet infirme, dont le cas l'avait particulièrement ému. Que tous ceux de nos abonnés qui peuvent suivre cet exemple le fassent sans tarder. Je sais bien que les lecteurs et les abonnés de *La Pensée* ne se recrutent pas parmi les fraudeurs, les spéculateurs, les enrichis du marché noir, les détenteurs d'or et de dollars qui sont les bénéficiaires de la situation actuelle et bâtissent leur prospérité personnelle sur la ruine de la nation, avec l'indulgence ou la complicité des pouvoirs publics. Mais il en est parmi nos fidèles amis pour qui le sacrifice de quelques centaines de francs est encore possible : je leur demande de la façon la plus pressante de faire sans tarder ce geste de solidarité.

*
* *

LE PROBLÈME PAYSAN

Nous continuons à recevoir beaucoup de remarques et de suggestions intéressantes. Je leur ferai place autant que possible dans les numéros prochains, notamment aux correspondances relatives à la discussion esthétique entre Francis Jourdain et moi. Pour aujourd'hui, je me contenterai de publier la lettre, remarquable par sa maturité, d'un tout jeune homme, Pierre Ponsot.

J'ai fait de *La Pensée* ma nourriture spirituelle. C'est mon lien avec le monde intellectuel. Recevoir ma revue, c'est un très grand plaisir, et comme deux mois, c'est long, je lis les articles petit à petit, comme un bonbon savoureux qu'on veut garder dans sa bouche jusqu'au prochain.

J'ai découvert *La Pensée* par curiosité, en demandant un numéro au C.D.L.P. Je reçus le numéro 8 qui m'enthousiasma, et comme cadeau de Noël à mes parents, je demandai un abonnement pour 1947. Goût bizarre pour un enfant de seize ans ! pensa ma mère. Mais comme j'avais fait un bon trimestre au lycée, j'eus gain de cause.

J'ai notamment remarqué dans le numéro 15 une excellente étude sur la vie rurale de R. Rivière, que l'auteur présente trop modestement d'ailleurs. S'il n'est pas un spécialiste, on souhaiterait que les spécialistes aient toujours son esprit observateur et sa compréhension des choses paysannes.

J'habite un petit village de la Bresse — la Bresse Louhannaise plus précisément — qui se rapproche beaucoup de celui dont parle R. Rivière : petites propriétés, fermes moyennes possédées par quelques châtelains. Fort malheureux avant guerre, le paysan a amassé quelque argent pendant la guerre. Après avoir livré son imposition à l'Etat, il a vendu le surplus à des « ravitailleurs », c'est-à-dire des gens qui passaient régulièrement à la ferme même, venant de la ville. Parfois c'étaient de petites gens qui n'avaient pas craint de prendre leur vélo pour amener un peu de beurre sur la table familiale. Mais trop souvent ces « ravitailleurs » étaient les rabatteurs de quelques gros trafiquants. Il faut remarquer que si la police arrêtait les premiers, les autres ne furent jamais inquiétés.

Il est résulté de cela un pouvoir d'achat plus grand des paysans. Aussitôt sont nées des calomnies ; R. Rivière met fort justement les choses au point, mais je voudrais faire deux remarques :

1. M. Rivière dit que le paysan n'achète pas beaucoup. On observe au contraire, du moins aux foires et marchés de notre région, une véritable ruée, des femmes surtout, vers tout ce qui peut être

utilisé ou aimé à la ferme. Des objets autrefois inconnus s'introduisent à la campagne. Par exemple, il n'y a plus guère de maison sans poste de radio.

2. Les prix artisanaux sont assez élevés, à cause des « matières premières de l'artisanat » (fer, bois, etc.) qui sont rares et coûteuses. Cependant le paysan n'hésite plus, comme avant-guerre, à faire réparer ses outils et à en acheter de neufs dans la mesure du possible.

Il n'en reste pas moins que la plus grande part des économies qu'ont pu faire les cultivateurs reste bloquée. Le paysan les destine à l'achat du matériel moderne (moteurs, tracteurs) et à l'aménagement de son installation. Et il s'étonne de ne pouvoir se procurer ces outils qu'il a toujours rêvé de posséder. Le gouvernement doit et peut produire ces machines. Ne vient-il pas au contraire d'arrêter la reconversion d'un arsenal qui devait produire des tracteurs ? On nous dit que l'Amérique va nous en livrer. Mais combien et à quelles conditions ? Et puis nous sommes en état de les fabriquer nous-mêmes. Ce serait contribuer à la fois au développement de notre industrie et de notre agriculture. Mais cela ne peut être l'œuvre que d'un gouvernement vraiment démocratique. Le Plan Mayer ne peut qu'accroître le malaise des milieux ruraux.

Si, comme le dit justement Pierre Ponsot, il y a bien des spécialistes agricoles qui n'ont pas la compréhension des choses paysannes de l'instituteur Robert Rivière, il y a aussi bien des hommes mûrs qui n'ont ni la lucidité ni la sûreté de pensée et d'expression de notre jeune correspondant, lycéen de seize ans !

R.M.

LES REVUES

EUROPE

Année 47.

J'ai déjà dit[1] quelles raisons me poussaient périodiquement à rebrasser la collection des numéros parus d'*Europe*. Bien sûr, ce n'est pas tout à fait le même plaisir que de couper, au mois le mois, chaque numéro. J'y peux lire à mon rythme les romans publiés cette année, le très beau roman de Vladislav Vancura *la Fin des temps anciens* et le *Don Julian* de Jaime Sabartés, qui vient de paraître en librairie et dont on peut dire qu'il est un des livres les plus importants parus cette année. Ce serait assez pour donner du prix aux douze fascicules. Mais encore j'ajouterai, puisque l'année 1948 va bientôt commencer, que j'ai retrouvé avec satisfaction la nouvelle de Jean Auger-Duvignaud : *le Trésor de tous les hommes*, où s'affirme une puissante vision de romancier d'où une manière de poésie n'est pas absente. Ses personnages vivent en 48, ce qui ajoute un prétexte à la relecture. Cette longue nouvelle assurait l'interrègne des deux romans (Mai).

Mais c'est au premier janvier 47 que je me reporte. Pour retrouver l'ambiance d'alors, qui n'est déjà plus, on s'en rendra vite compte, celle d'aujourd'hui, rien n'est aussi commode que de parcourir la curieuse et permanente chronique de R.A. Dior : « Les écrits restent ». C'est un peu comme le calendrier secret de notre vie, une sorte de chronologie souterraine, et je suis certain également que c'est une chronologie dont la place est parfaitement justifiée et utile dans une revue littéraire. On ne peut, et d'autant mieux avec un peu de recul, s'empêcher de marquer un étrange parallélisme entre les événements mondiaux ou intérieurs qu'épingle R.A. Dior et les événements littéraires, c'est-à-dire la parution de certains romans. Une tentative de mise en regard de ces deux sortes d'événements demanderait beaucoup de place, mais elle permettrait de comprendre qu'il n'y a rien de fortuit dans la mise en vente de certaines boîtes à ordure ou la réapparition sur le marché de la librairie des ouvrages de ténors de la collaboration « spirituelle ».

> Le premier emprunt que la République argentine ait jamais accordé à une nation européenne a été concédé à Franco. On considère cet emprunt, dans les milieux bancaires, comme une sorte d'acte de naissance de l'axe Madrid-Buenos-Ayres. Il a été d'autant plus facile de l'accorder à Franco que les U.S.A. ont récemment dégelé 700 millions de dollars en faveur du Trésor argentin. (*Télépress*, 21 novembre 1946.)

Nous savons mieux aujourd'hui ce que nous avions à voir avec ce curieux voyage de capitaux américains par des mains argentines. Il y a quelque chose d'assez clair dans une attitude qui consiste à se lamenter officiellement sur le sort malheureux du peuple espagnol martyr, tout en graissant, par personne interposée, la patte ignoble de ses bourreaux.

Le raccourci temporel donne une saveur toute particulière à ce court extrait d'une dépêche *agéfi* :

> Comme les engagements primitifs français portent sur la totalité des crédits américains, la France devra utiliser ses propres ressources pour payer les montants excédentaires résultant de la hausse survenue entre temps. (Du 13 novembre 1946, concernant les accords Blum-Monnet.)

---

1. La *Pensée*, nº 11, mars-avril 1947, p. 137.

Si je laisse le loisir au lecteur de mettre ces vieilles histoires en rapport avec les dépêches de dernière heure, il conviendra que les nouvelles des agences de presse ne sont pas du sentiment et qu'elles tiennent les promesses qu'elles sous-entendent. Allons! *Les écrits restent.* L'essentiel est de ne pas avoir la mémoire trop courte. Et l'on comprend tout bonnement comment certains livres apparaissent sur le marché, après une savante préparation, à la date opportune, pour tenter de faire avaler — le moyen littéraire est un moyen comme un autre — des poisons à la fois substantiels et saumâtres.

Seulement, *Europe* aussi témoigne, à chaque livraison, de promesses, qui n'ont pas le même sens... Elle témoigne d'un grand courant de culture, qui est fait de lucidité et de puissance. Elle témoigne justement de la liberté et de la richesse humaine d'écrivains qui ne sont pas soumis à une diffusion concertée de mensonges, d'horreur et d'ignominie.

Elle traduit ce que Jean Marcenac chante en un grand poème : *la Marche de l'homme.*

...S'il ne dépendait que de moi.

Poètes il faudra qu'un jour nous rendions compte
Non seulement de l'homme, mais de l'ombre.

Muet j'annonce un chant dont la nuit est absente.

Hélas, cette marche de l'homme n'est pas une béatitude. Rien n'est plus poignant que de retrouver au détour d'une page la voix d'un compagnon et d'un guide aujourd'hui disparu. C'est en février que je m'arrête à l'un des derniers *Commentaires* de Jean-Richard Bloch, auquel *Europe* sera contrainte de dire adieu en mai.

Dans ce commentaire, Jean-Richard Bloch parlait des derniers moments d'un autre grand disparu, Paul Langevin. Je me souviens, le long cortège à travers Paris pour reconduire le grand savant... J.R. Bloch était là... En mai, un autre cortège... Une autre stupeur. Et c'est dans les lignes consacrées à Paul Langevin que je retrouve ce mot d'un colonel nazi adressé au grand vieillard qu'*ils* avaient enfermé à la Santé :

« *Vous êtes un homme aussi dangereux pour nous que les Encyclopédistes pour l'ancien régime.* » Et ce mot convient à l'un comme à l'autre qui, par des sentiers différents, défendaient la vérité et luttaient contre l'obscurantisme, quel qu'il soit.

***

Au cours de cette année, *Europe* a publié un assez grand nombre de textes, essais ou nouvelles dont les auteurs ont disparu, par une mort héroïque, dans la lutte. On se reprend mal d'une grande tristesse à faire le bilan de ces espoirs, de ces talents, de cette fécondité trop tôt tarie. Mais je demande quelle autre revue se soucie de garder mémoire de ces vies généreuses et de ces morts qui sont, pour le patrimoine culturel français, d'immenses pertes. Qui donc a souci de cette élémentaire mémoire, sinon en ce lieu dont je parle, où l'on sait le véritable prix de l'intelligence et du cœur ? Il est facile de susciter des plumes à gages, il n'est rien de plus précieux que des esprits dignement humains.

Cet humanisme dont *Europe* tient la promesse, il s'exprime dans les nouvelles, dans les essais, il s'approfondit sans cesse. Quelquefois, sur le mode allègre comme dans l'admirable poème de Gaston Massat : *Maria Cara* (nº 14) ou dans la nouvelle de Jean Fouquet où s'exprime une attention minutieuse et passionnée aux petites nouveautés de l'histoire, quand il nous raconte une course automobile en 1894 sous le titre : *La grande épreuve des voitures mécaniques.* Quelquefois avec la simplicité ironique de *Main à main* de Vincente Alba, qui commence ainsi :

Une cellule n'est rien d'autre qu'une porte fermée.

Il n'est pas inutile de souligner que la note de l'auteur qui la précède fut écrite en 1945 dans la prison modèle de Barcelone.

L'humanisme dont *Europe* tient la pro

messe, il s'illustre en 1947 par la fin des *Chroniques du Bel Canto,* où Aragon fit une savante critique « buissonnière » de la poésie actuelle (depuis, ces chroniques ont été réunies dans un volume paru aux éditions Skira), puis par les premières *Chroniques de la pluie et du beau temps* où l'écrivain, au nom de ce qu'il y a de ciel bleu dans le monde et de vie qui bat, fait un beau jeu de massacre avec les caricatures, les tics, les maladies honteuses, avouées et triomphantes, qui dénaturent le véritable visage de notre temps. Et je demande encore : Où trouverait-on ailleurs cette inlassable façon qu'a Aragon de chasser les mouches qui empestent l'air de la littérature, de l'art, de la vie publique ?

Mais c'est qu'ailleurs, il n'y a que des formules, tandis qu'ici derrière chaque phrase, même si elle est de prose, chante un poète qui s'émeut de la vie humaine avec ses espérances. Derrière tout cela, il y a un poète qui chante ce qu'il disait admirablement dans le *Cri du butor,* en mars de cette année qui va finir :

...Tous les escaliers ont des rampes
Tous les toits sont bleus ici
Et les veines qui font aux tempes
L'étrange escalier des soucis

Les soucis sont couleur des songes
Les songes couleur de destin
Ce que j'aime est ce qui me ronge
L'ombre est éprise du matin...

Et puisque j'en suis à parler de poésie, je veux marquer ce qui surprend, le beau bouquet que font rassemblés les poèmes de chaque numéro, et qui prouve, quoi que les lamenteurs professionnels puissent en dire, la vitalité de notre poésie. Il est tout de même remarquable qu'au seul numéro de décembre, on puisse lire à la fois les *Neuf Chansons* de Loys Masson et la suite de poèmes de Guillevic intitulée : *les Trusts.* L'Empire de la poésie s'élargit, c'est pour cela qu'elle est vivante, rien de ce qui est de l'homme ne lui est étranger, même le pire...

***

C'est exprès que j'ai gardé pour la fin le fascicule 23 de novembre 47. On peut dire qu'il s'agit d'une très importante publication. Célébration du quadricentenaire de Cervantès, vingt-cinquième anniversaire de la mort de Proust, illustré par la publication de deux lettres inédites, et enfin, le texte de A.A. Jdanov sur l'histoire de la philosophie pour marquer le trentenaire de la Révolution d'Octobre.

Mais il est inutile de revenir sur ce texte capital, qui a été analysé par Georges Cogniot dans le dernier numéro de La *Pensée* [1].

JACQUES GAUCHERON

---

1. La *Pensée*, nº 16, janvier-février 1948, p. 47-53.

FONTAINE

Octobre 1947.

Sous le titre « Instances de la poésie en 1947 », le numéro d'octobre de *Fontaine* est presque entièrement consacré à la poésie d'après-guerre.

De jeunes poètes exposent en polémistes ce que doit être à leur sens la poésie : on prétend revenir à la poésie pure, exprimer l'homme dans toute sa profondeur, on croit avoir laissé loin derrière soi le surréalisme et on (Isidore Isou) injurie au passage la poésie de la Résistance.

La plus large place est faite à la Lettrie, « art qui accepte la matière des lettres réduites et devenues simplement elles-mêmes » et qui se garde bien de se servir de mots : les quelques poèmes qui illustrent cette doctrine suffisent largement pour la juger. Si la poésie doit être une succession de grognements et de miaulements, si expressifs puissent-ils être, qu'on nous permette de ne pas nous y intéresser.

On ne saurait trop applaudir les jeunes

poètes de chercher à faire une poésie jeune. Comme le dit l'un d'entre eux (Sarane Alexandrian) :

> L'art ne doit pas, ne peut pas être anachronique. Pour qu'il soit humainement valable, il ne faut pas qu'il soit en retard sur le siècle, ni même en avance sur lui, mais qu'il lui soit impeccablement naturel.

Mais qu'ils ne fassent pas fausse route. On nous dit que « l'Homme nouveau est à naître du lettrisme ». Mais cet « homme nouveau », coupé de la société, coupé de la vie, n'est plus un homme.

« Retour d'Europe » de John Dos Passos évoque le chaos de l'Europe occidentale au lendemain de la guerre, la misère et la dégradation allemandes et les préoccupations américaines exprimées par un officier : se préparer des débouchés et à cette fin « travailler le système social des pays occupés ».

Dos Passos semble mettre sa conclusion dans la bouche d'un jeune lieutenant :

> Depuis que la guerre est finie, nous ne faisons que des bêtises en Europe. Avoir deux fois tort ne donne pas raison...

Conclusion à tout prendre assez peu précise, mais éloquente.

MADELEINE HERR

HOMMES ET TECHNIQUES

C'est un fait bien connu que les intellectuels n'éprouvent pas toujours vis-à-vis des problèmes économiques la liberté d'esprit dont ils font preuve par ailleurs. Les cadres industriels n'échappent pas à cette règle. Leur esprit, habitué le plus souvent aux méthodes scientifiques, ouvert plus qu'on croit aux émotions artistiques, bute sur l'économique comme sur un tabou.

A l'époque, aujourd'hui périmée, du capitalisme ascendant, ce manque d'intérêt des cadres industriels pour les questions d'organisation économique et sociale faisait parfaitement le jeu de la classe au pouvoir.

Cet état d'esprit était soigneusement entretenu. On jugeait déplacé qu'un ingénieur appliquât à ces problèmes les ressources de sa pensée critique. Il lui était garanti personnellement un confort et une sécurité non négligeables. L'exercice absorbant d'une profession où abondaient les possibilités de création, où l'accès aux fonctions de direction n'était pas interdit, contribuait à faire des cadres industriels un petit monde clos, où ne parvenait qu'affaibli l'écho des luttes de classes.

Pourquoi donc auraient-ils envisagé l'étude de questions qui ne semblaient pas les intéresser personnellement et directement ?

Cette censure tacite aurait sans doute continué à jouer avec une grande efficacité si les nécessités du développement technique n'avaient contraint le patronat à envisager l'organisation du travail de façon systématique.

Certes, à l'époque où Taylor étudiait pratiquement l'application dans un cadre volontairement rétréci des premiers principes scientifiques d'organisation, il y avait beau temps que les maîtres du socialisme scientifique s'étaient livrés à l'étude la plus complète et la plus générale des lois du développement de l'économie capitaliste. Mais les conclusions auxquelles étaient arrivés Marx et Engels ne font pas du tout l'affaire du capitalisme.

Il s'agit pour lui de donner à ses cadres industriels des méthodes pratiques d'organisation sociale *dans un cadre strictement limité*, sans les mettre pour autant sur la voie d'une *solution générale des problèmes économiques et sociaux*. La limite est exactement le point où s'arrêtent les intérêts capitalistes. Les solutions ne doivent être envisagés que strictement dans le sens de ces intérêts.

Cette contradiction fondamentale est le caractère dominant de la revue Hommes et techniques.

On y trouve le souci constant de limiter les études au cadre intérieur à l'entreprise. Organisation au sein de l'entreprise, chaos et anarchie capitalistes au-delà. Intangibilité du dogme de la « libre entreprise ». Comment ne pas penser au *free enterprise system* des Américains ? Comment ne pas penser non plus aux thèses synarchiques ?

Quel que soit désormais le sérieux avec lequel on mènera les études, ce postulat implicite admis à la base sans nécessité va imposer aux conclusions, sous le couvert de l'esprit scientifique, un caractère déterminé à l'avance. C'est là un bel exemple d'escroquerie intellectuelle.

Mais il y a mieux dans *Hommes et techniques*. Il y a l'essai continu de démontrer que les intérêts des travailleurs sont parfaitement compatibles avec les intérêts capitalistes. Plus encore, qu'ils y sont liés. Nous abordons là la duperie paternaliste à l'état pur, toujours sous le couvert de l'esprit scientifique. Harmonieuse synthèse entre les thèses synarchiques, le *free enterprise system* et le corporatisme fasciste. Louable accommodement de l'esprit de charité avec le sens des affaires !

Monsieur Vincent formé à l'Ecole des sciences Po. L'élan mystique des petites Sœurs des Pauvres et le sens pratique américain.

Et, surtout, le sens pratique américain. A ce point de vue, il n'est que de lire dans le n° 30 l'étude significative sur « Les vacances des jeunes travailleurs ». Sous une fausse apparence d'objectivité, on voit parfaitement le but essentiel : livrer la jeunesse à des organisations de caractère confessionnel, J.O.C., scouts, etc.

Il est une façon de mettre en balance l'interview de deux « ouvriers cégétistes » manifestement pris au dépourvu et peu au fait de la question, avec de nombreuses interviews de « dirigeants jocistes » ou de « syndicalistes C.F.T.C. », habitués depuis longtemps à la musique, qui en dit long sur l'honnêteté avec laquelle on peut mener certaines enquêtes.

En fait, malgré son apparence d'objectivité, de sérieux et de documentation, les cadres industriels n'ont rien à gagner à la lecture de *Hommes et techniques*. Ce n'est pas là qu'ils trouveront des solutions aux problèmes économiques et sociaux qui, de plus en plus directement, les intéressent.

Les temps sont révolus où le capitalisme leur garantissait une vie confortable et assurée. La crise générale dans laquelle se débat le régime lui a depuis longtemps enlevé non seulement le désir, mais encore la possibilité d'assurer cette garantie. Il est grand temps pour les cadres industriels de rechercher eux-mêmes, à la lumière du socialisme scientifique, la vision exacte de leurs intérêts propres, liés à ceux de l'ensemble des travailleurs, et les méthodes d'action politique propres à les faire aboutir.

Louis RICHAUD

L'ARMÉE FRANÇAISE

N° 16 *à* 21. *Mai à novembre* 1947.

La revue de la Confédération nationale des réserves maintient et améliore sa qualité. Elle offre chaque fois d'excellents articles techniques, par exemple sur les combats dans le désert et les régions polaires, sur l'évolution des chars de combat et de l'artillerie, sur la traction des véhicules par turbine à gaz ou le dépassement de la vitesse du son. Dans ce genre, un des articles les plus intéressants est consacré dans le numéro 18 à l'industrie aéronautique française. R. Belmont y montre le bon travail accompli par Ch. Tillon au ministère de l'Air, et comment les résultats en ont été compromis par l'étouffement progressif des usines nationalisées.

On trouvera autant d'intérêt dans les études de documentation historique et économique : rôle politique de l'armée allemande entre les deux guerres, responsabilité du trust de l'*I.G. Farben*, résistance et économie tchécoslovaques, sécurité française et pacte polono-tchèque, libération de Belgrade. La plus importante, due au colonel Jerzy Kirchmayer, s'intitule « La vérité sur les causes et l'échec de l'insurrection de Varsovie en août 1944 ». L'auteur y retrace les manœuvres du commandement de l'armée intérieure polonaise (A.K.) dépendant du gouvernement émigré de Londres. L'A.K. se refusa toujours à entrer en contact avec l'armée soviétique, même pour la renseigner. L'effort insurrectionnel, dirigé militairement contre l'Allemagne, le fut politiquement contre l'U.R.S.S., afin de prendre le pouvoir « ne fût-ce que cinq minutes avant l'arrivée des troupes russes ». Projet chimérique et criminel, qui coûta cher à la Pologne. Entrepris dans l'ignorance voulue des intentions du commandement russe, dans un manque de préparation militaire et politique, le soulèvement héroïque d'août 1944 n'eût pour résultat que la ruine de Varsovie.

Mais ce qui donne à l'*Armée française* son intérêt le plus vif, c'est la série des articles de doctrine militaire de la Confédération nationale des réserves. Doctrine cohérente et solide de la défense nationale par et pour le peuple, défense de la démocratie se confondant avec celle de la nation. Elle réclame une armée fondée avant tout sur les réserves et sur une préparation militaire démocratique de la jeunesse. On a vu au contraire en 1947 le parti de l'armée de métier anéantir ce qui restait de la préparation militaire surgie spontanément du peuple à la Libération. Et les projets actuels de réorganisation de l'armée, réagissant contre les propositions du C.N.R. et de F. Billoux, nous ramènent à une armée de caste conforme aux conceptions gaullistes. Depuis trois ans, l'état-major a volontairement laissé les réserves dans une incohérence totale : c'était un moyen de rendre indispensables les militaires de carrière ; mais on a vu les résultats de ces méthodes d'incurie bureaucratique lors de la mobilisation de décembre dernier, où la pagaïe et le gaspillage dépassèrent toute mesure.

Jean VARLOOT

LES REVUES ETRANGERES

REVUES BELGES

Epîtres (Gand). Fascicule 13, mai-juin 1947. **La Renaissance d'Occident** (Bruxelles). N° 1, novembre 1947. **Cahiers du Nord** (Bruxelles-Charleroi). 1947, Nos 1, 2, 3, 4.

La vie intellectuelle se développe activement en Belgique, du moins à en juger par les revues qu'il nous a été donné de consulter. Mais il est évident qu'un double problème entrave ce développement : la possibilité d'un patriotisme belge conséquent, et le malentendu qui sépare Flamands et Wallons.

Quand on lit dans les *Epîtres*, publication en langue française éditée à Gand, la lettre de J. Valoise sur « Le rôle de l'armée belge en 1940 », on mesure quel malaise ont provoqué en Belgique les événements des dernières années : campagne ahurissante de 1940 terminée par la défection royale et la capitulation, honteuses collaborations avec l'occupant, amertumes d'une libération trahie. Bien plus, la mainmise des Anglo-Saxons et des Américains sur le petit pays qui leur sert de tremplin en Europe explique certaines tentations de défaitisme à l'égard de l'idée nationale.

Des hommes comme Van Zeeland et Gutt (enstein) semblent bien ne rien pouvoir refuser à Wall Street et aux magnats anglo-saxons, et exercer chez nous un pouvoir occulte... alors qu'on ne songe pas à réparer nos dégâts ni à rendre nos biens volés par l'occupant... Nous ne pouvons rien de grand et vivoterons toujours sous l'aile tutélaire de Westminster... Pauvres Belges, condamnés à une mentalité d'eunuques !

Le peuple belge garde effectivement un vif sentiment national, mais

use ses dernières ressources patriotiques à crier son dégoût de revoir les chacals, les détrousseurs de nations, les pilleurs de cadavres, se redresser, sous la protection de... nos protecteurs.

Si bien que les intellectuels belges sont condamnés

tout comme jadis, à servir le pays par-dessus la tête des gouvernants.

C'est pourquoi tant d'entre eux ont déjà compris que la seule façon de retremper leur patriotisme, de défendre avec le plus de chances l'indépendance nationale, c'était de rejoindre la classe ouvrière, élément actif de la nation. Un des événements les plus marquants de l'année 1947 fut la conférence nationale et l'exposition des artistes communistes belges, qui se tinrent à Anvers et Bruxelles en novembre. Près de cent cinquante artistes, dont les maîtres James Ensor, Masereel, Permeke, Rik Wouters, y accueillirent les artistes français. A de pareils signes, se reconnaît une volonté tenace de résister à toutes les pressions étrangères. L'inquiétude de J. Valoise, si elle est significative, est injustifiée. Le patriotisme belge reprend désormais, sur des bases solides, une conscience nette de lui-même.

*
* *

Il subsiste cependant un problème qui pourrait affaiblir la cohésion de la pensée belge indépendante, et qui préoccupe beaucoup les revues belges de langue française. C'est l'opposition qui sépare Flandre et Wallonie. Nous en avons déjà parlé ici à propos de l' « Association pour le progrès intellectuel et artistique de la Wallonie » [1], et la question nous semblait ré-

1. *La Pensée*, n° 13, juillet-août 1947, p. 126.

solue, puisque les Wallons revendiquent uniquement le droit et les moyens de développer leur culture propre. Mais pour comprendre la nécessité de la lutte menée par cette association, il faut constater la mauvaise foi de certains de leurs adversaires.

Un exemple en est fourni par l'article de R. Van der Burght intitulé « Foi dans la Belgique » et paru dans la *Renaissance d'Occident*. L'auteur ose comparer le mouvement culturel wallon avec le mouvement séparatiste flamand de 1914, qui se développa « à l'abri des baïonnettes allemandes ». Il va jusqu'à écrire : « Les séparatistes wallons ont su attendre le départ de l'envahisseur pour s'attaquer à l'unité belge ». Il peut ensuite renvoyer dos à dos les « nationalistes » flamingants et wallons.

Mais une telle argumentation, remarquablement jésuitique, ne peut tromper un esprit averti. Il est de fait que les flamingants seuls (je ne dis pas les Flamands) ont cherché à rompre l'unité nationale, et se signalent par une mesquine francophobie. C'est à Bruges qu'on a traduit en flamand les noms traditionnels du *Lac d'amour*, du *Quai vert*, et du *Grand Béguinage*. Rien de pareil dans les revendications wallonnes. Elles peuvent n'être pas toutes justifiées, elles restent en discussion ; du moins elles ne visent pas à placer les Flamands dans une position subalterne. Nous ne voyons pas réclamer l'unilinguisme au profit du français, ou le fédéralisme politique. Au contraire, il est de l'intérêt même d'une culture belge à la fois double et cohérente que la culture wallonne subsiste et se développe.

*
* *

Elle se charge d'ailleurs de se défendre elle-même. Une preuve excellente en est donnée par les deux numéros spéciaux pour 1947 des *Cahiers du Nord*, consacrés aux *Arts en Wallonie de* 1918 *à* 1946.

Sans doute, les auteurs se défendent-ils de parler d'un art wallon parfaitement caractérisé. Paul Fierens, Flamand de culture française, comme Verhaeren, se fait scrupule de définir la sensibilité wallonne.

> Combien elle est mouvante, fuyante, déconcertante, susceptible de rebondissements, de renouvellements, de volte-face !

Et Jules Besmant réclame, à juste titre, une enquête, et une exposition internationale des œuvres d'art wallonnes, pour savoir justement si l'on peut parler, dans l'histoire, d'une école wallonne.

Nous ne croyons pas, personnellement, à l'existence d'un style wallon *stricto sensu* à n'importe quelle époque. Il y a trop de divergences entre les artistes du Hainaut, du Brabant, du Namurois et du pays de Liège. Mais la question n'est pas là. Ce qui nous intéresse, c'est qu'il existe indéniablement une volonté *actuelle* des Wallons de se définir leur culture [1]. Libre à eux de passer en revue leurs ancêtres, la façon dont ils les interprèteront les définira eux-mêmes.

Jusqu'à présent en tout cas, ils ont su garder assez de personnalité pour obliger tous les critiques à leur reconnaître une tendance à l'individualisme, aussi bien dans la peinture que dans la sculpture et même dans la musique. Ce prétendu individualisme révèlera sa nature exacte quand ces artistes constitueront une famille, ce qui semble à prévoir. Déjà, comme le notait récemment P. Haesaerts dans *Arts de France*, leurs œuvres peintes les ont classés à part dans un monde qui, tout entier, « peint français ». Leur qualité a imposé, en face de la troupe des expressionnistes flamands, des peintres comme Magritte et Delvaux, dont la tendance à l'abstraction est due peut-être au goût inné pour le dessin dans le pays de Félicien Rops. Mais la jeune peinture wallonne ne se met pas à la remorque de ces hommes et des ar-

---

1. Le manifeste des artistes des *Cahiers du Nord* disait en mai 1946 : « Que l'artiste wallon œuvre éloigné autant de la forme mesquine du régionalisme que de l'internationalisme. »

tistes comme Andrée Bosquet ou F. Depooter demandent une analyse plus complexe.

Il est bon de rappeler aussi l'importance, traditionnelle en Wallonie, des arts dits appliqués ou mineurs. M. Renard indique qu'ils sont en butte à la concurrence étrangère et à l'aveuglement des défenseurs d'un artisanat périmé. Mais si l'art décoratif belge sait s'accommoder de la machine et développer son enseignement professionnel, on verra reprendre vie en Wallonie sinon la dinanderie, du moins la céramique, la cristallerie et la tapisserie.

***

Nous avons cru bon de souligner un essor artistique qu'il ne faut ni surestimer ni négliger. Il est la condition même d'une culture nationale de la Belgique, culture dont l'avenir est assuré si elle puise ses forces dans le peuple, seule source des valeurs et seul aliment de leur progrès.

***

Cahiers du Libre examen. Revue du cercle d'études de l'Université libre de Bruxelles, 1946, N°s 1, 7, 10 ; 1947, N°s 1, 3-7.

Pour terminer cette chronique consacrée à la Belgique, je voudrais apporter des explications complémentaires, à la demande de nos amis belges, sur les Universités, et particulièrement l'Université de Bruxelles. J'ai pu laisser entendre, dans un précédent compte rendu, que les deux Universités « libres » de Belgique étaient confessionnelles. Je précise que seule Louvain est analogue à nos Universités « libres » de Paris ou de Lille, et que Bruxelles est « libre » au sens où nous parlons de libre pensée (les Belges disent libre examen).

L'Université libre de Bruxelles (U.L.B.) fut fondée en 1834, sur l'initiative d'un homme d'Etat libéral, Théodore Verhaegen, aidé par le normalien français Baron. C'est une fille de la franc-maçonnerie. Nous pouvons juger de son activité actuelle grâce aux *Cahiers du Libre examen* (nom du cercle d'étude de l'U.L.B.). Nous y retrouvons l'affirmation des principes traditionnels du libre examen, le

> rejet, en matière intellectuelle, de tout argument d'autorité, quelle que soit l'autorité qui cherche à imposer ses directives, quel que soit le domaine intellectuel dans lequel elle croit pouvoir les imposer. (Ch. Perelman, 1947, n° 7.)

En matière scientifique, cette attitude rejoint celle de Poincaré, dont les *Cahiers* reproduisent la belle conférence prononcée en 1909 à Bruxelles, où se trouve son célèbre jugement sur Pasteur.

Tout cela semble un peu vieillot au premier abord. On paraît souvent en être resté au rationalisme libéral de fondation, par-dessus les « dogmatismes politiques », et réservé à une élite. Si l'U.L.B. fait œuvre utile en permettant de s'exprimer aux tendances progressistes, combattues violemment à Louvain, sournoisement ailleurs, elle risque de s'attarder, par souci d' « indépendance », dans les discussions verbeuses et sans issue (voir les travaux du séminaire littéraire du libre examen, 1947, n° 4-5). Est-ce manque d'ardeur ? Les libre-exaministes ne sont qu'une poignée (*ibid*, p. 34), l'ensemble des étudiants restent indifférents. Ce comportement est analysé par A. Terfve (1947, n° 7) : dégoût *a priori* du déjà vu, peur de l'épithète surannée d'anticlérical, crainte d'être lancé dans l'action par sa propre pensée, refus de s'engager...

Ce qui manque aux libre-exaministes, à en juger par leurs *Cahiers*, c'est de vivre les problèmes du monde, au lieu de les peser dans leurs balances de précision, à jamais instables. Etudier l'offensive et la tactique catholiques (1946, n°10), décrire comme J. Pirart la vague d'assaut lancée par l'Eglise contre les positions laïques, c'est très bien. Mais où sont indiqués la tactique défensive, les points faibles pour la contre-attaque ? J. Pirart termine par un aveu d'impuissance, et ne propose que de « démasquer le double jeu de l'Eglise ». Ailleurs on proteste, au

nom de la démocratie, contre le droit divin accordé à Pétain (P. Bertelson, 1947, n° 7), contre le mythe de la « bonne dictature » (J. Defay, *ibid*). Ces avis aux amateurs, quelle que soit leur emphase, ne font que jouer les Cassandre.

On voudrait plutôt que le Libre examen nous offre des réalisations pratiques, actives. S'il doit se contenter de débats, que ne portent-ils sur les problèmes vitaux ? Pas un mot dans les *Cahiers* sur le problème grec, le plus urgent pour un esprit « libre ». Des articles parfois très consciencieux traitent de questions économiques, exposent le point de vue marxiste. Mais on reste dans les généralités. Pas de débat ouvert sur le problème du Congo, sur le Bénélux. Pas d'enquête sur la vie matérielle des étudiants (ou encore sur la valeur des études classiques pour l'entrée dans les Universités). Nous avons, pour résumer, ouvert avec sympathie ces *Cahiers*, nous en attendions plus de combativité, plus de contact avec la réalité.

Jean VARLOOT

THE MODERN QUARTERLY

(Londres)

Le numéro 4 du vol. 2 (automne 1947) ouvre une discussion sur la génétique en Union soviétique.

Trois articles apportent des points de vue variés et complémentaires [1]. Ils permettent à tout lecteur de bonne foi de se faire sur la question une opinion raisonnée.

***

Certains savants « occidentaux » ont déclenché une campagne de dénigrement contre les milieux scientifiques de l'Union soviétique. A les croire, une lutte sanglante aurait opposé les partisans de la génétique classique aux tenants d'une nouvelle école, mieux en cour auprès des dirigeants de l'Etat. Celle-ci aurait fini par *liquider* ses adversaires, suspects de tiédeur envers la philosophie officielle.

Le lecteur croit rêver. Eh quoi ! des savants, des gens sérieux — on les supposait tels — écriraient de pareilles sornettes ? Hélas oui ! Ils les publient dans leurs revues, ils les diffusent sur les ondes de la B.B.C. : la passion antisoviétique produit de tels égarements. Mais voyons la réalité.

***

On sait que les théories fondamentales de la génétique classique peuvent se résumer de la façon suivante :

1° Les différences que l'on observe entre des organismes qui se développent dans le même milieu sont dues aux différences existant entre leurs génotypes. (Le génotype est la résultante totale de l'interaction des gênes. Les gênes sont des particules contenues dans les chromosomes).

2° Les caractères que manifeste un individu constituent son phénotype. Des individus semblables par leur phénotype peuvent différer par leur génotype. De telles différences ne se révèlent que par des expériences d'élevage.

3° Si le phénotype varie avec le milieu, le génotype est relativement fixe. Les *mutations* sont rares. En règle générale, on ne sait pas produire à volonté une certaine mutation.

4° Les différences dans le génotype se transmettent d'une façon régulière, quoique assez complexe. Les lois mendéliennes de l'hérédité sont beaucoup plus compliquées que les premières règles de Mendel, mais elles mettent en jeu des processus semblables.

5° Les caractères d'un organisme résul-

1. R.G. Davies : *Genetics in the U.S.S.R.*
J.L. Fyve : *The Soviet Genetics Controversy.*
John Lewis : *A Footnote on the Soviet Genetics Controversy.*

tent de l'interaction de son génotype héréditaire et du milieu où il se développe. Une modification du milieu peut entraîner un changement de ces caractères, mais un tel changement ne se transmet pas. Pour produire un changement héréditaire et permanent, il faut transformer le génotype par croisements contrôlés et sélection.

Or, le savant Lyssenko, membre de l'Académie de l'U.R.S.S., a violemment combattu la génétique classique, ce corps de doctrine appuyé sur un matériel expérimental d'une ampleur considérable. Il a été suivi par un certain nombre de ses élèves et a proposé une génétique nouvelle dont il est assez difficile de se faire une idée, car la littérature soviétique scientifique est peu accessible, du fait qu'elle est écrite en russe. Toutefois, en mai 1946, a paru un article très documenté de Hudson et Richens, « *The new genetics in the Soviet Union* » donnant une synthèse critique de ces théories, avec bibliographie et références à des résumés en langue anglaise [1].

***

Lyssenko est connu dans le monde entier. Sa popularité en Union soviétique est immense. Ilya Ehrenburg s'est inspiré de lui pour créer un personnage de son roman *Sans reprendre haleine*. Pour tous, il est celui qui a fait pousser du blé à la latitude du cercle polaire et qui fera un jour fleurir des roses dans la Toundra. Les savants peuvent combattre ses théories en matière de génétique, ils admirent ses travaux concernant la *vernalisation* de certaines céréales d'hiver à basse température, la vernalisation du soja à haute température, etc. Praticien de grand talent, il a obtenu des résultats tels que le gouvernement soviétique ne lui a marchandé ni son appui ni ses crédits. Il a donc formé des élèves à ses idées et diffusé ses théories.

Les succès qu'il avait obtenus en transformant le phénotype par des modifications du milieu conduisirent Lyssenko à penser que la distinction posée par les Mendéliens entre génotype et phénotype était fausse et que des modifications du milieu pouvaient entraîner des changements héréditaires : vue néo-lamarckienne qui réintroduit l' « hérédité des caractères acquis ».

Il est difficile de donner ici des précisions techniques. Disons simplement qu'un grand nombre de généticiens soviétiques s'accordent avec un grand nombre de généticiens non soviétiques pour critiquer très sévèrement les théories de Lyssenko. D'autres savants réservent leur jugement jusqu'à plus ample informé. Ils estiment que les avis de ce praticien de grand talent peuvent avoir des répercussions théoriques. Ils accordent que Lyssenko s'exprime d'une façon obscure, qu'il embrouille les faits dans des considérations philosophiques contestables, ils pensent pourtant que la science retiendra peut-être certaines des vues de Lyssenko.

Quel que soit le résultat de ces controverses scientifiques, nous retiendrons que les généticiens classiques n'ont pas disparu de l'U.R.S.S.

Des dizaines de savants poursuivent leurs travaux « orthodoxes ». Selon le témoignage de Huxley (1945) et de Ashby (1946) des écoles étudient la production de nouvelles variétés par l'action de la colchicine sur le complexe chromosomique des plantes, et dans cette voie elles auraient devancé les chercheurs de toutes nationalités. Jhebrak aurait récemment réussi à rendre fertiles certains hybrides en doublant le nombre des chromosomes. Ces résultats couronnent une série d'expériences conduites vraisemblablement pendant la guerre... ce qui montre en passant que le gouvernement soviétique ne s'est pas désintéressé de la génétique « classique », même à un moment où il pouvait être préoccupé d'efficacité immédiate.

Les « rivaux » vivent en paix. Les *Nouvelles de Moscou* du 17 mai 1947 écrivaient que « les tenants des deux écoles

---

1. *Imperial Bureau of Plant Breeding and genetics.* Cambridge, 1946.

poursuivent des recherches assidues dans tout le pays et que leurs travaux sont d'un grand profit pour l'agriculture ». Voilà qui fait justice des inventions rocambolesques auxquelles en sont réduits certains bons apôtres « occidentaux »[1].

ANDRÉ LENTIN.

1. La *Modern Quarterly* donne l'état de la question en 1947. Au moment de donner le bon à tirer, nous avons appris des faits plus récents et reçu des renseignements dont nous espérons faire bénéficier prochainement les lecteurs de *La Pensée.*

JOURNAUX SATIRIQUES TURCS

Il est réconfortant de voir que, même dans les pays qui, vus du dehors et de loin, ont l'air dociles et marshalliens, il y a des esprits libres qui ne considèrent pas automatiquement la paix et la démocratie comme synonymes du dollar et de l'Amérique, ni un gouvernement aux ordres de celle-ci comme forcément identique à un gouvernement national. Et il est intéressant de voir aussi que, dans un Etat où l'amour de la « liberté » a été jusqu'à faire organiser l'opposition par le gouvernement, ceux qui la conçoivent autrement sont obligés de passer leur temps en explications avec la justice, de changer le titre de leurs journaux, parfois d'abandonner leurs imprimeries de fortune pour se contenter d'une ronéo. C'est ce que nous apprennent ces vaillants petits « Canard enchaîné » qui s'appellent *Marko Pacha, Maloum Pacha, Ali-Baba, Geveze* (le Bavard), etc. selon les temps, et qui, soit dit en passant, et cela est réconfortant pour notre revue, connaissent la *Pensée,* puisqu'ils lui adressent leur service de presse... On y analyse avec humour les réalisations « démocratiques » du gouvernement d'Ankara et de la diplomatie des U.S.A., sans avoir besoin pour cela d'être communiste... Même si nos lecteurs ne les lisent pas, ils doivent savoir qu'Ali-Baba, là-bas, travaille, lui aussi.

CLAUDE CAHEN

GAMAHIR (*Le Caire*)

Nous avons reçu un numéro du vaillant organe syndicaliste égyptien *Gamâhir,* « *Les masses* » qui continue sa publication malgré les tracasseries de l'autorité. A signaler des articles intéressants abondamment illustrés sur l'exploitation et la lutte dans les grandes filatures de Chouhra el-Kheïma, à la porte du Caire, dont les ouvriers sont à la tête des mouvements revendicatifs en Egypte.

MARCEL COHEN

NOTES BIBLIOGRAPHIQUES

Louis Bounoure : **Reproduction sexuelle et histoire naturelle du sexe.** Paris, Flammarion, 1947, Un volume in-8, 207 pages, 200 francs.

De toutes les manifestations de la vie, la sexualité est une des plus générales et l'une des plus importantes, puisqu'on la rencontre à peu près chez tous les êtres vivants et qu'elle est à la base même de la reproduction, c'est-à-dire de la fonction qui assure le maintien de la vie à la surface de la terre.

Des progrès immenses ont été faits en ces dernières années dans la connaissance des problèmes posés par l'existence de la sexualité, principalement grâce au développement de la génétique et de la biochimie (nature même de la sexualité, mécanisme de la différenciation des caractères mâles et des caractères femelles, physiologie de la reproduction sexuelle). L'auteur s'est donné pour tâche de dresser de ces progrès un tableau aussi clair et complet que possible. Mais il a pensé qu'il était nécessaire de décrire d'abord les faits naturels eux-mêmes. Ces faits constituent un champ extrêmement vaste, car la nature déploie dans le domaine de la reproduction sexuelle un luxe de particularités et de variations innombrables. Aussi leur seule description constitue la matière du présent volume tout entier, les questions proprement expérimentales, relatives surtout à l'hérédité et à la physiologie du sexe, étant réservées pour un deuxième volume à paraître prochainement.

Le livre est divisé en deux parties. La première, intitulée « la reproduction sexuelle », traite de tout ce qui a trait à la partie de l'organisme en relation directe avec la reproduction sexuelle : caractères morphologiques, développement et différenciation des cellules reproductrices, fécondation, structure et développement des glandes génitales. C'est en quelque sorte la sexualité du germen qui est étudiée dans cette première partie.

La deuxième partie qui a pour titre « histoire naturelle du sexe », envisage les questions relatives à la sexualité de l'organisme considéré surtout dans son soma : différentes formes de la sexualité (multipolaire, relative...), caractères sexuels, morphologiques et physiologiques, psychologie sexuelle (comportement et instinct sexuel), états sexuels mixtes et intermédiaires (hermaphrodisme, gynandromorphisme, intersexualité), proportions relatives des sexes, hypothèses et théories sur le déterminisme du sexe.

On voit par cette simple énumération que le livre de M. Bounoure, d'une lecture par aillleurs facile et attachante, présente bien l'ensemble des faits et des matériaux de base sur lesquels reposent les recherches expérimentales qui seront décrites dans le deuxième volume.

Pierre Rey.

Henry A. Wallace : **Ma mission en Asie soviétique.** Paris, éd. Julliard, 1947, in-8 272 p.

Henry A. Wallace est l'homme du jour aux Etats-Unis en cette année électorale 1948. Candidat à la présidence au nom d'un tiers parti qui se situe à la gauche du parti Truman, il a déjà publié son programme, et nous savons qu'en politique extérieure, il met volontiers l'accent sur la nécessité d'un rapprochement entre l'U.R.S.S. et les Etats-Unis : l'entente des deux pays est pour lui, à l'heure présente, la seule garantie de paix et de prospérité pour le monde entier.

Le volume qu'il publie nous apporte le témoignage que, sur ce point particulier, la pensée de Wallace n'a pas varié depuis le temps où en 1944 le président Roosevelt

le chargeait d'une mission en Asie soviétique et en Chine. Il s'agissait alors de porter à ces pays un message de sympathie et de leur exprimer le désir des Etats-Unis de maintenir, après la guerre, l'étroite collaboration établie durant les hostilités.

Ce livre est le récit de ce qu'a vu l'ex-vice-président des Etats-Unis au cours du long périple qui lui fit parcourir, à bord d'un « Skymaster », les vastes étendues du Canada, de l'Asie soviétique jusqu'à Novo-Sibirsk et Tachkent, et de la Chine jusqu'à Tchoung-King. S'il ne nous apprend rien de bien nouveau sur la situation politique et économique des pays traversés, il nous apporte une confirmation nouvelle et combien éloquente de l'évolution rapide des Républiques soviétiques d'Asie centrale et orientale ; surtout il nous vaut un témoignage bien suggestif, et parfois un peu étonnant, du souci d'information et de l'esprit de compréhension qui animent celui qu'il faut bien considérer comme un des hommes les plus qualifiés pour poursuivre la tâche de Roosevelt, comme un des bâtisseurs de la paix mondiale de demain.

S. Molinier.

Daniel Benédite : **Trente Etoiles et leurs ombres.** Paris, éd. Atlas, 1947, in-8, 245 p. — Claude Roy : **Clefs pour l'Amérique.** Genève-Paris, éd. Les trois Collines, 1947, in-8, 354 p.

On me trouve assez ménager de compliments dans mes notes de lecture. Je suis donc à l'aise pour dire tout le bien que je pense de ces deux volumes sur les Etats-Unis. Je les tiens pour excellents, le premier parce qu'il m'a fait voir, le second parce qu'il m'a fait comprendre : double résultat que j'ai en vain attendu de tant de livres parus ces dernières années sur l'Amérique et dont les auteurs, au cours de randonnées au pays du dollar, n'avaient su — ou n'avaient voulu — ni bien voir ni bien comprendre.

Benédite, en principe, raconte un long voyage effectué à travers trente Etats américains, de l'Atlantique au Pacifique et au golfe du Mexique ; en fait, tant le récit est direct et prenant, il nous installe à sa place dans le car, l'avion, le train, le tram, le taxi, et par une véritable substitution de personnage, c'est nous qui voyons et entendons, découvrons villes et campagnes, conversons le plus familièrement du monde avec nos compagnons de route, vivons pendant trois mois au contact des habitants et terminons cette tournée de quinze mille kilomètres avec la satisfaction d'avoir savouré le « cocktail américain » remarquablement réussi que nous offre le narrateur.

Avec Claude Roy nous voyageons moins, mais nous pénétrons profondément dans la pensée, dans la conscience américaine. Son livre m'a fourni une des plus justes, une des plus lucides explications qu'il m'ait été donné de lire sur cette Amérique qui ne cesse de nous étonner, de nous passionner, de nous irriter, de nous décevoir et même de nous inquiéter. Machine sociale et économique, psychologie collective et individuelle, vie intellectuelle ou religieuse, problème nègre ou question sexuelle, condition paysanne ou civilisation urbaine, sur tous ces points et quelques autres encore, « documentation et commentaires sont entremêlés dans un style clair et nerveux, où, sous les dehors d'une ironie sympathique, se donnent libre cours l'intelligence et la sensibilité de l'auteur ». En vérité, un livre à lire et à faire lire.

S. Molinier.

Emile Dehon : **la Nouvelle Politique coloniale de la France.** — Préface du général Leclerc. Paris, Flammarion.

L'ouvrage a paru à la fin de 1945 et comme les événements vont vite, il date un peu. Nous nous excusons d'en rendre compte avec un certain retard. Emile Dehon est un père du Saint-Esprit qui a vécu longtemps au Bas Cameroun. Il a donc une expérience africaine, a vécu au contact des familles indigènes. Par ail-

leurs, il ne cache pas son admiration pour les recommandations de Brazzaville. Son ouvrage est donc une sorte d'interprétation de ces recommandations qu'il précise dans un sens chrétien.

Il porte un jugement sévère sur les méthodes coloniales appliquées jusqu'ici et sur la politique de l'assimilation pourtant « recommandée » à Brazzaville, et acceptée par lui pour l'A.E.F. Pour faire évoluer la société indigène, il faut s'appuyer sur ses traditions communautaires. Mais le père Dehon commence par les détruire en voulant d'abord réformer la structure sociale de la famille sur le modèle chrétien. Il serait dans ces conditions difficile de les respecter dans la vie économique. Pourtant, l'auteur se montre très hostile au système du libéralisme capitaliste, à la petite colonisation, au travail forcé, sans toutefois faire la critique qui convient du colonialisme économique et des formes mercantiles qu'il a conservées en Afrique noire. Il préconise la multiplication de coopératives diverses, même dans l'industrie, sauf dans la grosse industrie qu'il voudrait étatiser.

Le père Dehon insiste, on ne saurait en être surpris, sur l'évolution sociale, morale et politique des sociétés indigènes. Elle devrait obéir surtout à deux principes : christianiser l'enseignement et la vie sociale, lutter naturellement contre l'Islam, respecter les élites traditionnelles selon les principes d'Eboué, les chefs en brousse, les évolués dans les villes.

Mais il est difficile de croire avec E. Dehon que notre action sur tous les chefs ou leurs fils puisse être suffisante pour qu'ils s'associent à la tâche de faire évoluer les masses. Quant aux évolués, ils sont également souvent coupés des masses. Quoi qu'en veuille l'auteur, c'est à elles qu'il convient donc de s'adresser en définitive, car, pour « primitives » qu'elles soient, l'expérience montre qu'elles sont rapidement capables d'exprimer leur opinion.

J. Dresch.

H. Holma : **Mahomet, prophète des Arabes.** Paris, Flammarion.

H. Holma est ministre de Finlande près le Saint-Siège. Il s'intéresse à l'Islam, mais ne saurait passer pour un spécialiste. Aussi, son ouvrage n'est-il pas fort original et paraît fortement inspiré par les travaux de Tor Andrae, dont une fort utile traduction du *Mahomet, sa vie et sa doctrine* vient d'être publiée dans la collection « Initiation à l'Islam » chez Maisonneuve. L'ouvrage comprend d'abord une série de chapitres sur le désert, l'esprit sémite, la civilisation arabe antéislamique, les influences religieuses qu'elle a pu subir. Suit une biographie de Mahomet jeune et une esquisse de la formation de la doctrine, accompagnée de sourates du Coran. L'étude des difficultés de Mahomet à La Mecque, de l'hégire, da Mahomet à Médine, de la lutte contre les Mecquois et de la prise de la Mecque précède enfin un exposé de la doctrine musulmane. L'ouvrage se termine par une analyse de la personnalité du prophète, de sa sensualité, de ses révélations et des destinées de l'Islam.

J. Dresch.

Philippe van Tieghem : **Petite histoire des grandes doctrines littéraires en France,** P. U. F., 1946.

Le livre de M. van Tieghem se recommande par la clarté de l'exposition et la solidité de la documentation. Il sera précieux pour les étudiants, et tout fervent de notre littérature y trouvera des cadres théoriques commodes pour replacer une œuvre dans le mouvement littéraire contemporain. Ce n'est donc pas sur l'exécution même de son dessein que nous chicanerons l'auteur. S'il réduit par trop l'importance de Mme de Staël, il ramène avec raison le rôle de Boileau théoricien à celui d'un vulgarisateur, et le développement qu'il accorde à Valéry, bien que disproportionné à l'influence réelle de celui-ci, est le plus clair que nous connaissions. Nous ne lui reprocherons pas

non plus les limites qu'il a fixées à son étude. Il s'est interdit d'utiliser les références à l'histoire de l'art et à la littérature comparée : c'était son droit, et le seul moyen de résumer quatre cents années en trois cents pages.

Mais nous touchons là justement au défaut capital de l'ouvrage. Il se révèle d'ailleurs dès son titre, où le calembour a entraîné une impropriété. Il nous avait fait craindre, en effet, une petite histoire, c'est-à-dire un recueil d'anecdotes. Il n'en était rien, heureusement. Mais alors, nous nous sommes crus fondés à attendre de M. van Tieghem un tableau d'ensemble, une explication historique des grandes doctrines littéraires, en fonction de l'évolution de la société française. Vain espoir. Plutôt qu'une histoire, il nous offre une revue kaléïdoscopique des grandes tendances, dans un ordre qui n'échappe à l'arbitraire qu'en restant chronologique : c'est tomber dans le défaut des mauvais historiens du droit et de la philosophie.

Présentée ainsi, l'évolution de notre littérature se réduit à une succession de mandarins qui ne cherchent qu'à faire autrement que leurs devanciers. Il serait pourtant facile de montrer comment elle reflète les aspects de la pensée bourgeoise au cours de la longue lutte de cette classe pour acquérir la prédominance sociale et politique : moments d'avance, d'épanouissement, de lutte ouverte (seizième, dix-huitième, dix-neuvième siècle débutant) ; moments où elle consolide ses positions et s'abrite derrière un pouvoir fort et centralisateur (dix-septième siècle).

Pour ne prendre qu'un exemple, comment expliquer l'esprit de règlementation qui caractérise les doctrines littéraires classiques, sans tenir compte du moule juridique où s'est complue dès l'origine la pensée bourgeoise, et de ses traditions corporatives ? Là serait le véritable intérêt d'une étude des théories littéraires ou artistiques, dans la mesure, où, mieux que les œuvres, elles marquent un effort pour intellectualiser les élans instinctifs de l'imagination artistique.

Jean Varloot.

C. J. Odic : **l'Autre.** Paris, 1947, Calmann-Lévy, éditeur.

Ce livre est méprisable, et M. R. J. Odic se moque du monde. Infliger au lecteur non spécialisé et qui n'a pas besoin de cela, quelque deux cents pages d'une littérature qu'on croirait sortie d'un journal pornographique, voilà qui ne laisse pas d'être surprenant, mais entendre citer à son propos l'exemple de D.-H. Lawrence, c'est ce qui nous touche davantage. Certes, Lawrence laissait le soin à son éditeur de retrancher de son manuscrit certaines scènes qu'il ne pouvait se retenir d'écrire, mais le romancier anglais ne respirait point le mauvais goût. A lire le « roman » de M. Odic, on croit entendre les récits grivois d'un provincial sur les grands boulevards. Tout l'arsenal du sadisme se retrouve au long de ces pages, où l'on peut se demander à quoi peuvent bien passer leur temps les personnages, en dehors de leurs conversations où se mêlent métaphysique et obscénité et de ces méditations ahurissantes et vulgaires. Le prière d'insérer nous explique que M. Odic, qui se prétend médecin, « est un écrivain de race », qu'il « écrit seul, loin des chapelles et des clans, sans rien sacrifier à la mode ». Loin des chapelles ? Nous en doutons. Loin des clans ? Peut-être, mais aussi assez loin de la littérature. Seul ? Sans doute M. Odic n'écrit-il ses livres que d'une main.

J. Auger-Duvignaud.

Elian J. Finbert : **Tempête sur l'Orient,** roman. Paris, 1947, éditions Hier et aujourd'hui.

Tu es rentré au pays d'Egypte avec tous les autres qui avaient tressauté également sous la flagellation, qui avaient subi le supplice du crâne

posé au soleil vertical du désert, horde de dégue-llés revenus de tous les champs de bataille Orient et d'Occident qui avaient senti, soudain, onter à leur bouche l'amère saveur de la détes-tion et du mépris.

Donner un sens à sa vie signifie la sou-iettre à une valeur indiscutable pour soi-iême ; les valeurs qui apportent avec lles-mêmes cette puissance demandent n sacrifice d'autant plus absolu que la étermination est plus attachée à la cons-ience de l'individu. Trente ans, Egyp-ien, un homme, Hussein, est déporté par s Anglais dans un camp de travail du ud. On garde longtemps dans l'esprit le ouvenir de l'ouvrier crucifié en plein so-eil et que vient regarder, narquois, l'offi-ier britannique, gorgé de whisky, le sou-enir de l'ouvrier dépouillé et déchiré à oups de fouet, le pillage du village, le iol et l'assassinat des femmes ; si le procès e l'occupation britannique en Egypte était ncore à faire, ce livre qui relate des vénements vieux de vingt ans (la révolu-ion de 1921) en poserait une pierre maî-resse. Ce livre n'est pas un roman, mais ne suite de scènes violentes, qu'unit une olonté continue intérieure au cœur l'Hussein, suite de scènes entrecoupées le passages lyriques — pas toujours égaux n qualité — et qui souvent deviennent les sanglots.

Car c'est un attentat constant à la dignité de 'homme que ces quelques milliers de soldats et onctionnaires britanniques qui, depuis deux iècles, piétinent un continent de plus d'un demi-nilliard d'âmes. Parce qu'il est craquant de coton, le champs pétrolifères, de jute, de thé, de houille et qu'il ajoute aux grandeurs d'un héritage im-périal fait d'immenses butins truqués sous les lorures d'un pacifisme colonisateur (préface de anvier 1947).

Ainsi, à l'homme, qui ne pouvait re-nier l'héritage de sa religion, de ses lé-gendes et du passé de son peuple, mais qui, pourtant, se trouve disposé à mettre en péril, dans son corps et sa vie, tout ce passé et tout son avenir, au nom de la liberté, l'impérialisme ne laisse que cette volonté nue, d'autant plus ardente qu'elle devient alors — et *Tempête sur l'Orient* le prouve une fois encore — la forme la plus individuelle de « l'humaine condi-tion ». Et comme le dit l'épigraphe de ce livre épique : « l'éternelle aristocratie de la nature humaine : la liberté ».

Jean AUGER-DUVIGNAUD.

MALAPARTE : **Une femme comme moi,** traduit de l'italien par René NOVELLA. Monaco, éditions du Rocher, 1947, in-12, 189 p.

Entendez non pas : « la femme que je suis », mais « une femme à mon image, à mon image et pour moi ». Curzio Suckert, dit Malaparte — ce sobriquet tourné vers Bonaparte vaut son pesant de suffisance et de complexes — détaille ici les créations et créatures de son univers sentimental, qui sont moulées sur lui et en une argile aussi collante que celle dont il est pétri lui-même. « Une femme comme moi », « un chien comme moi », « une ville comme moi », « un jour comme moi », une terre comme moi », « un saint comme moi », ce n'est plus l'univers jaugé, mesuré, pesé par Mala-parte, c'est Malaparte déguisé en univers. Servant de fond au déguisement, deux ou trois chromos (« la mer blessée », « cou-cher de soleil sur le lac », etc.). Cité Malaparte, foyer Malaparte, ménagerie Malaparte, calendrier Malaparte, papier peint Malaparte : c'est le trust d'un cœur innombrable jamais las de se dénombrer. Rêve béat aux couleurs de puissance d'un cerveau qui s'acharne à dérouler, étirer ses circonvolutions pour donner l'illusion de la finesse et de l'étendue. Mais il n'en reste qu'une prétentieuse ténuité de ficelles.

Pas de chance. *Une femme comme moi* ne sera pas la bonne affaire de *Tech-nique du coup d'Etat* ou de *Kaputt*. *Kaputt* est trop récent et trop vide de pensée pour encourir à bref délai le risque du ridicule. Il a fallu trois ans à la *Technique* pour soulever des haussements d'épaules. Qui ne se souvient du paral-

lèle entre Mussolini et Hitler dressé par Malaparte ? Hitler n'y était tracé d'un pinceau dédaigneux que pour servir de repoussoir au Duce. C'est vers ce dernier que montait inlassablement l'admiration de Suckert, bon connaisseur en amoralité politique, expert cérébral en violences à succès. Mais Hitler ? Un tendre, un pitoyable, incapable de serrer la poigne et cabrer le menton comme l'Inimitable : « un coup de feu lui fait mal aux oreilles » — ce sont les propres mots de la *Technique !* —. Malaparte a dû être bien content après coup de découvrir deux « durs » où il n'en voyait qu'un. Une consolation pour une erreur, en somme. Tout a une fin. Les « durs » de première force, les sanglants Dioscures ne sont plus là. Il reste Malaparte. A quand l'édition mise à jour de la *Technique* avec Malaparte en réincarnation de ses dieux ?

Quant au dernier livre issu de sa plume, nul besoin de trois ans pour le périmer. Trois quarts d'heure y suffisent. Le temps de le lire ou de s'y essayer.

Paul Renucci.

Julius Fucik : **Ecrit sous la potence.** Paris, Pierre Seghers, collection La Terre vivante, 1947.

C'est le journal de prison d'un militant communiste tchèque qui fut arrêté par les nazis en 1942 et exécuté en 1943. On y trouve l'atmosphère angoissante de l'occupation, la vie de prison avec ses souffrances, les interrogatoires interminables, les tortures physiques et morales, les départs pour les camps, les exécutions. Mais on y voit aussi le courage et l'ardeur de ceux qui luttent, qui savent pourquoi ils luttent, qui ne doutent ni d'eux-mêmes ni des hommes, en dépit des déceptions, des humiliations, des souffrances. La vie de la prison est inhumaine, mais elle n'exclut pas les rapports humains : bien au contraire, il s'y crée une fraternité, « une communauté joyeuse et combative » que Fucik évoque d'une façon très émouvante. Les détenus connaissent l'amit (« Dans les cellules vit l'amitié, et quel amitié ! ») que leurs bourreaux ignorent pour ceux-ci n'existe que la peur, peur leurs supérieurs, peur des dénonciations leurs collègues, peur de la défaite allemand peur même de ceux qu'ils gardent ou to turent et qu'ils sentent plus forts qu'eu Les prisonniers au contraire restent co fiants, quel que soit le sort qui les attend ils possèdent une tranquillité, une pai qui pour les autres n'existent pas.

Ce récit, étrangement simple dépouillé, est coupé de portraits : portrai de résistants tchèques — les « figures » dont certains se sont glissés parmi le gardiens de la prison et font preuv d'un courage héroïque (tel celui qui rendu possible la publication de ce livre portraits de pantins nazis — les « fig rines » — qui inspirent plus encore de m pris que de haine ; Fucik ne déguise rien il montre aussi ceux qui se croyaien résistants et qui, par lâcheté, ont faibli trahi leurs camarades : on retrouve che eux la même peur que chez les nazis.

L'impression d'ensemble que laisse lecture de ce livre est douloureuse, ma n'est jamais désespérée : il inspire no pas la pitié, mais l'estime et l'admiratio parce qu'il est dominé par le courage, p l'amour des hommes et de la vie. Tortur presque à l'agonie, Fucik écrit :

> J'ai espéré pouvoir vivre encore la vie d'u homme libre, pouvoir beaucoup travailler, beau coup aimer et beaucoup chanter et beaucoup pa courir le monde... J'aimais la vie pour sa beaut je suis allé au champ de bataille. Je vous aima hommes, et j'étais heureux quand vous ressentie mon amour, et j'ai souffert, quand vous ne m compreniez pas... Que la tristesse ne soit jama liée à mon nom, c'est mon testament... J'ai véc pour la joie et je meurs pour la joie et ce sera me faire tort que de mettre sur ma tombe l'ang de la tristesse.

Madeleine Herr.

Flora Tristan : **Morceaux choisis,** pr cédés de **la Geste romantique de Flor Tristan** contée par Lucien Schele

pour le centenaire de 1848. Paris, la Bibliothèque française, 1947.

Flora Tristan est morte en 1844 ; n'en est pas moins juste d'associer son m à la commémoration de 1848, car elle t de ceux qui ont aidé la classe ouvrière à endre conscience à la fois de sa misère de sa force.

Pauvres ouvriers ! écrit-elle dès 1843. Isolés, is ne comptez pour rien dans la nation ; mais ssitôt l'Union ouvrière constituée, la classe vrière deviendra un corps puissant et respec-ble.

Bâtarde d'un noble péruvien, « paria », pheline, pauvre, en butte aux difficultés aux humiliations, poursuivie par la ine d'un mari qui, séparé d'elle, lui rache ses enfants, elle a de bonne heure nnu la souffrance et songé à ceux qui uffraient comme elle. Mais elle ne s'en t pas tenue à une sympathie sentimentale romantique et ses idées sociales se nt bientôt approfondies et précisées.

Le but des *Promenades dans Londres* ait de faire connaître aux ouvriers fran-is les conditions de vie de leurs frères iglais, d'éveiller en eux la conscience de asse. Elle ne se contente pas, en parti-ilier, de s'attendrir sur le sort des enfants ploités par les industriels : elle analyse t état de fait et en recherche les causes onomiques.

En 1843, malgré de grandes difficultés tout ordre, grâce à sa ténacité et à sa confiance, elle parvient à faire paraître l'*Union ouvrière*.

Avec une très grande rigueur, elle analyse la condition ouvrière et démontre aux ouvriers qu'ils doivent s'unir et se constituer en une classe consciente. Car

soulager la misère n'est pas la détruire ; adoucir le mal n'est pas l'extirper. Si enfin on veut se décider à attaquer le mal dans sa racine, évidemment il faut autre chose que des sociétés particulières, dont l'unique but est de soulager les souffrances individuelles.

Sans énoncer encore la loi de la lutte des classes, Flora Tristan ne la pressent-elle pas ? Parlant de la classe bourgeoise qui, depuis 1789, « est constituée », elle écrit :

Cette classe bourgeoise-propriétaire se représente elle-même à la Chambre et devant la nation, non pour y défendre ses intérêts, car personne ne les menace, mais pour imposer aux 25 millions de prolétaires, ses subordonnés, ses conditions. En un mot, elle se fait juge et partie, absolument comme agissaient les seigneurs féodaux qu'elle a renversés... Vous le voyez, à la classe noble a succédé la classe bourgeoise déjà beaucoup plus nombreuse et plus utile ; reste maintenant à constituer la classe ouvrière... Oh ! alors la classe ouvrière sera forte ; alors elle pourra réclamer auprès de MM. les bourgeois et son droit au travail et l'organisation du travail ; et se faire écouter.

Ces morceaux choisis donnent une vue d'ensemble de son œuvre et feront connaître comme elle le mérite cette femme à la fois vibrante, réfléchie et courageuse.

Madeleine HERR.

LIVRES REÇUS

(Du 16 décembre 1947 au 15 février 1948)

Nous rappelons que la liste suivante est un simple accusé de réception des livres qui nous ont été adressés par les auteurs ou les éditeurs, et ne signifie aucunement que nous en recommandions la lecture.

POESIE

Suzie Bournet et Paul Chevassus : *Anthologie des poètes français du Sud-Est de 1900 à nos jours*. Lyon, P. Chevassus.

Ryce-Anger : *la Robe du Centaure*. Paris, le Lutrin.

ROMANS

Salvador Reyes : *Valparaiso port de nostalgie*. Traduit et préfacé par Francis de Miomandre. Paris, éditions Arc-en-Ciel.

Georges Balandier : *Tous comptes faits*. Paris, le Pavois.

Anatole France : *la Rôtisserie de la reine Pédauque*. Collection le Zodiaque. Paris, Calmann-Lévy.

CONTES ET NOUVELLES

George Orwell : *les Animaux partout !* Traduit de l'anglais par Sophie Devil. Préface de Jean Texcier. Paris, O. Pathé.

Pierre Béarn : *Misères*. Paris, éditions Arc-en-Ciel.

THEATRE

M. Lahy-Hollebecque : *l'Enfance de Jean-Christophe*. D'après le roman de Romain Rolland. Préface de Jean Cassou. Paris, Albin Michel.

ESSAIS

Roger Garaudy : *Une Littérature de fossoyeurs*. Collection « Problèmes ». Paris, Editions sociales.

Paul Vaillant-Couturier : *Nous ferons se lever le jour*. Paris, Hier et Aujourd'hui.

Bilan juif. Paris, Confluences.

Charles Mauron : *l'Homme triple*. Paris, Robert Laffont.

Marcel Braunschvig : *le Vrai Visage d'Israël. De Jésus à Hitler*. Paris, éditions du Chant nouveau.

Maurice Bedel : *Traité du plaisir*. Paris, Flammarion.

HISTOIRE LITTERAIRE

Correspondance Gorki Tchekhov, présentée par Jean Pérus. Paris, Grasset.

Tristan Tzara : *le Surréalisme et l'après-guerre*. Paris, Nagel.

Armand Caraccio : *Variétés stendhaliennes*. Grenoble-Paris, Arthaud.

HISTOIRE DE L'ART

Agnès Humbert : *Louis David*. Paris, Hier et Aujourd'hui.

Les Arts et Wallonie. 1918-1946. Charleroi, Cahiers du Nord.

Francis Jourdain : *Cézanne*. Paris, éditions Braun.

HISTOIRE

Albert Soboul : *Quarante-huit*. Paris, Union nationale des Intellectuels.

Histoire de la diplomatie, publiée sous la direction de Vladimir Potiemkine. T. III. Paris, librairie de Médicis.

Louis Saurel : *la Révolution française*. Paris, Fernand Nathan.

Louis Saurel : *l'Armée française*. Paris, Fernand Nathan.

Guy Thorel : *Chronologie du mouvement syndical ouvrier en France. 1791-1946.* Paris, éditions du Temps présent.
Alexandre Zévaès : *le Cinquantenaire de « J'accuse ».* Paris, Fasquelle.
Emile Zola : « *J'accuse* ». Edition du Cinquantenaire. Paris, Fasquelle.
Jacques Crokaert : *Histoire de l'Empire britannique.* Paris, Flammarion.
Michel Braguine : *Koutouzov.* Traduit du russe par Stefan Chripounoff. Paris, Julliard.

HISTOIRE DES RELIGIONS

Jean Herbert : *Spiritualité hindoue.* Paris, Albin Michel.

ESSAIS POLITIQUES

M. Merleau-Ponty : *Humanisme et Terreur. Essai sur le problème communiste.* Paris, Gallimard.

DOCUMENTS ET TEMOIGNAGES

Henry A. Wallace : *Ma mission en Asie soviétique.* Introduction de Philippe Soupault. Paris, Julliard.
Petru Groza : *l'Ecole du pouvoir. Journal d'un prisonnier.* Traduit du roumain par Daniel Fontaine. Paris, la Bibliothèque française.
Serge Groussard : *Solitude espagnole.* Paris, Plon.
Raymond Henry : *Zigzags à travers la vie soviétique.* Paris, Albin Michel.
Des ouvriers français visitent la Pologne. Paris, l' « Amitié franco-polonaise ».
Pologne vivante. Paris, l' « Amitié franco-polonaise ».

PHILOSOPHIE SCIENTIFIQUE

Gaston Casanova : *Mathématiques et Matérialisme dialectique.* Paris, Editions sociales.
Emile Bréhier : *Science et Humanisme.* Collection Descartes « Pour la vérité ». Paris, Albin Michel.

SCIENCES PSYCHOLOGIQUES

Paul Diel : *Psychologie de la motivation. Théorie et application thérapeutique.* Préface du professeur Henri Wallon. Bibliothèque de philosophie contemporaine. Paris, Presses universitaires de France.
Jean C. Filloux : *l'Inconscient.* Collection « Que sais-je ? » Paris, Presses universitaires de France.
Dr Hermann Rorschach : *Psychodiagnostic.* Traduit de l'allemand par le Dr André Ombredane et Mme Augustine Landau. Bibliothèque scientifique internationale. Paris, Presses universitaires de France.
Jean Piaget et Bärbel Inhelder : *la Représentation de l'espace chez l'enfant.* Bibliothèque de philosophie contemporaine. Paris, Presses universitaires de France.

SCIENCES SOCIALES

La Sociologie au xxe *siècle.* 2 vol. publiés sous la direction de Georges Gurvitch en collaboration avec Wilbert E. Moore. Bibliothèque de philosophie contemporaine. Paris, Presses universitaires de France.
Charles Morazé, R.B. Mac Callum, Gabriel Le Bras, Pierre George : *Etudes de sociologie électorale.* Cahiers de la Fondation nationale des sciences politiques. Paris, A. Colin.
Roger Lacombe : *la Crise de la démocratie.* Nouvelle encyclopédie philosophique. Paris, Presses universitaires de France.
Hans Mühlestein : *Utopisme prolétarien et humanisme marxiste avant 1848.* Collection « Enseignement et Culture ». Paris, Union française universitaire.

SCIENCES ASTRONOMIQUES

Henri Mineur : *l'Espace interstellaire.* Collection « la Science vivante ». Paris, Presses universitaires de France.

SCIENCES PHYSICO-CHIMIQUES

William Haynes : *l'Age de la chimie*. Traduit de l'anglais par Claude Elsen. Collection « Savoir ». Paris, Arthème Fayard.

SCIENCES ECONOMIQUES

Karl Marx : *le Capital. Critique de l'économie politique*. T. I. *Le développement de la production capitaliste*. Traduction de Joseph Roy. Paris, Editions sociales.

HISTOIRE DES SCIENCES

Jean Rostand : *Charles Darwin*. Collection « Leurs figures ». Paris, Gallimard.

DIVERS

J. Betesta : *Delta*. Versailles, chez l'auteur.

Jean Ravanel : *Mémento des délégués du personnel*. Collection « les Mémentos ». Paris, SPID.

REVUES

(En plus des revues signalées précédemment.)

Enfance.
Atomes.
La Table ronde.
Cheval blanc.
Republica de Guatemala (Bulletin d'information).
Annuaire des ministères (Revue de l'administration centrale).
Pluralisme.
Présence africaine (Paris Dakar).
Neue Zürcher Nachrichten (Zürich).
Portugale (Porto).
Archivio di filosofia (Roma).
Pagine nuove (Roma).
Società (Firenze).
Eleuthera Grammata (Grèce).
New Foundations (New-York).
The new Student (Boston).
Episteme (Buenos Ayres).
China Digest (Hong Kong).